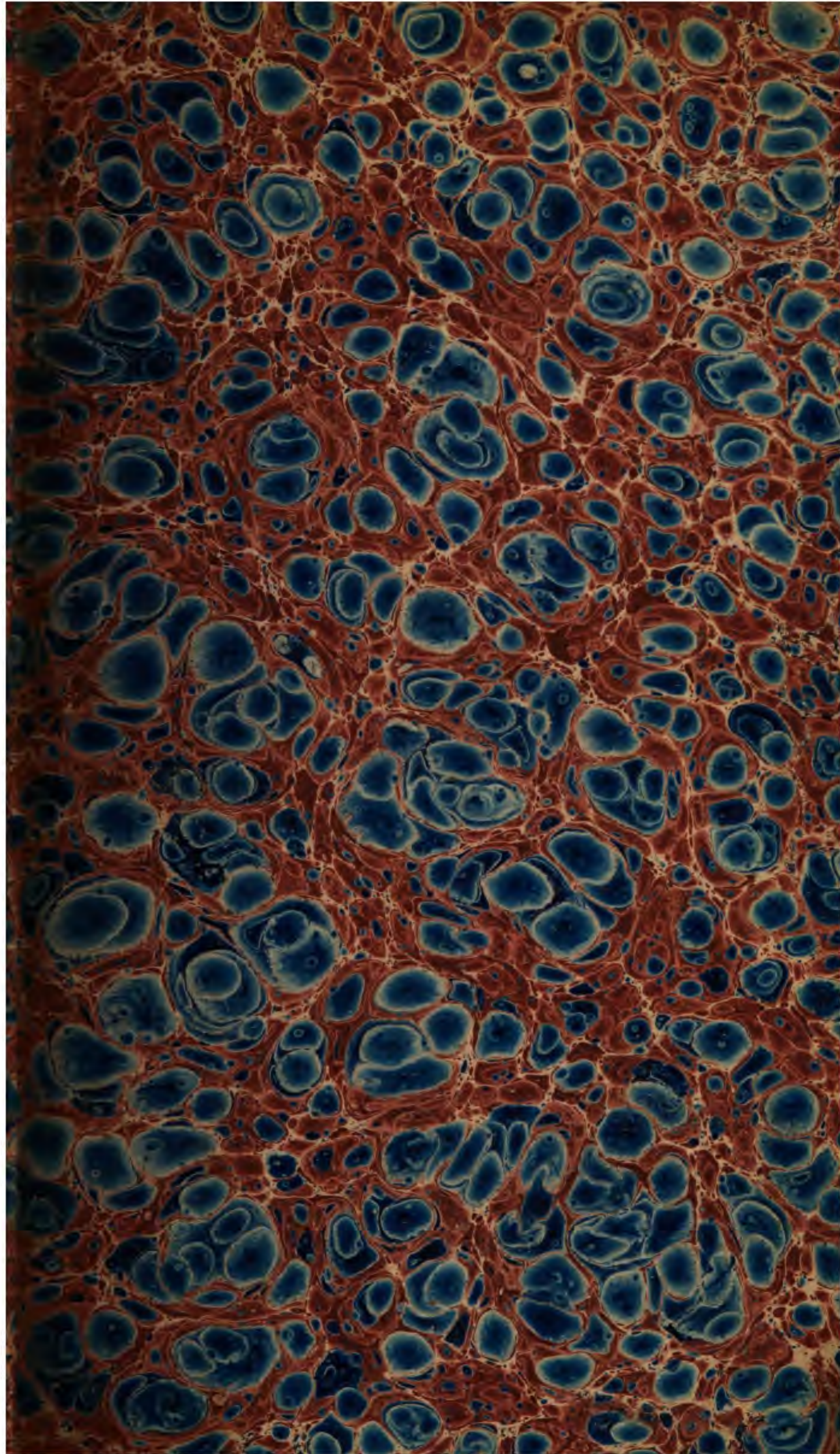



E.
G.



LES QUATRE

PREMIERS SIÈCLES

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

IV.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 14.

LES QUATRE

PREMIERS SIÈCLES

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

PAR

M. CAPEFIGUE

TOME QUATRIÈME

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1851

AVERTISSEMENT

DE CE VOLUME.

Ce livre a été lu et accueilli avec quelque intérêt. J'en dois manifester ma joie et ma reconnaissance; car, lorsqu'un sujet plaît à l'auteur, lorsqu'il s'est livré toute sa vie à une étude de prédilection, il aime à constater qu'il ne s'est pas trompé.

Je vais au-devant d'une première observation ; on s'apercevra que ce volume dépasse un peu les limites des quatre premiers siècles de l'Église, qui est le titre de l'ouvrage. L'auteur n'a pu résister au désir de présenter le tableau des origines de l'Église de France et des immenses services rendus par les évêques, ces grands citoyens des Gaules.

D'un autre côté, le dogme de l'Église n'a été formulé et complété qu'après les conciles œcuméniques de Nicée, de Constantinople et de Chalcédoine, et il a fallu ne point séparer les symboles de ces trois solennelles assemblées, qui se complètent les uns par les autres.

Quelques critiques ont été adressées à l'auteur; il va s'efforcer d'y répondre brièvement.

On lui a dit que son livre était trop laïque.

C'est précisément cet esprit laïque qu'il s'est efforcé de faire dominer dans un travail qui s'adresse aux gens du monde; il fallait faire aimer l'Église et expliquer ses grandeurs dans une langue moins haute que la théologie; une œuvre d'histoire n'est pas un livre ascétique.

On est ensuite descendu dans de petits détails de notes; on a critiqué la pureté des textes grecs et latins sans remarquer que la langue des chroniques et des monuments n'avait pas l'élégance de l'hellénisme de Démosthène et du bel idiome de Cicéron.

Je ne me mets pas, certes, au-dessus de la cri-

tique; mais, s'il en résulte pour moi un désir de mieux faire, un sentiment profond de l'infirmité de l'homme et de l'impuissance de ses œuvres, il ne se produit en mon âme aucune espèce de découragement. On s'habitue à ces sortes de grosses paroles souvent dites par des écrivains qui, ne se respectant pas assez eux-mêmes, veulent faire du mal et ne font qu'ajouter à la publicité d'une œuvre. Il y a décadence dans l'auteur toujours loué et qu'on embaume dans les aromates : on vit quand on est examiné et critiqué.

Je dis tout ceci sans dessein de me plaindre et surtout sans amertume; pour moi l'étude est un goût, elle n'a jamais été un orgueil : je me passionne pour un sujet, je le remplis selon mes moyens et comme un devoir, sans ambitionner des applaudissements et de poétiques couronnes. Nul ne sait le bonheur qu'on éprouve à vivre avec les générations du passé, et cette satisfaction est préférable à tous les panthéons contemporains.

1er mars 1851.

LES

QUATRE PREMIERS SIÈCLES

DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE XXIV.

DÉCADENCE ET DERNIÈRES RUINES DU POLYTHÉISME.

Un des plus mélancoliques spectacles de l'histoire, c'est la suprême lutte d'un vieux système destiné à mourir : que de poétiques légendes vont disparaître, et avec elles les douces chroniques si longtemps mêlées aux émotions de l'enfance, aux actes, aux habitudes de la vie de l'homme, et quel vide ces choses du passé laissent en son cœur! Le polythéisme avait le caractère universel d'une re-

ligion nationale; c'était le culte historique et traditionnel de Rome. Tout le respirait : le marbre animé par la sculpture, les temples aux vastes portiques, les théâtres, les cirques, les fêtes publiques célébrées par d'abondantes libations.

Jamais religion n'avait produit de plus belles œuvres de l'esprit : toute la littérature grecque et romaine reposait sur ce panthéisme coloré par les passions où les dieux et les hommes se mêlaient incessamment. Au point de vue même exclusivement politique, le culte des Romains appelait au pontificat suprême les grandes familles, qui confondaient le double patriciat de la religion et du foyer domestique; admirable pensée (1)! Au temps déjà philosophique de Cicéron, quinze patriciens, sous le titre de pontifes, exerçaient la puissance publique sur tout ce qui tenait au culte des dieux (2). Les augures réglaient les destinées de l'empire en consultant les entrailles des victimes et les signes célestes, ce qui plaçait dans les mains de l'aristocratie la direction des idées populaires (le patriciat de Rome était si habile!). Puis venaient les quinze sénateurs chargés de la garde des livres sibyllins,

(1) Voyez Cicéron, *de Legibus*, II, 7-8; Tite-Live, I, 20, et spécialement Denys d'Halicarnasse, si curieux sous le rapport de la hiérarchie religieuse et civile.

(2) Cicéron, *ad Atticum*, lib. II, epist. 5, et Pline, lib. IV, epist. 8.

désignés sous le titre de quindécemvirs. Dans ces antiques familles étaient également choisis les six vestales, consacrées à la garde du feu sacré; les sept épules, qui réglaient l'ordre des festins; les trois flamines de Jupiter, de Mars, de Quirinus; puis le roi des sacrifices. Enfin, les saliens et les lupurcales étaient destinés aux culte de la plebs, c'est-à-dire qu'ils étaient chargés de la contenir, de la diriger. Les esprits les plus élevés, les intelligences les plus hautes, comme les hommes les plus puissants, aspiraient aux dignités religieuses. Les empereurs ajoutèrent à leur tribunat suprême le titre de *pontifex maximus*, tant la religion se mêlait à la forme politique! Cicéron, dans une de ses lettres à Atticus, témoigne une vive inquiétude sur son élection à la dignité d'augure qui lui est vivement disputée; et Tacite, le grand historien, ainsi que je l'ai rapporté, était préposé à la garde des livres sibyllins, poste immense, car ce magistrat tenait en ses mains les destinées et les divinations de l'avenir, l'espérance ou la terreur des générations.

C'était pourtant ce vaste édifice d'aristocratie et de religion que le christianisme était parvenu à si profondément ébranler. Que de ruines partout s'éparpillaient en poussière : temples, divinités, croyances, symboles! Néanmoins l'arbre antique avait des racines trop profondes pour être renver-

sé d'un seul coup de cette hache puissante (la croix de Jésus-Christ). Les choses séculaires résistent longtemps avant de crouler devant une force nouvelle, quelque jeune et vigoureuse qu'elle soit. Cette lutte, il faut maintenant la suivre dans chacune de ses révolutions, depuis le règne de Valentinien jusqu'à l'époque de Théodose et d'Honorius, qui vit la fin du paganisme. L'empire, on le sait, s'était séparé en deux grandes divisions; Gratien, fils de Valentinien, lui avait succédé pour l'Occident, et il fixa sa résidence, soit à Rome (1), soit à Milan : sous l'influence de saint Ambroise, il fut un des zélés persécuteurs du culte des ancêtres. Au milieu du palais destiné au sénat, sous un vaste portique, se trouvait l'autel de la Victoire, dont les vicissitudes étaient infinies depuis l'avénement de Constantin; détruit une première fois par Constance, il avait été relevé par les ordres de Julien. L'opinion des fervents polythéistes rattachait cet

(1) Grutter a publié une inscription qui se rattache à Rustiniana, fille d'Orphitus, préfet de Rome; elle constate l'existence de toutes les dignités païennes, même sous Constance :

SACRATE APVD ELEVSINAM
DEO BACCHO. CERERI
ET
CORE SACRATE APVD
LERNAM DEO LIBETIO ET CERERI.

C'était l'inscription votive d'un dévot au paganisme.

autel antique aux destinées de Rome et à la fortune de l'empire. Gratien le fit briser de nouveau comme un monument de l'idolâtrie placé en face du sénat, la plus grande autorité de la république; il supprima les priviléges des pontifes, le revenu des temples et les deniers d'or offerts par les premiers citoyens de Rome pour l'entretien des pieuses vestales (1).

Le règne de Gratien fut d'une courte durée, et il eut pour successeur le jeune Valentinien II, à l'époque de la dictature morale de saint Ambroise sur l'Italie, et qui s'exerça par une sorte de tutelle auprès des empereurs jusqu'à Théodose, prince déjà l'héritier de Valens en Orient, et associé par Gratien à son pouvoir suprême. C'est une époque de crise pour le polythéisme; Théodose se déclara catholique ardent; les ariens mêmes ne purent espérer de lui ni protection ni impartialité, car sa profession de foi était le symbole de Nicée : « Ceux-là seuls sont catholiques qui acceptent le dogme

(1) A ce moment de la ruine du paganisme, il y a un redoublement de zèle et de luxe dans les titres que prennent les vieux païens. Voici encore une inscription publiée par Grutter :

VETTIO AGORIO PRETEXTATO. VC.
PONTIFICI VESTÆ, PONTIFICI SOLI
HIEROPHANTE PATRI SACRORUM.

Je trouve aussi cette inscription dans un monument dédié à une vestale :

CÆLIÆ CONCORDIÆ VIRGINI VESTALI.

absolu de la Trinité. » Si donc les ariens subirent un système de proscription, les païens durent y être plus spécialement exposés. L'empire à cette époque offrait le plus sombre aspect : la peste, la famine ravageaient les provinces ; les victoires de Théodose n'avaient qu'un moment arrêté les barbares ; partout alors dans les cités et les provinces, et à la cour même des empereurs, à l'aspect de ces calamités, les vieux païens élevaient leurs mains vers les cieux pour accuser les impiétés de leur siècle (1) : « Depuis l'apparition de cette superstition orientale (le christianisme), tous les maux réunis fondent sur l'empire : la guerre, la peste, la famine, châtiment jeté par les dieux sur ces autels. » Toute opinion qui disparaît pousse ces cris déchirants, écoutez ses plaintes ! le monde doit finir avec elle, et pourtant l'humanité ne meurt pas sous la main de Dieu ; des systèmes tombent, d'autres arrivent, et la faux terrible ne touche pas l'éternelle Providence. Les polythéistes avaient quelque raison de s'effrayer de ce développement immense de la société chrétienne ; celle-ci non-seulement s'attaquait au dogme, mais encore à la constitution po-

(1) Ammien Marcellin est le premier qui fait entendre ces plaintes. (Liv. X.) Symmaque, qui dénonce les amendes qu'on impose aux vestales et aux pontifes païens, s'écrie, en rappelant le châtiment des dieux : *Sacrilegio annus exaruit.*

litique et aristocratique du monde païen, à la vie de famille, au droit du maître sur l'esclave, à la hiérarchie des rangs, des dignités, à cette Rome où l'égalité, la fraternité étaient des mots vides de sens, des idées sans représentation même dans la langue usuelle (1).

Des paroles accusatrices contre les nouveautés chrétiennes se faisaient particulièrement entendre parmi les antiques familles, qui gardent plus longtemps les traditions. Il était dans le sénat un vénérable patricien que tous les partis estimaient pour ses mœurs, ses graves habitudes, la sainteté de son foyer domestique; son nom était Symmaque (2), issu d'une race fortement dessinée de l'aïeul jusqu'au petit-fils pour les institutions des ancêtres. N'y a-t-il pas toujours quelque chose de majestueux dans les vieillards qui défendent l'histoire de la patrie, dieux Termes qui s'opposent aux irruptions d'idées et défendent le légitime terrain du passé? Symmaque, préfet de Rome, avait été profondément affecté des ordres de Valentinien pour la destruction de l'autel de la Victoire au sein du sénat, palladium de l'empire. Dans sa conviction, les maux qui accablaient

(1) Saint Jérôme doit surtout être consulté chaque fois qu'il s'agit de connaître l'état de la société romaine au IVe siècle.

(2) Symmaque se nommait Quintus Aurelius Arianus Symmachus, préfet de Rome en 364.

Rome venaient de ce triste oubli de la grandeur publique. Symmaque s'adresse donc à l'empereur pour le supplier de rétablir l'autel de la Victoire au nom de la ville éternelle : « Très-excellent prince, père de la patrie, respect et indulgence pour mon âge, pour une vie qui s'est écoulée dans les pratiques de la piété (1) et l'adoration des dieux; de ces dieux qui ont repoussé Annibal de Rome et les Gaulois du Capitole. Réserves-tu à mes cheveux blancs cette triste disgrâce de voir briser ce que jusqu'ici j'ai vénéré? Je suis dans la complète ignorance du système religieux que tu veux introduire; mais tout changement des vieilles coutumes est chose ingrate, dangereuse (2). Animé du même air, enveloppé des mêmes cieux, n'adorons-nous pas la même divinité? Il y a dans le monde, parmi les mortels, divers rites, des philosophies mobiles et variées; mais la prière s'élève également vers les mêmes dieux. Ne vois-tu pas, père de la patrie, les calamités qui nous oppressent : la peste, la famine, les barbares? Où est la cause de tous ces maux, la source de ces calamités, si ce n'est l'impiété envers les dieux immortels (3)! »

(1) Cette requête très-développée porte le titre : *Relatio Symmachi urbis præfecti.*

(2) Symmaque ajoute sur ces sortes de distinctions : « Sed hæc otiosorum disputatio est. »

(3) Voyez également l'épître 54 de Symmaque. Comparez avec Paulin, *Vit. Ambros.*, § 26.

Ces plaintes touchantes du vieux patricien respirent l'amour des institutions de la patrie, mêlé au mépris naturel de toutes nouveautés qui troublent la quiétude d'une génération finie ; l'histoire doit également y remarquer un besoin de fusion qui se ressent de la situation d'un parti vaincu. Aux jours de force et de triomphe, une opinion se garde de rien concéder ; elle ne demande point le secours d'une vie commune par une transaction ; elle se proclame seule en possession de la certitude et de la vérité. Le paganisme n'en est plus là ; Symmaque, tout en déplorant l'impiété de son temps, se hâte de dire que le même Dieu est à tous, le même ciel à tous, et que tous les cultes ont un même but ; caractère confus et faible dans la décadence des partis ; lorsqu'ils sont forts, ils restent exclusifs. Toutefois ces plaintes ardentes devaient produire une certaine sensation, parce qu'elles émanaient d'un vieillard honorable, environné d'un respect profond au milieu de Rome, et qu'elles semblaient justifiées par la tristesse des événements contemporains : le ciel restait muet et d'acier aux plaintes des mortels. Le parti païen, comme toute opinion abaissée par la fortune, semblait s'applaudir d'être sitôt vengé par les dieux et par la marche rapide des calamités publiques : à Rome, à Milan, dans les Gaules, comme en

Asie, il n'était qu'une voix pour répéter les accusations de Symmaque.

Dans cette attitude presque accusatrice adoptée par le polythéisme, saint Ambroise, le conseil de Valentinien, l'évêque impartial, honoré par tous les partis, crut essentiel de prendre la parole et de faire une réponse à Symmaque, au sénat et au peuple romain (1) : « De quoi se plaignent-ils donc? De voir tomber leurs temples et leurs autels? Ils nous ont tant épargnés, eux, quand ils étaient puissants! Notre sang a coulé, nos édifices ont été démolis! Ils demandent des priviléges, eux qui, sous Julien, nous refusaient le droit imprescriptible de parler et d'enseigner! Vous dites, Symmaque, que vos dieux au pied du Capitole ont repoussé Annibal et les Gaulois. Non, ce ne sont pas vos dieux impuissants, mais Camille et les citoyens qui ont sauvé Rome. Vous dites : Depuis le triomphe du christianisme, les barbares s'avancent partout et sont sur nos frontières. Est-ce pour la première fois que ce danger menace l'empire? et, sous Aurélien, l'encens brûlé sur vos autels a-t-il empêché l'invasion (2)! Vous faites de la victoire une divinité personnifiée; elle n'est qu'un être de raison,

(1) Voyez Ambros. les épîtres 11-12, 17-18.

(2) Le poëte Prudence répondit en vers aux accusations de Symmaque, *in Symmach.*, lib. I, p, 545.

un bienfait de Dieu, jamais une puissance divine : la victoire, on l'obtient par le courage et la force des légions, le génie des consuls et de l'empereur. Vous voudriez que l'encens des sacrifices brûlât encore dans le sénat, dont la majorité est chrétienne (1) ! vous voudriez que les fidèles fussent obligés de respirer la fumée des parfums et l'odeur des viandes consacrées ! Les calamités publiques, dites-vous encore, c'est l'impiété chrétienne qui les attire sur le monde avec la colère des dieux ! Apparemment, il n'y avait donc jamais eu ni peste ni famine dans l'empire avant le christianisme ! Si, il y a quelques années, le Nil n'a pas inondé et fortifié les terres, selon sa coutume, c'est pour venger les sacrificateurs de Rome que vos dieux ont fait mourir de faim les habitants de Memphis. Expliquez-nous d'ailleurs comment, cette année, la terre s'ouvre avec abondance sous des guérets si brillants. Écoutez, Symmaque, le monde roule éternellement dans un certain cercle de faits heureux et malheureux qui en modifient la scène, sans qu'il faille rien en conclure pour ou contre la religion. » C'est par ce raisonnement un peu scep-

(1) Ce qui fait dire au poëte Prudence :

Adspice quam pleno subsellia nostra senatû
Decernant infame Jovis pulvinar, et omne
Idolium longe purgatâ ab urbe fugandum. (609.)

tique que saint Ambroise repousse les récriminations des vieux patriciens qui croient le monde fini avec leurs idées. L'archevêque de Milan a besoin de recourir au pur rationalisme pour combattre les présages, les divinations, les tristes craintes d'un temps fini.

Cette lutte continue dans l'ordre moral, tandis que Théodose consacre toute sa vie au triomphe de la foi contre les autres symboles auxquels il a hautement déclaré la guerre. A peine revêtu de la robe impériale, Théodose assiste aux divins mystères avec ferveur dans l'église de Constantinople consacrée sous le nom d'Anastasie. Partout l'épiscopat orthodoxe est protégé; Grégoire de Naziance, si ferme par sa volonté, est maintenu dans Byzance et Ambroise à Milan. Le système de Théodose n'est point une persécution violente, mais la destruction étudiée, successive des temples (1), des coutumes et des cérémonies du vieux culte, dont il voudrait, pour ainsi dire, effacer la trace (2). L'empereur aime les monuments publics; il fait construire des bains de marbre et de porphyre, des obélisques, des arcs de triomphe, des portiques immenses; il

(1) Voyez ce que Théodoret dit de son système : Περι των πανταχου γης καταλυθεντων ειδωλικων ναων. (Liv. V, chap. xx.)

(2) Και νομοις, dit Théodoret, ενραψε τα των ειδωλων τεμενη καταλυθηναι κελευων. (Liv. V.)

en peuple Constantinople; mais, dans la consécration de ces monuments dignes de Rome, le prince cesse d'invoquer les dieux immortels; désormais plus de sacrifices (au vif étonnement du peuple); tout se fait par la simple bénédiction chrétienne. Autour de Théodose, la majorité des officiers professe la foi nouvelle; il veut même en faire une condition de toute dignité; mais la loi reste, quant à ce point, sans exécution possible, parce qu'il trouve encore trop de résistance.

Si l'on jette les yeux, en effet, sur la composition du sénat de Rome et des magistratures d'Occident, on voit que les dignités principales sont aux mains des polythéistes zélés : à Rome, ce n'est pas seulement Symmaque qui garde avec ferveur la foi des ancêtres, mais avec lui un grand nombre de familles patriciennes, les plus puissantes en dignités et en richesses. Si l'on ne voit plus dans les temples publics les sacrifices solennels, les jeux et les fêtes du cirque, chaque famille conserve précieusement les dieux domestiques et les sanctuaires privés. Les divinités protectrices sont invoquées dans le foyer intime, et l'encens brûle sur les autels des dieux lares! Des inscriptions authentiques (1) constatent

(1) Grutter, p. 310, no 1. Symmaque parle de la religion : « Quod Numa auctor et Metella conservator. » Beaucoup d'inscriptions de ce temps portent :

HIEROFANTE-PATRI SACRORVM.

que, sous les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose, il y avait encore des pontifes reconnus à Rome, des aruspices et des sacrificateurs. Des familles avec le titre consulaire se consacrent au service des dieux immortels; on ne les persécute pas; loin de là, elles gardent toute la liberté compatible avec l'autorité de l'empereur. La force de l'ancien culte est même assez considérable pour essayer encore une révolution : lorsque Maxime prend la pourpre dans les Gaules et qu'Eugène (1), maître de l'Italie, s'empare de Rome, sur quelle force appuient-ils leur pouvoir? Tous deux appellent le concours du polythéisme, car Eugène a été initié aux mystères avec Julien. A peine ses légions victorieuses ont-elles touché le Capitole, que l'empereur élu ordonne de rouvrir les temples et de restaurer les sacrifices : partout l'encens brûle et s'élève jusqu'aux cieux; le vieux parti païen, joyeux, enthousiaste, entoure Eugène de sa protection, de son appui; il n'y a d'éloges que pour ses idées, son système, sa piété, sa foi; et quand sa chute vient, Rome éplorée se couvre de deuil : un sombre désespoir se manifeste au sein de plus d'une grande famille. De cette époque datent deux résultats qu'il

(1) Eugène était un rhéteur que Claudien traite fort cavalièrement :

Quem sibi Germanus famulum delegerat exul.

(IV *Consul. d'Honor.*)

ne faut pas méconnaître dans l'histoire de la chute du paganisme (1) : la conversion immédiate à la religion nouvelle d'un certain nombre de familles patriciennes qui déclarent que la fatalité a prononcé; puis la tendance plus fortement répressive des édits de Théodose. Quand un parti a fait un dernier et impuissant effort pour reconquérir le pouvoir échappé de ses mains, il lui prend une désolation au cœur; le découragement vient aux âmes, et c'est le moment des transitions et des transactions.

La conversion qui fit à ce temps le plus grand bruit à Rome, ce fut celle du pontife Albinus, si zélé pour les sacrifices, le chef des prêtres flamines. Saint Jérôme, qui l'avait connu, déclare que nul ne l'égalait pour la science et la vertu; son exemple fut suivi par beaucoup de patriciens. Dans la chute d'un système, c'est un effort de fidélité que de garder la rigidité de la vieille foi, quand surtout la jeunesse, la force, les honneurs entourent le principe nouveau, et si quelque échec vient encore porter le désespoir dans ce parti de la décrépitude, alors les désertions se multiplient ; la nature de l'homme est, hélas! de préférer les forts, les victorieux, aux faibles, aux vaincus! Le polythéisme, d'ailleurs,

(1) Voyez le chapitre curieux que Sozomène a consacré à Eugène : Περι τον δε αγχονης τελνενωτη Υαλεντινιανου των νεου Βασελεως εν ρομη, και περι των τυραννιδος Ευγενιου. (Liv. V, chap. XXVIII.)

n'était pas constitué pour le martyre, et le sensualisme ne peut en produire (1); le plaisir, la douleur, sont les deux principes entre lesquels il lutte incessamment; il fuit l'un pour courir à l'autre; il n'y a que le spiritualisme exalté qui puisse aboutir à la douleur, aux sacrifices. Les païens obstinés acceptèrent le christianisme, parce qu'en lui était la puissance des empereurs et des évêques. Ils n'eurent jamais le courage du martyre.

Le caractère religieux que prend la révolution tentée par Eugène amène nécessairement, je le répète, une réaction. Jusqu'alors Théodose, quoique très-prononcé pour le catholicisme, a laissé la liberté du culte pour tous; s'il préfère s'entourer d'officiers chrétiens, c'est qu'on a toujours une naturelle tendance pour ceux qui professent avec nous de communes opinions; mais en dehors de ces faveurs très-permises à tout pouvoir qui doit protéger ses amis, il est resté juste, impartial envers les polythéistes. A partir de la tentative d'Eugène, les dispositions de l'empereur se modifient singulièrement; les desseins du paganisme se sont révélés dans le concours qu'il a prêté à l'élévation du césar revêtu

(1) Je trouve dans Symmaque, liv. IX, épît. 128 et 129, un curieux exemple de tous les efforts que faisait le paganisme pour prolonger son existence et sa vigueur. Une des neuf vestales ayant manqué à son vœu, fut enterrée vive et son corrupteur puni de mort. (Saint Ambroise rappelle aussi ce fait.)

de la pourpre; chacun a vu ses joies, ses applaudissements, ses espérances, les sacrifices s'élever jusqu'aux cieux pour le triomphe de sa cause (1). Cette cause est maintenant vaincue; avec elle le paganisme a conspiré contre Théodose : rien de plus naturel que l'empereur victorieux adopte un système de réaction plus ferme, plus énergique contre le parti païen. Il ne faut pas chercher le motif de la nouvelle législation dans le zèle outré de Théodose que dirige saint Ambroise, mais dans la tendance politique dont je viens de parler : le polythéisme a conspiré pour reconquérir son pouvoir; il a échoué : de là ces mille prescriptions contre ses desseins (2), qui s'expliquent seules.

Les mesures de Théodose s'appliquent plutôt aux monuments, aux édifices religieux qu'aux personnes. L'empereur ne se contente pas de transformer les temples polythéistes en églises chrétiennes; dans plusieurs provinces, ses ordres vont plus loin : il ordonne la destruction des sanctuaires et le brisement même des statues; quand elles brillent par l'art divin du statuaire, elles doivent être conser-

(1) Pour les événements de cette époque, il faut comparer *Ambros.*, t. II, epist. 72; Paulin., *in Vit. Ambros.*, 26, 34; August., *de Civitat. Dei*, v. 26.

(2) Théodoret a un très-remarquable chapitre : Περι της Ευγηνιου τυραννιδος και της Θεοδοσιου του Βασιλεως δια πιστεως νικης. (Lib. V, cap. XXIV.)

vées pour orner les places publiques, les hippodromes, les vastes voies romaines ; désormais elles resteront debout, non plus comme sujets d'adoration et d'hommage, mais comme objets d'art offerts à l'éternelle admiration des hommes. Presque toujours les systèmes victorieux s'en prennent aux emblèmes des pouvoirs vaincus, parce que c'est un témoignage visible et permanent d'un triomphe qui n'a rien de sanglant et de difficile.

Cette destruction des monuments polythéistes (1) s'accomplissait de deux manières : 1° en vertu des ordres des empereurs envoyés aux officiers, aux préfets des provinces pour démolir régulièrement les temples et les sanctuaires consacrés aux dieux ; 2° à la suite d'un mouvement désordonné des populations chrétiennes : le zèle trop ardent des solitaires ne pouvait attendre les formes légales. Les évêques quelquefois prenaient sur eux-mêmes de briser les idoles et de renverser les temples ; et telle fut la mission que se donna spécialement saint Martin de Tours dans les Gaules, allant de ville en ville, le marteau dans les mains : rien ne put arrêter son zèle pour la destruction des emblèmes du paganisme. Le drame le plus complet que présente

(1) On peut prendre une idée de ce système de démolition dans le chapitre que Théodoret consacre : Περι τον εν φοινικη δε αυτου καταλυθεντων ειδολικων ναων. (Liv. V, chap. XXIX.)

cette dernière lutte, s'accomplit dans l'ardente cité d'Alexandrie, où les deux religions étaient en présence. Le polythéisme avait en Égypte une forme générale et populaire qui le liait aux entrailles mêmes du sol; le culte du grand Sérapis était également honoré par l'école philosophique, qui voyait en lui le principe éternel, la nature, le soleil père des mondes, et par le petit peuple, qui rattachait toutes les merveilles de la mystérieuse Égypte au culte de Sérapis: la fécondité de la terre, les bienfaisantes inondations du Nil, la santé générale des cités. La colossale statue du dieu était ornée des attributs du Soleil, couronnée d'épis (1), et, dans des processions bruyantes, le peuple portait les symboles de sa vie et les hiéroglyphes de sa destinée. Le temple de Sérapis, dans Alexandrie, s'élevait sur une hauteur, pour qu'il pût être aperçu de toute part; construit en pierre blanche, tout couvert de symboles, les prêtres, les initiés, venaient y apprendre l'antique histoire de l'Égypte. Ce temple vénéré par les âges dut être démoli d'après les ordres de l'empereur, adressés au préfet de l'Égypte. Théophile, évêque d'Alexandrie, soit qu'il eût pressenti

(1) Je renvoie les érudits sur les antiquités de l'Égypte au si curieux chapitre de Sozomène : Κατα περι των εις Αλεξανδρειαν γενομενων εσπι καθαιρεσει του ιερου Διονυσου, και περι του Σεραπιου, και των κατασρεφοντων αλλων εις ολίκιον νεων. (Liv. VII, chap. XV.)

l'édit de Théodose, soit que le zèle seul l'entraînât, réunit tout un peuple de chrétiens, déjà si nombreux depuis un siècle dans Alexandrie. La volonté de l'évêque fut de conduire lui-même cette multitude au temple de Sérapis, de briser la colossale statue, de renverser le portique et le sanctuaire; projet hardi, car les sectateurs de la vieille divinité nationale avaient la ferme croyance qu'à Sérapis l'Égypte entière devait la beauté de son climat, la fécondité de son sol : toucher à sa statue si sainte, mépriser les antiques symboles, n'était-ce pas préparer la sécheresse aux bords du Nil sous ce ciel d'airain et de feu (1)?

Quand donc les chrétiens, sous l'évêque Théophile, s'agitèrent en tumulte pour porter une main sacrilége sur la divinité antique de l'Égypte, les vrais Alexandrins se préparèrent à la défendre, sous les ordres du philosophe Olympias, l'un des chefs de l'école néoplatonicienne. La guerre civile allait donc encore une fois éclater violente, lorsque le préfet de l'Égypte intervint de son autorité, pour calmer les deux populations en armes. Il fut convenu d'un accord spontané qu'on s'en rapporterait à l'empereur Théodose : une seconde sentence ordonna la destruction définitive de ce temple et de

(1) Pendant le court règne de Julien, l'empereur avait fait restituer au dieu Sérapis tous ses attributs. Voyez epist. 38.

la statue de Sérapis, objet d'éternels débats : « Le culte d'une divinité mensongère était un outrage au vrai Dieu, et ce symbole devenait un sujet permanent de désobéissance à la volonté et aux ordres de l'empereur. »

De sa nature, Théodose était emporté, colère; la résistance l'entraînait au plus terrible commandement; la destruction du temple de Sérapis fut la suite d'une mesure régulière qui dut être exécutée sans résistance (1). Le préfet de l'Égypte, à la tête de ses soldats, sous le *labarum*, donna le premier coup de marteau : le sol ne trembla pas; les voûtes ne firent entendre aucun son inconnu. Dans le sanctuaire enfin s'offrit la statue vénérée, de formes et de grandeur immenses, sous l'emblème de Jupiter, le père des dieux et des hommes; le panthéisme hellénique avait tout absorbé dans son vaste système (2). Tant de mystérieuses traditions se rattachaient à cette divinité de l'Égypte, que la foule s'arrêta dans la stupeur, comme si quelque chose de terrible allait apparaître tout à coup au moment où le sacrilége serait consommé! Tous étaient là

(1) Ce qu'il y a de curieux, c'est que les chrétiens avaient aperçu sur les murailles du temple des hiéroglyphes en forme de croix : « Dum expurgatur in litteris quibusdam hieroglyphicas cruces similitudo apparet. »

(2) Le père Montfaucon a recueilli l'image de Sérapis et l'a publiée, t. II, p. 297, *Antiq. explic.* (Voyez Macrobe, *Saturnal.*, I, 20.)

muets, lorsqu'un soldat plus hardi que tous les autres lança sa hache d'armes au flanc de la statue, qui retentit comme un corps vide; alors les légionnaires, perdant tout respect et toute terreur, brisèrent l'image en mille pièces. Le ciel ne s'émut pas, la terre resta paisible, ce qui fut un sujet de triomphe et de joie pour l'évêque Théophile (1). On publia des récits sur la destruction de la statue et du temple de Sérapis. Tandis que les dévots à l'ancienne croyance, les prêtres, les vieillards qui avaient porté les attributs d'Osis et d'Osiris dans les processions égyptiennes annonçaient des calamités futures, les chrétiens racontaient les fraudes et les tromperies des prêtres d'Égypte : « Cette idole si vénérée était faite de vieux bois rempli de vermine; les rats et les vers s'en disputaient les débris; on avait trouvé des traces irrécusables de sacrifices humains, des ossements amoncelés, du sang à flots. » Ainsi procèdent les opinions victorieuses; il ne leur suffit pas de vaincre, il faut encore qu'elles méprisent et déshonorent ce qui est tombé. Devant la vérité chrétienne, le vieux monde s'éclairait aux lumières de l'Évangile.

(1) La statue de Sérapis, si remarquable, avait été faite par les ordres de Sésostris; c'est au moins le témoignage de Clément d'Alexandrie : Σεσωστριν φησιτον Αιγυπτιον βασιλεα, τα πλειστα των παρ Ελλησι παραστησαμενον εθνων, επανελθοντα εις Αιγυπτον επαγαγεσθαι τεχνιτας ικανους. (T. I, p. 42-43.)

Deux écoles apparaissent en face de cette inflexible destruction des temples païens : l'une qui plaide avec enthousiasme pour la conservation de ces monuments, dont l'histoire se rattache à tous les souvenirs nationaux; l'autre, toute chrétienne, qui répand, à l'occasion même de ces violences, mille récits contre le panthéisme. Le chef de la première de ces écoles est Libanius, alors vieillard, qui, dans sa longue vie, a pu assister à tant de révolutions, car il était homme déjà sous Constantin; il avait aimé Julien avec ardeur, contenu Valentinien dans ses idées de réaction, et maintenant, au terme de sa vie, il voyait s'en aller les derniers débris du culte et de la philosophie qui avaient fait ses délices (1). Chez Libanius se révèle donc le caractère respectable d'une puissante persévérance et d'une honorable fidélité envers deux idées, je dirai presque envers deux cultes : le souvenir de Julien et la conservation des monuments de l'art. Julien a été pour Libanius un protecteur, un ami; ils ont porté tous deux le vêtement des philosophes dans les écoles publiques; tous deux ont défendu les mœurs des ancêtres, les institutions religieuses et nationales; ils se sont associés dans la tentative impuissante pour restaurer le paganisme. Les hommes des

(1) Voyez la remarquable oraison de Libanius *pro Templis*.

vieux temps qui restent debout inspirent et méritent un pieux respect! Libanius consacre une oraison particulière à la défense des temples païens; il plaide leur cause avec l'éloquence, la grandeur d'images des beaux jours de l'Attique, de Démosthène et de Cicéron : « Quelle n'est pas l'antiquité des temples consacrés aux dieux? Qu'elle est splendide leur sculpture! Ce qui se lie aux traditions de la patrie doit être respecté (1); c'est le meilleur moyen de conserver la pureté des mœurs et du foyer domestique. Chaque temps est célèbre par son fondateur : il a son histoire, son illustration particulière, les merveilles qui se rattachent aux oracles dans les traditions de la patrie. » On se rappelle que l'école d'Alexandrie a exalté les antres des nymphes, le culte de Mithra, le supernaturalisme des démons. Libanius, lui, est l'homme des traditions historiques sur les temples d'Alexandrie, d'Antioche, de Delphes ou de Libye; il défend rationnellement le culte de Jupiter, d'Apollon, de Bacchus et de Sérapis, qui se rattachent plus spécialement à l'unité de Dieu (2).

(1) Libanius croit le paganisme assez fort pour se défendre contre les chrétiens, s'ils attaquent violemment les temples, qui ne peuvent être détruits que par les ordres exprès de l'empereur : Ισθι τους των αγρων δεσποτας, και αυτοις, και τω νομω βοηθησοντας.

(2) Au reste, cette plainte de Libanius ne produisit pas un grand

Autant les polythéistes défendent avec enthousiasme et persévérance l'origine des temples, la force et la puissance des oracles, autant les évêques chrétiens, les officiers chargés de ces démolitions multiplient les récits extrêmes, les accusations sévères sur les ruines amoncelées des vieux monuments : « On avait trouvé dans les temples les plus odieux vestiges d'infâmes sacrifices : oui, le sang humain était versé à grands flots, dit saint Jean Chrysostome, et les cadavres étaient amoncelés sous les dalles du sanctuaire (1). » Quelquefois la raillerie se mêlait aux actes de force et de victoire que les chrétiens osaient (le sourire aux lèvres) contre les divinités impuissantes. Tel colosse d'Isis ou d'Osiris, respecté par tous les peuples de l'Égypte, n'était que le réceptacle d'immondices; telle divinité immortelle avait souffert qu'une main sacrilége lui fît subir toute espèce de mutilations (2), et cela sans le moindre murmure. Les foudres bien usées du vieux Jupiter n'éclataient donc plus sur la dure tête des mortels! Il règne dans les écrits chrétiens à cette époque un dédain superbe pour

effet. Il faut lire le travail curieux de Godefroy, annotant le Code Théodosien, t. VI, p. 284.

(1) Orat. V.

(2) Socrate remarque qu'à cette occasion, un grand nombre de païens se firent baptiser: Πολλω πλειους προσηρχοντο των χριστιανισμω, και τας αμαρτιας εξομολογουμενοι εβαπτιζοντο.

l'Olympe hellénique; le christianisme a le sentiment de son origine céleste, de sa mission divine; il est plus qu'un système, il est la vérité révélée (1).

Néanmoins, une remarque à faire dans la tendance générale de cette réaction, c'est que les écrivains du polythéisme conservent encore une certaine liberté de pensée et même d'expressions dans la défense de leurs doctrines. Il fallait donc, ou que l'indépendance la plus absolue restât aux rhéteurs sur les matières religieuses, ou que ces écrits, relégués dans la vie intime, ne fussent communiqués qu'au foyer sacré des vieilles opinions, aux adeptes qui se seraient gardés de trahir la confiance d'un défenseur de leur cause. Il existait même encore, sous Théodose, une école de philosophes et d'historiens très-hostiles au christianisme; la preuve est incontestable, et Eunape s'exprime avec une hardiesse inexplicable, quand on remarque qu'il écrit au temps de la décadence active du paganisme qu'il représente : « Les moines, dit-il, sont les auteurs du nouveau culte qui vient remplacer les divinités créées par l'intelligence. Ce culte leur a substitué de misérables esclaves, les

(1) L'évêque d'Alexandrie, Théophile, fut le plus implacable de tous; il montra à nu les mystères sanglants de Mithra : Τα του Μιθρειου φονικα μυστηρια.

chefs enfin de ces indignes malfaiteurs qui, à cause de la multitude de leurs crimes, ont souffert une mort juste et infâme; leurs corps, encore marqués par le stigmate des tortures infligées par les légitimes magistrats, sont les dieux que les moines nous ont donnés. Tels sont les martyrs, objets suprêmes de leurs prières et de leurs supplications à la divinité. Les tombes deviennent maintenant l'objet de la vénération du peuple (1). » Oui, ces paroles étranges sont dans Eunape, et je ne sache pas d'hostilité plus hardie contre les objets de respect d'un parti victorieux. On y reconnaît la voix de l'aristocratie éclatant contre les esclaves, qui formaient la majorité des martyrs chrétiens; puis l'opinion du matérialisme, qui ne comprenait pas l'adoration des tombes. Quant à l'insolence de l'expression, elle suppose une immense liberté de pensée même dans le parti en ruine.

On voit partout encore les païens honorés, respectés dans leur conscience : au sénat, dans les écoles, aux tribunaux, ils prennent publiquement et sans crainte les titres de l'ancienne religion de

(1) Eunapius, *Vita de Sophist. ædes.* Il dit des moines : Ανθρωπους μεν κατα το ειδος, ο δε βιος αυτοις συώδης. La chute du paganisme lui est si pénible, que, dans la vie d'Eustachie, Eunape y revient pour dire encore : Και τι μυθωδες. Και οειδες σκοτος τυραννησει τα επι γης Καλλιςά.

Rome (1); et un incident considérable à cette époque, ce fut une délibération du sénat sur la question de savoir si le culte chrétien serait préféré à la religion des ancêtres. La majorité se prononça régulièrement pour le christianisme, qui avait la protection du prince et l'attrait de la nouveauté (2). Cette déclaration du sénat fut, pour ainsi dire, l'introduction légale du christianisme dans les lois de l'empire, sorte de sanction qui arrive souvent pour un fait depuis longtemps accompli. Quoique le sénat de Rome n'eût gardé que l'ombre de l'autorité des vieux siècles, il s'attachait encore à ses actes une certaine force morale, et les empereurs l'invoquaient; les coutumes préservent une puissance mortellement atteinte, et les faits victorieux appellent une sanction surannée. Un caractère déjà signalé de cette révolution sociale, c'est que, pour s'accomplir, il ne lui fut pas nécessaire de recourir à la persécution contre les païens et d'invoquer à son appui la violence armée. Le changement s'opéra d'une façon presque absolue, sans qu'il fût besoin

(1) Le poëte Prudence dit du consulat du païen Symmachus :

Denique pro meritis terrestribus æque rependens
Munera, sacricolis summos impertit honores.
(I, 617.)

(2) L'attrait pour le christianisme était invincible; saint Jérôme peut dire : « Jam Egyptius Serapis factus est christianus. » (Hieron., ep. 107, t. I, p. 673.)

d'appeler les moyens extrêmes (1), et la ruine du paganisme sans combats sanglants s'explique par plusieurs causes qui tiennent à l'ordre politique et moral de la société païenne. Il était d'habitude de si profondément lier le droit politique et le droit religieux, que, lorsque l'empereur et le sénat avaient parlé, on suivait respectueusement leur délibération comme une chose jugée; le culte des Romains était, dans le sens le plus absolu, la religion de l'État, et lorsque cet État (ou l'empereur qui le représentait) changeait la religion nationale, tous suivaient son exemple par un mouvement naturel d'obéissance à la loi. D'ailleurs, pour qu'il s'établisse une persécution, il faut la réunion de deux caractères essentiels : l'intolérance de l'idée qui s'impose, la fermeté du culte qui ne veut pas subir le joug. Or, le génie chrétien n'était pas persécuteur : il se bornait à triompher par la parole et les enseignements. S'il attaquait le polythéisme en tant que système, il respectait la liberté des païens; et d'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, le paganisme n'avait rien qui pût inspirer à ses adeptes les sacrifices et le martyre (2). Cette reli-

(1) Toutefois il y eut certaines villes qui résistèrent; ainsi, Apamée fit venir à son aide des Galiléens idolâtres : Πολλακι Γαλιλαιων ανδρων, και των περι τον Λιβανον κωμων. (Sosomène, liv. VII, ch. xv.)

(2) L'exemple de résistance d'Apamée alla si loin, que, dans la dé-

gion, qui s'adressait à la partie sensualiste de l'être, à la joie des théâtres, des festins, ne devait pas susciter le sacrifice. Ceux que le pli d'une rose blessait pouvaient-ils aspirer à la couronne d'épine et de fer, et, pour une opinion, se faire déchirer les entrailles? Une vieille croyance voit rarement des martyrs; c'est la jeunesse et la foi qui les créent.

La législation de Théodose sur le paganisme n'a pas un caractère tellement régulier qu'on puisse en saisir le sens précis et en définir la tendance. Toutefois on peut dire qu'elle est plus ou moins dominante ou libérale, à raison des circonstances et de l'esprit de la société. En général, facile pour les personnes, elle est inflexible pour les doctrines. Le 3 novembre 392, Théodose adresse un rescrit au préfet du prétoire en Orient : « Si quelqu'un ose sacrifier ou consulter les entrailles des victimes pour découvrir l'avenir, toute personne pourra l'accuser, comme s'il était criminel de lèse-majesté, et il sera puni comme tel. Ceux qui offriront de l'encens aux idoles, qui orneront les arbres de rubans et de bandelettes, qui dresseront des autels de gazon, seront punis par la confiscation de la maison ou de la terre

fense du temple d'Autoné, les païens tuèrent l'évêque Marcel. (Sozomène, liv. VII, chap. xv.) Il est honoré comme saint, et sa fête, en Orient, est le 14 août.

que leur superstition aura profanée (1). » A côté de cette loi qui supprime les sacrifices païens, une autre confie toutes les causes qui touchent le paganisme au préfet de Rome, et ce préfet c'est Symmaque, si zélé pour le culte des dieux. Aux funérailles et dans les fêtes publiques, les magistrats ne devaient plus souffrir les joueurs de flûte, sous prétexte que les airs mous, efféminés, corrompaient le peuple. L'empereur donne toujours à ses actes un motif d'intérêt public et général ; car on détruit souvent une croyance par des mobiles de bienfaisance et les vertus en dehors d'elle : « les dons autrefois offerts aux idoles seront distribués aux pauvres du diocèse; qu'on cesse aussi d'inutiles libations dans les repas publics. » En fouillant le Code théodosien, jusqu'ici on n'aperçoit que des lois rares qui n'ont aucune empreinte publique de persécution ; pourtant la marche du christianisme est si rapide (2), si absorbante, que, par le plus étrange phénomène, sous le

(1) Cod. Théodos., liv. XVI, tit. x, leg. 10, 11, 12.

(2) La conversion des sénateurs romains fut très-rapide, et Prudence s'écrie :

Exsultare patres videas, pulcherrima mundi
Lumina conciliumque senum gestire Catonum
Candidiore toga niveum pietatis amictum
Sumere, et exuvias deponere pontificales,
Et dubitamus adhuc Romam tibi, Christe, dicatam
In leges transisse tuas?

(Prudent., *in Symmach.*, t. I, vers 541.)

règne d'Honorius, on trouve à peine quelques traces du paganisme, naguère la religion de l'État. Ce lierre qui enlace le vieil orme de l'empire se dessèche et meurt comme une herbe parasite! Le peuple des campagnes en garde longtemps la trace, et quand le culte public est abandonné, le paganisme se réfugie, pour ainsi dire, dans les mystères, qui sont les catacombes de la vieillesse. Alors on célèbre les fêtes nocturnes de Vénus et d'Adonis, les mythriaques, imitations du christianisme, les bacchanales, les tauroboles et ciroboles, et la décadence de ces mystères n'arrive qu'à la fin du v[e] siècle (1). Si l'on a souvenir du règne actif, considérable de Julien, on verra que c'est aux mystères du paganisme qu'il en appelle contre la morale, la pensée, la hiérarchie même du christianisme.

L'empereur, helléniste ardent, s'absorba dans la mission de rendre quelque éclat aux mystères d'Adonis, qui faisaient la joie des femmes d'Antioche. Ces mystères existent encore sous Grégoire de Naziance; fêtes funèbres et joyeuses à la fois, où la prostitution se montrait comme la pensée généra-

(1) Les chrétiens étaient surpris de ce qu'on trouvait dans les lieux consacrés à ces mystères; ils en parlent avec mépris : « Reperta in loco sunt antra quædam latentia, et terræ defessa latrociniis et sceleribus magis quam ceremoniis apta. » (Ruffin, liv. XII.)

trice du monde (1) : autour de la statue d'Adonis on exposait des corbeilles pleines de fruits aux formes belles et colorées ou des gâteaux de pure farine, d'huile, de miel, symboles des riches productions de la terre. Contemporains de ces mystères d'Adonis si populaires encore après Constantin dans la Syrie, se continuent les mythriaques, dont la célébration se prolonge jusqu'à des temps relativement modernes. Grégoire de Nazianze parle de ces mystères de Mithra comme d'une formule religieuse très-vivace à son époque, où brillent les dignités étranges de lions, corbeaux, retracés encore dans les monuments de pierre du IVe siècle. Ces mystères ne prennent un grand développement qu'après le triomphe de la croix, et l'on dirait presque comme un moyen de lutte contre le christianisme. On ne peut détruire une croyance que par une autre croyance; le supernaturalisme est une partie de nos sens, de notre esprit, de notre cœur, qu'il faut satisfaire. Les mythriaques sont les imitations des formes et des mystères chrétiens, dominés par la pensée de l'unité de Dieu, la grandeur, la chasteté, la pureté des sacrifices. En imposant

(1) Les images de phallus trouvées dans tous les mystères furent un sujet de scandale pour les chrétiens : Φαλλους, και ει τι ετερον εν τοις αδυτοις κεκρυμμενον κατεγελαστὸν ην ἡ εφαινετο, δημοσιᾳ ηγεν εις επιδειξιν. (Sozomène, liv. VII, chap. XV.)

une douloureuse initiation aux adeptes, le paganisme semblait dire : « Nous souffrons comme vous le froid, la faim, le martyre; nous avons nos vierges, nos sacrements, notre viatique! » Dernier effort du polythéisme qui mourait! Le culte de Mithra ne fut proscrit à Rome que l'an 378 (1), et encore se montre-t-il longtemps après dans les provinces. Par les ordres du préfet Gracchus, on pénètre dans les antres mystérieux couverts de pampres et de lierres, fraîchement arrosés par des cascades et des ruisseaux d'eau pure; le préfet fit porter partout les coups d'une hache inflexible; il ne resta plus comme souvenir des mythriaques que ces autels répandus sur la surface des Gaules, de l'Italie, jusque dans la Germanie. Ce culte fut populaire.

Avec les mystères de Mithra, et comme survivant à la forme générale du paganisme, il faut placer les isiaques, transportées de l'Égypte à Rome, et dont on trouve des traces dans les inscriptions du IV[e] siècle : on y lit « que des pontifes étaient consacrés aux mystères d'Isis, aux ciroboles, aux tauroboles (2). » Car les formes, les cérémonies, survivent à la pensée

(1) Le dernier monument est de 385.

(2) Quand le culte fut détruit, beaucoup de pontifes se retirèrent à Constantinople, où ils se livrèrent à l'enseignement. Socrate parle de deux de ces pontifes : Οι δυο γραμματικοι, Ελλαδιος και Αμμονιος παρ' οις εγω κομιδη νεος ὼν εν τη Κονσταντινουπολει εφοιτησα.

religieuse. C'est ce qui se révèle pour le culte de Bacchus, célébré dans les campagnes de l'Asie-Mineure, de l'Italie et des Gaules, où l'on trouve des monuments de l'an 476 sur les dionysies. Depuis plus d'un siècle déjà, le polythéisme n'existait plus au milieu de ses temples en ruine, et les paysans des hameaux faisaient encore des libations aux divinités protectrices des champs, à Bacchus, aux faunes et à Silène : les uns suspendaient des guirlandes de fleurs et de fruits aux tronçons de statues informes, à une Cérès mutilée, à un Terme, dieu sylvain au regard lascif; les autres offraient la génisse et le bélier noir pour obtenir d'heureuses récoltes. On aurait dit une églogue de Théocrite ou une bucolique de Virgile. Dans les champs, les vieilles lois et les antiques souvenirs se transmettent plus religieusement : toute coutume y est un culte.

Nulle croyance comme corps de doctrine morale et théologique ne disparut plus facilement que le paganisme (1). Saint Augustin en fait un reproche d'indifférence et de lâcheté aux sectateurs de l'ancienne foi, qui n'eurent ni un martyr, ni même un

(1) La démolition des temples se poursuivit partout avec ardeur; celui d'Héliopolis n'échappa pas à la destruction; les débris servirent aux églises chrétiennes : « In Serapis sepulchro prophanis ædibus complanatis ex uno latere martyrium ex altero consurgit ecclesia. » (Ruf., liv. XII, chap. XXVII.)

héros pour la pleine défense de leur culte. Le polythéisme disparaît avec si peu de résistance, qu'on trouve une loi de Théodose qui se termine ainsi : « Les païens qui vivent encore, quoique nous croyons qu'il n'y en a plus (1). » N'était-ce pas à cet exil dans les campagnes que le polythéisme devait son nouveau nom de paganisme (il lui venait de *pagus*, bourg). Néanmoins, comme formes, solennités, cérémonies, habitudes, la vieille religion se survécut à elle-même et s'infiltra dans quelques usages de l'Église. Rien ne périt absolument : les semences de la mort sont le principe de la vie; les idées comme les générations se tiennent pour se perpétuer en se transformant : c'est l'éternel mystère du serpent isiaque qui se mord la queue. Ici, dans les campagnes, de longues processions précédent un bœuf aux cornes dorées avec des fleurs en couronne; là, des invocations lustrales, l'encens qui brûle sur les autels, imitations des formules empruntées aux mystères. Dans les cérémonies chrétiennes, l'indulgence habile des papes et des évêques souffrit quelques vestiges du paganisme acceptés et défendus par les habitudes populaires, toutes les fois que ces vestiges ne blessaient pas

(1) « Paganos qui supersunt, quanquam jam nullos esse credamus. » (Liv. XVI; t. X, l. 22.)

les dogmes (1). Avec quelques débris des formes, la poésie, les lettres, les arts restèrent païens, parce que, sous tous ces aspects, le polythéisme avait atteint le dernier terme de la perfection; l'humanité n'est pas assez ingrate pour oublier les idées qui l'ont grandie.

Jusqu'aux temps modernes, l'art et la littérature ne sont-ils pas restés païens? Si, comme doctrine morale et théologique, le polythéisme était désormais épuisé, impuissant, le monde lui appartenait encore par les lettres, la peinture, les formes de la sculpture (2). Aux jours même du plus grand triomphe de la foi chrétienne, les poëtes de l'Église se servent non-seulement de la langue d'Homère et de Virgile, mais encore de leurs images, de leur poétique Panthéon; leurs comparaisons mythologiques viennent se mêler aux plus rigides, aux plus austères idées du christianisme: Mars, Vénus, le divin Apollon, que les premiers fidèles plaçaient parmi les infâmes démons, sont invoqués par Prudence, Ausone; et les moines inflexibles, dans le désert, confondent quelquefois les souvenirs des isiaques ou du culte de Mithra avec quelques-unes des for-

(1) Tel est l'avis de saint Jérôme et de saint Augustin.

(2) On peut voir sur cet intéressant sujet une lettre du docteur Midleton, écrite de Rome, et que Warburton a insérée t. III, p. 120-132.

mules de leurs prières ou certaines pratiques de la vie dans les solitudes de la Thébaïde (1). Telle est la destinée des doctrines et des idées qui meurent; elles laissent de longues traces, des étoiles filantes qui rayonnent. Les arts restèrent païens, parce que le sensualisme est pour eux l'élément du beau visible, et avec les arts se continuent les coutumes et les mœurs.

L'érudition patiente a découvert un des plus curieux témoignages sur l'état du paganisme à sa décadence : c'est l'*Itinéraire* de Claudius Rutilius Numancius, patricien, né dans les Gaules, et qui a longtemps habité Rome (2). Rutilius est un conservateur des vieilles institutions de la patrie, un croyant dans le polythéisme. Remarquons qu'il écrit en 425, un siècle après Constantin, à une époque où le christianisme victorieux s'empreint à tout; l'esprit de la vieille société transpire dans

(1) Il y a dans Sozomène et Socrate de curieux passages sur la similitude du symbole chrétien et égyptiaque. Ainsi, les païens affirmaient que l'image de la croix était commune à Sérapis et à Jésus-Christ : Ελληνες δετι κοινον Χριστω και Σεραπιδι ελεγον, Au reste, Sozomène dit que la croix chez les Égyptiens désignait la vie éternelle : Παρ επιστημονων δε τα τοιοδε, ερμηνευθεισαν σημαναι ταυτην την γραφη, ζωνη επερχομενην. (Liv. XV, chap. XXVII.)

(2) Rutilius a été publié dans les poëtes *latini minores*; sa poésie est remarquable : il a beaucoup de rapport avec le *Childe-Harold* de Byron. Telle est l'opinion d'un écrivain éminent, M. Villemain, dans son article sur lord Byron de la *Biographie universelle*.

Rutilius; il s'y rattache avec amour. Ainsi s'offrent les hommes du passé, nobles figures qui ressemblent aux ruines mélancoliques dans un champ où la semence vigoureuse annonce pourtant que tout se renouvelle dans les idées comme dans les êtres.

Rome panthéiste, l'objet de son admiration, est pour Rutilius une divinité (*dea*) (1), parce que dans Rome se conservaient encore les institutions des ancêtres et les coutumes du culte de la patrie : il la quitte pour voir ses pénates de la Gaule, et, jetant un dernier regard sur elle, il invoque les traditions divines. On le voit consacrer ses vers à Jupiter, à Vénus, à Bacchus, couvert de la peau du tigre; il n'est pas une fontaine murmurante, un bois touffu, dont Rutilius ne rappelle la nature divine et l'origine panthéiste; il aime à voir les jeunes filles suspendre des guirlandes au trépied du dieu Pan et sacrifier sur l'autel le bouc et la génisse : on dirait que Rutilius a peur que les générations n'oublient, hélas! trop tôt le culte des ancêtres. Au contraire, tout ce qui se rattache à la nouveauté chrétienne lui inspire dédain et mépris : si un Juif hargneux de Faleria (lisez peut-être un

(1) Rutilius résume son tableau sur Rome par ces deux beaux vers :

Urbem fecisti, quod prius orbis erat
Auctorem generis Venerem Martemque fatemur.

chrétien) s'emporte au sujet de quelque petit larcin de mousse et de feuilles de peuplier que les vestales d'Isis emportent dans leurs mains, le poëte s'écrie : « Les rêveries de ces imposteurs trouveraient à peine créance chez les enfants. Plût aux dieux que la Judée n'eût jamais été soumise par les armes de Pompée et celles de Titus! la superstition contagieuse des Juifs n'en eût fait que peu de progrès. Cette nation vaincue a été funeste à ses vainqueurs (1). »

Ces exclamations du patricien qui voit la puissance d'une idée nouvelle s'emparer du monde, se changent en amertume et en colère lorsqu'il approche de l'île de Capraria, en face de la Toscane. Pendant l'irruption des barbares, une multitude d'hommes et de femmes, même de haute classe, quittaient le littoral pour se réfugier dans l'île, et là ils y vivaient de l'existence d'ermites et d'anachorètes, souvent sous la règle austère des moines de saint Basile : « Nous approchons, dit Rutilius, de l'île de Capraria, qui est peuplée d'une sorte d'hommes qu'on peut comparer à des hiboux : ils s'appellent moines, mot tiré du grec, parce qu'ils

(1) Atque utinam numquam Judea subacta fuisset
Pompeii bellis imperioque Titi!
Latius excisæ pestis contagia serpunt
Victoresque suos natio victa premit.

vivent seuls; ces insensés fuient les faveurs de la fortune, parce qu'ils redoutent ses rigueurs : est-il possible qu'on se rende volontairement pauvre pour éviter la pauvreté? Quelle folie ou quelle rage de ne point vouloir supporter les biens de la vie pour s'en épargner les maux! Ils se renferment donc comme de vils esclaves dans leur cachot, soit par un ordre de justice, soit par un effet de leur tempérament noir, atrabilaire (1). » Dans ces déclamations se révèlent toutes les idées, toutes les théories de l'ancien patriciat et de la société stoïcienne : renoncer soi-même aux plaisirs, à la joie, était considéré comme de la folie au milieu de cette vie si molle, sorte de guirlande parfumée qui commençait au bain, se continuait au cirque et allait s'accomplir dans les somptueux repas du soir aux mille flambeaux; et cette vie gracieuse, des fous l'abandonnent pour courir à une solitude abominable!

Cependant, le léger navire de Rutilius passait devant l'île de la Gorgone, pleine d'écueils, et le

(1) On voit que les invectives contre les moines sont vieilles de date et que Luther n'a rien inventé :

> Quisquam sponte miser, ne miser esse queat?
> Quænam perversi rabies tam stulta cerebri
> Dum mala formides nec bona posse pati?
> Sive suas repetunt ex fato ergastula pœnas
> Tristia seu nigro viscera felle tument.

poëte ne peut s'empêcher de redire un souvenir douloureux qui se rattache encore à la vie monacale : « Je me rappelai le jeune homme qui venait de s'enterrer tout vivant dans cette île; distingué par sa naissance et sa fortune, ce jeune homme de mes amis, entraîné sans doute par les furies, avait abandonné les dieux et les hommes : il s'était lui-même exilé dans cette honteuse retraite! Malheureux, qui croit que sa divinité exige des austérités ridicules et la pauvreté des moines, et qui se punit ainsi plus cruellement que les dieux qu'il a offensés ne le puniraient eux-mêmes! Sa secte n'est-elle pas deux fois plus dangereuse que les parfums de Circé? Ceux-ci ne changeaient que les corps; ceux-là changent les esprits (1). »

Quel triste aveu pour le défenseur de la société stoïcienne et panthéiste! Voilà un jeune patricien qui abandonne tout pour se jeter dans la solitude ascétique; ce n'est pas son corps seulement qui est charmé, mais son âme : quelle force donc dans le christianisme! Le poëte Rutilius ne comprend pas cet entraînement vers la foi : il n'aperçoit pas l'ère

(1) Nunc, rogo, deterior circæis secta venenis?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi.
(Rutilius, liv. I.)

On n'a de ce poëte que des fragments; c'est une perte, car on aurait pu constater l'état réel de la vieille société païenne au v[e] siècle.

divine qui s'élève. Il y a de ces existences respectables qui sont ainsi la limite entre la vieille et la nouvelle génération ; les esprits supérieurs seuls voient les dévastations qui se font autour d'eux ; l'âme remplie de douleur, les yeux baignés de larmes, ils savent qu'ils ne sont eux-mêmes qu'une ruine. La vie naît de la mort, et la plus forte végétation s'accomplit sur les tombes. Ce n'est pas sans but que Stilicon a brûlé les livres sibyllins : les destinées de Rome païenne étaient finies (1).

Dans cet affaiblissement rapide du polythéisme, qui s'accomplit depuis Valentinien jusqu'à Théodose, le christianisme vainqueur, appelé à remplacer la vieille forme religieuse, avait-il acquis sa force d'unité et de développement? Le double phénomène de la décadence et du rajeunissement des idées se renouvelle éternellement. Jamais une croyance ne tombe sans qu'une autre ne renaisse; et une société complétement incrédule serait en pleine dissolution. Le christianisme dans sa hiérarchie marchait déjà vers l'unité romaine ; soit souvenir retentissant de la majesté antique, soit splendeur de la cité éternelle, soit parce que cette cité possédait les ossements des premiers martyrs, l'univers chré-

(1) Quo magis est facinus diri Stilichonis acerbum
Proditor arcani qui fuit imperii.

tien accourait à Rome, la ville des tombeaux. Les descriptions qui nous restent sous le titre générique de *Notitiæ* mentionnent plusieurs voies des sépulcres ou terre sainte que le sang généreux des confesseurs a détrempée. Les tombes de saint Pierre et de saint Paul, précieusement conservées, faisaient de Rome un but de pieux pèlerinages (1), et le pape était déjà l'arbitre des évêques et des églises. Le premier des pontifes, dans cette période, c'est Damase, né à Rome, mais Espagnol d'origine. Diacre de la primitive basilique de Saint-Laurent, il fut élu pape, et ordonné par Paul, évêque de Tivoli, aux douces cascatelles, chantées par Horace ; il fut l'ami de saint Jérôme, de saint Épiphane. Esprit éclairé, facile, il embellit Rome, bâtit quelques nouvelles églises et répara les basiliques en ruine ; un des organisateurs actifs de la papauté, il eut des légats, des représentants et des vicaires aux points les plus extrêmes du monde chrétien (2). Son successeur, saint Syrice, commença ce système de décrétales législatives, sorte de code à l'usage de la hiérarchie

(1) On peut voir le témoignage du prêtre Caïus, sur la sainteté et la vénération des tombeaux de Pierre et de Paul, dans Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, lib. II, cap. XXV.

(2) Damase occupa le pontificat de 366 à 384. C'est lui qui a bâit l'antique église de San-Lorenzo-in-Damaso. On a découvert son tombeau dans les catacombes.

pontificale (1). Anastase (2), l'esprit illustre, selon saint Jérôme, à peine passa sur le siége de saint Pierre; et après lui vint le premier des Innocents. A cette époque il est très-difficile de suivre et de pénétrer les pieux efforts de ces pontifes pour constituer l'unité et la puissance de l'Église. Presque toujours l'histoire ne peut recueillir les actes primitifs des fondateurs d'un système, d'une idée, d'un pouvoir. Innocent Ier, d'un sens profond, d'une érudition vaste, fut non-seulement l'ami de saint Jérôme et de saint Augustin, mais le protecteur de Jean Chrysostome, persécuté par les impératrices Eudoxie et Théophile. Anastase ne craint pas de s'adresser directement à Honorius, et, malgré la persécution que subit Jean (à la bouche d'or), le pape l'élève au titre de saint.

Innocent Ier établit l'autorité morale du siége de Rome : partout on le consulte, et de tous les points on lui obéit. Son pouvoir, hélas! se développe au milieu des plus grandes désolations. Rome est assiégée par Alaric. Une première fois rachetée avec de l'or, elle est prise ensuite avec violence, et Innocent, pour ne pas être témoin de ses ruines, se retire à Ravenne (3). Il revit sa Rome désolée pour

(1) Syrice, 384–398.

(2) Anastase, 398–402.

(3) Innocent occupa le saint-siége de 402 à 417.

consoler le peuple et relever ce que les barbares avaient détruit. Dans la décadence de toutes choses, la papauté grandit par des voies lentes, régulières; Damase et Innocent me paraissent les deux premiers organisateurs de la papauté. C'est depuis cette époque que la suprématie de Rome semble constatée; l'antiquité en est grande; rien ne va au delà dans la hiérarchie régulière de l'Église. Désormais du tombeau de Pierre et de Paul part la magnifique unité.

Telle était la hiérarchie. Quant au dogme, fixé par l'auguste symbole de Nicée, il était exposé à la double attaque du manichéisme et des erreurs d'Arius. La première de ces sectes, dont j'ai dit le caractère poétique et transcendant, passait à travers les fictions orientales pour arriver à la solution de ce terrible et fatal dualisme du bien et du mal; il avait un moment séduit saint Augustin et bon nombre d'esprit brillants de l'école africaine. A mesure même que les conquêtes des Sassanides s'étendaient dans la Syrie et l'Arménie avec les idées du magisme, les doctrines des manichéens se propageaient aussi, car elles étaient la face persane du christianisme. On peut considérer les idées d'Arius

(1) Une contradiction singulière dans le manichéisme, c'est que, tout plein d'imagination dans l'enseignement, il rejetait néanmoins les images. Fauste accuse saint Augustin : « Vertitis idola in martyres, quos votis similibus colitis. »

comme une invasion de la philosophie rationaliste dans la révélation; aussi ces erreurs furent-elles l'objet d'une législation très-répressive de la part de l'empereur Théodose. La plupart de ses lois religieuses sont destinées à éteinder le manichéisme et l'arianisme (1); et, malgré ces lois souvent violentes, l'hérésie, par ses progrès incessants, fut le grand danger de l'Église orthodoxe; le nombre des évêques ariens surpassait peut-être celui des partisans du concile de Nicée; il fallut d'incroyables efforts pour lutter contre l'erreur. Dieu suscita Athanase à cet effet, Jérôme, Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, et Augustin lui-même.

Au milieu de cette lutte active, persévérante, un nouveau danger surgit pour la foi pure et orthodoxe dans la prédication si séduisante de Pélasge. Manichée avait dit : « Le dualisme du bien et du mal ne s'explique que par l'existence de deux principes hostiles. » Arius avait ajouté : « Il n'y a qu'un Dieu qui s'est manifesté par le Christ; mais Christ est homme, il est saint par Dieu et non incarné. » La doctrine de Peslage, autre formule de philosophie (2), cherchait à résoudre le doute de la liberté et de la Providence : comment concevoir deux ac-

(1) Les manichéens furent déclarés incapables de tester. (Cod. Théodos., liv. IV, tit. XVI.)

(2) Cette doctrine avait été condamnée à Rome et à Carthage 405-415.

tions hostiles à ce point de se neutraliser l'une par l'autre? Saint Augustin avait pris une doctrine conciliante; tout en donnant une large part à la prédestination ou à la grâce, il avait reconnu la volonté libre, qui seule peut laisser à chaque action de l'homme sa moralité intrinsèque.

La théorie de Pélasge, qui n'est que l'agrandissement du système de Théodore de Mopsuète, peut ainsi se résumer : « Adam a été créé sujet à la mort; l'enfant avant le baptême est sans péché, et Adam n'a point légué à sa race une éternelle malédiction : ainsi le Christ ne l'a pas sauvée tout entière; seulement il lui a donné la liberté de se conduire d'après les règles du salut : si Dieu est bon, il n'a pu créer l'homme méchant et lui infliger l'éternelle peine du péché originel. » Tous les doutes de la métaphysique, toutes les formules de la philosophie se reproduisaient dans l'Église chrétienne, et cela s'explique, puisqu'elle était devenue comme le résumé de la sagesse céleste, et que tous les systèmes successivement s'éteignaient devant le grand flambeau sorti du sépulcre du Christ. Les conciles de cette époque s'occupent plus encore du dogme que de la discipline, parce que la première condition d'un système est d'abord (1) de se

(1) Le père Pagi a donné une liste exacte des conciles. Les bénédictins, dans l'*Art de vérifier les dates*, ont fait le même travail.

formuler avant d'établir les conditions de sa hiérarchie. Ce qu'on appelait concile alors n'était pas la réunion de cette universalité d'évêques, telle qu'on le vit plus tard, mais une assemblée souvent particulière, même locale, qui décidait sur des points de doctrine ou d'organisation intérieure. Ainsi, dans le troisième concile de Rome, quatre-vingt-treize évêques proclament la consubstantialité du Verbe et de l'Esprit (1). Dans le quatrième concile, le pape Damase condamne solennellement la doctrine d'Apollinaire qui soutenait que Jésus-Christ n'avait pas d'âme humaine, mais que le Verbe de Dieu animait exclusivement son corps (2). En Illyrie, autre assemblée d'évêques qui déclare aussi la consubstantialité du Verbe, et ce principe devient loi de l'État par un rescrit de Gratien (3).

D'autres conciles sont réunis sous l'influence des ariens; quelques canons aussi dirigés contre les branches éparses du gnosticisme ou des hérésies nouvelles, éparpillement des doctrines orientales jusqu'au concile de Constantinople que l'on peut réellement considérer comme le second concile général (4). Il fut convoqué par l'ordre de

(1) 371.
(2) 374.
(3) 375.
(4) 381.

Théodose, et placé sous la présidence successive de saint Melèze et de Grégoire de Nazianze; cent cinquante évêques y assistèrent avec une sollicitude très-active; il s'agissait une fois encore du dogme, et le concile ne fit que préciser, éclaircir et développer le formulaire de saint Athanase à Nicée. Le symbole, tel qu'il est aujourd'hui récité à la messe, est le même que celui du concile de Constantinople, en remarquant toutefois que cette assemblée n'eut pas l'importance, la gravité, l'élévation du concile de Nicée; si l'on en croit le témoignage un peu railleur de saint Grégoire de Nazianze, ce fut une assemblée bruyante, disputeuse (1), « essaim de guêpes qui sautaient au visage. »

C'est aussi à Constantinople que Théodose réunit les députés de toutes les sectes hérétiques pour les appeler autour de l'Église orthodoxe, afin de préparer l'unité de la foi chrétienne. Tout puissant qu'il fût, l'empereur ne put y parvenir. Rien de plus difficile que de rapprocher, de concilier des fractions de sectes qui se partagent et se disputent sur les dogmes religieux ou philosophiques; Théodose fut obligé de les réprimer par une loi. A Hippone, concile d'évêques contre les manichéens (2),

(1) Grég. Nazianze, carm. x.

(2) 8 octobre 393.

sous la direction morale de saint Augustin; l'Église d'Afrique organise et fixe sa discipline par la réunion de Carthage (1); et l'Église d'Espagne dans les premiers conciles de Tolède, qui se ressentent déjà de l'action des barbares. En général, l'esprit de ces conciles se sépare de l'unité, et c'est un tort à l'érudition ecclésiastique que de donner le nom de concile à une multitude d'assemblées particulières de cités, de provinces, qui n'avaient pas même un caractère de nationalité. De là ces dispositions contradictoires qui se heurtent et semblent jeter du doute et de l'incertitude dans la discipline et même dans le dogme. Il n'y a jusqu'ici d'imposant que le concile de Nicée et le symbole d'Athanase; en dehors de ce symbole tout est mobile, contradictoire; l'Église se serait morcelée en mille sectes, si, au milieu de ces déchirements, il ne s'était élevé l'unité romaine, la sainte dictature des souverains pontifes.

Ainsi le christianisme est suffisamment préparé pour s'emparer du gouvernement moral et politique de la société à la chute du paganisme, sous Théodose. Dès ce moment commence l'action de l'Église sur elle-même; elle n'a plus en sa présence la puissante ennemie qu'elle a vaincue, la civilisation

(1) 8 novembre 397.

du vieux monde épuisé; le polythéisme grec est mort pour ne plus revivre. La pensée chrétienne s'est infiltrée partout dans la législation, la famille, la propriété, l'autorité et la liberté.

Ceux qui aiment à étudier l'histoire par les lois ont à noter les immenses modifications produites par le christianisme : quelle sérieuse différence entre la loi des Douze Tables, la source et l'origine du droit romain, et les deux codes de Théodose-le-Jeune et de Justinien ! que de principes nouveaux ! quelle action de l'enseignement évangélique sur l'état des personnes, l'esclavage, la famille ! Les trois siècles de luttes sanglantes par le corps et l'esprit que subit le christianisme ont largement profité à l'humanité tout entière. Ces deux mots : égalité, fraternité, comme deux langues de feu brûlantes, pénètrent partout; l'esprit saint est parmi le peuple; il s'est incarné de manière à être os et sang avec lui; il a recommandé l'abstinence, loi du pauvre; la chasteté, loi de morale; la virginité, loi de force; la charité, loi d'expansion. C'est en vertu de ces idées jeunes, fortes, inconnues jusqu'alors, qu'il s'est emparé de l'ancien monde dans la plus magnifique des luttes. Parti du rang d'esclave, le chrétien s'est élevé à la pourpre avec Constantin; le martyr est devenu roi; l'obscur sépulcre, caché

sous les catacombes, s'est transformé en basilique à l'ombre du Panthéon.

Maintenant une nouvelle mission commence pour la croix; les barbares fondent sur l'empire : quelle digue opposer à ce torrent et quels obstacles à ces vainqueurs qui renversent les cités et ravagent le monde romain? Nous avons vu le christianisme triompher d'une civilisation épuisée, il faut maintenant le suivre en présence d'une civilisation sauvage et d'une invasion indomptable. Rôle immense et nouveau dans le vaste drame des sociétés modernes.

CHAPITRE XXV.

L'INVASION DES BARBARES.

Le polythéisme, à la fin du règne de Théodose (1), avait vu sa puissance s'effacer comme religion publique et privée de l'empire. Mais à l'époque de sa grandeur populaire, lorsque les Romains imposaient l'hellénisme divin au monde avec leurs lois et leur domination suprême, trois vastes systèmes religieux étaient restés en dehors de cette action parasite du Panthéon grec.

1° La religion de l'Inde, si pleine de mythes obscurs, d'incarnations et de trinités fécondes, mêlées aux enseignements philosophiques du bouddhisme (2). Ce système, grossièrement étudié par

(1) Cod. Theodos., liv. XV, tit. x, avec les savants commentaires de Godefroy.

(2) La symbolique de Kreutzer tient à ce système de rêverie allemande qui généralise trop pour rester jamais exacte; consultez plutôt les dissertations exactes de Petearson, *of the Origin of the Hindu religion*, dans les *Asiatic Research*, t. VIII.

les écoles de la Grèce et de Rome, puis l'objet de l'admiration enthousiaste des néoplatoniciens de l'école d'Alexandrie qui l'avaient hellénisé, résistait à tout contact impur avec les religions étrangères. Un voile impénétrable semblait dérober la pensée de ce dogme coloré, et les rares voyageurs qui, comme Pythagore, avaient parcouru les rives du Gange, ne faisaient que des récits imparfaits ou inintelligibles sur l'enseignement des sages et des gymnosophistes. Dans les primitives légendes du christianisme, on trouvait qu'un des disciples de Jésus-Christ, Thomas, avait pénétré jusque dans l'Inde; sa prédication éloquente et douce avait fait venir à lui les habitants de la grande mer : les traces de son passage se trouvaient jusque dans la Chine, mais elles n'étaient pas si fortement ni si populairement caractérisées qu'elles eussent pu altérer la religion antique des Védas, le bouddhisme, l'indifférence, l'idolâtrie et le fétichisme des Chinois (1).

2° Le second système qui s'était maintenu en dehors des formules générales du polythéisme, c'était encore la religion persane, le culte des mages. Ici pourtant les rapports avaient été plus fréquents

(1) Note 4 de Tillemont sur saint Thomas, dans les *Mémoires ecclésiastiques*, en se défiant un peu de l'esprit janséniste. Il y a eu un faux Évangile de saint Thomas, publié par Fabricius. *Codex pseudographus Novi Testamenti*, 2 vol.

et plus immédiats. L'école d'Alexandrie, dans son enthousiasme oriental, avait aussi exalté la religion féconde et panthéiste de Zoroastre et des mages; le rapprochement entre les frontières des deux empires, les guerres même que les empereurs soutenaient incessamment avaient favorisé une certaine confusion de doctrines, et les principes du magisme persan étaient parfaitement connus des écoles de Rome. Aux dernières époques du polythéisme, le culte persiaque de Mithra (1) avait même obtenu une popularité immense dans les initiations secrètes des antres et des mystères. Mais une chose à remarquer, c'est que si, à cette époque de décadence et de tristesse, le polythéisme se colore, se fortifie par la doctrine orientale, celle-ci reste dans son invariable fixité, immobile comme un brahme et un mage (2) en contemplation; elle n'emprunte rien au polythéisme romain. On peut dire que sous Julien le parsisme domine les formes et la pensée du paganisme : qu'est-ce que le culte du dieu-soleil qui revient sans cesse sous la plume de l'Apostat? Qu'est-ce que la sublime unité qu'il cherche dans le flambeau du roi des astres?

(1) Notes de M. de Sacy sur Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme*.

(2) Hérodote fait du magisme un culte emprunté à une peuplade qu'il appelle Areon (Ariens) : Μαγος δε και παν το Αρεων γενος.

Sous les Sassanides, lorsque Constantin éleva l'étendard de la croix, une situation nouvelle se produisit entre les deux empires et les deux croyances; la prédication chrétienne, dès sa plus haute antiquité, s'était répandue sur les frontières de la Perse, spécialement dans l'Arménie, convertie à la foi dès le deuxième siècle. Les rois de la grande race persiaque y avaient fait peu d'attention, tant que les enfants du Christ, persécutés par le polythéisme, subissaient le martyre; mais, lorsque cette religion se montra triomphante sous Constantin, la situation se modifia sérieusement, et j'ai déjà rapporté la persécution cruelle, moitié religieuse et moitié civile, que subirent les chrétiens de l'Arménie, malgré les prières et les insistances de l'empereur Constantin auprès de Shapor. Le sentiment qui désormais sépare le christianisme victorieux d'avec le magisme des Sassanides (1), c'est une antipathie profonde; Manichée, qui tente un rapprochement et une mixtion entre les deux théologies, excite la plus ardente colère parmi les mages, qui le mettent à mort. Il n'y a pas de transaction possible; le polythéisme est vaincu, mais le magisme vit encore dans sa forme

(1) Sous Valens, Valentinien et Théodose, la guerre religieuse contre les Perses se poursuit, s'interrompt et se reprend; elle finit par une paix nécessaire : Προς μεν τους Περσας αναγκαιαν εσρηνην συνθεμενος (Eunap. *Excerp. de Legat.*, p. 21.)

la plus colorée ; l'école d'Alexandrie, qui cherche presque un refuge dans ses doctrines et ses enseignements, s'éprend d'un saint enthousiasme pour la théorie persane, témoin les ouvrages de Porphyre et de ses disciples Libanius et Julien.

3° Le troisième système religieux, qui reste en dehors de l'harmonie générale du paganisme, c'est la mythologie scandinave avec les divinités spéciales de la Germanie : Odin, Thorn, Fréja, célèbres par les poétiques chants des scaldes. En vain le polythéisme, en ses jours de victoire et de conquête, avait fait tous ses efforts pour unir dans un même panthéon les divinités du Danube et du Rhin (1); partout dans les Gaules, le druidisme, vivace comme le lierre sur les vieux troncs, s'était réfugié à l'abri de ses forêts séculaires; Constantin, en traversant les Gaules, trouva des temples druidiques dans les bois sacrés où l'antique religion vivait avec son caractère primitif. Toutefois, en remontant au témoignage de Tacite, *de Moribus Germanorum*, splendide ouvrage écrit sous Trajan, on dirait que les dieux de la Germanie ont perdu leur empreinte nationale : Tacite s'est fait l'expression sérieuse de cette école de fusion que tentèrent plus tard les alexandrins dans leur syncrétisme. Les sombres et

(1) Tacit., *de Morib. Germanor.*, passim.

graves divinités de la mythologie scandinave reçoivent des dénominations équivalentes empruntées au paganisme, et deviennent Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, costume hellénique qui ne leur enlève point leur empreinte première; on les retrouve même avec un mélange des cultes de l'Asie centrale parmi ces peuplades qui menacent l'empire romain avec Attila.

Voici l'époque des grandes invasions : le sol tremble sous les pas des barbares; les peuples scandinaves vont déborder sur tous les points de l'empire romain, depuis le Palus-Méotide jusqu'à la province de Belgique (1). Vainqueurs ou vaincus, leur activité nomade est toujours la même; ils vont empreindre l'esprit, les mœurs de l'empire d'une vigueur agreste et sauvage : les Huns, les Vandales, les Goths, les Francs, apparaissent dans cette ébullition de l'espèce humaine (2) ; ils vont lutter contre la civilisation énervée des Grecs et des Latins. Cette fois, quel sera le rôle du christianisme et la vitalité de sa puissance morale? va-t-il dompter les caractères robustes, jeunes et féroces de ces conquérants, pour leur imposer le frein de son dogme? Je rappelle que l'accusation la plus acérée, la

(1) Les grandes irruptions se développent de 370 à 377.

(2) Ausone est très-curieux à consulter sur les invasions ; *Grat. Act. Consul.*, p. 553–554.

plus vive, portée contre la foi de Jésus-Christ par les polythéistes irrités, c'est que le christianisme, en affaiblissant les antiques mœurs et les plus fermes liens de la religion nationale, avait favorisé cette terrible irruption de barbares qui menaçaient l'empire romain, accusation si éloquemment réfutée par les Pères de l'Église de la seconde période. Par l'effet d'une cause providentielle, au contraire, le christianisme allait devenir l'instrument civilisateur des barbares, et, après avoir préservé l'empire de son propre énervement, il allait abaisser le cou de ces hordes indomptées qui se montrent sur toutes les frontières de l'empire.

Une erreur historique a été de croire que les barbares vinrent soudainement comme une nuée d'oiseaux de proie; les invasions se firent par couches et par des établissements successifs : des terres leur furent données, aux uns pour les cultiver, aux autres pour les défendre; leurs chefs les plus fiers, les plus puissants, entrèrent au service des empereurs (1). Les monuments constatent même que le christianisme avait pénétré parmi les peuplades les plus voisines du Bosphore et du Palus-

(1) Athanaric, roi des Visigoths, trouva dans les murs de Constantinople la statue de son père, érigée par Constantin : Ον τον πατερα υμαρρεγεθης Κουνστηντινος ειχοη απεμειλισσετο νυυ ετι ανακειμεςη προς τω οπεσθοδομω τον ιουλεστηριον.

Méotide; il s'y transforme spécialement dans la foi d'Arius, soit que les habitudes en fussent plus populaires, soit que la doctrine d'unité divine fût plus simple pour eux, et qu'elle concordât davantage avec l'enseignement primitif de leurs doctrines dans les antiques forêts.

Les rapports de l'empire avec les Francs se rattachaient à une époque plus reculée. Avant sa conversion à la foi de Jésus-Christ, Constantin avait porté ses armes contre ce groupe de peuples qui prenait le nom de Francs. La vingt-deuxième année de son titre d'*imperator* (1), il passa avec dix légions le Danube pour combattre les peuplades de Scythes qui alors habitaient les terres de la Moldavie et de la Valachie. Quelques années plus tard (333), nouvelle expédition de Constantin et de son fils du même nom créé césar, mais cette fois pour combattre contre les Sarmates et les Goths. Tout se soumit devant l'empereur victorieux; par un traité solennel, les Goths durent fournir pour ôtage un corps de troupe destiné à servir sous le *labarum*. A cette époque, quelques lueurs du christianisme brillent aussi parmi les Sarmates et les Goths; la guerre intestine, qui les divise incessamment, les fait recourir à l'intervention de Constantin, qui les

(1) Eumen., *Panegyr.*, VII, 8, qui exalte Constantin guerrier et conquérant au point de vue païen.

compte tour à tour et les prend à son service parmi ses plus fortes légions; et le christianisme s'infiltre profondément chez quelques-uns de ces barbares. Sous Constance, la guerre devient orientale; c'est en Perse et autour de Nisibe que marchent les légions (1); l'Arménie chrétienne appuie l'empereur pendant sa guerre contre Shapor. Dans cette expédition, pour la première fois apparaissent les Sarrasins, qui plus tard, sous Mahomet, jouèrent un si grand rôle religieux et politique (2). Peuple nomade, campé depuis la mer Rouge jusqu'à Babylone, le jour au soleil, la nuit sous la voûte étoilée, ils avaient reçu quelques notions d'un christianisme primitif ou altéré : la prédication de saint Thomas peut-être avait-elle traversé ces tentes comme une voix sainte et douce au milieu des désordres et de l'idolâtrie. Telle était la situation des croyances qui entouraient l'empire en Orient, tandis qu'à l'occident dominaient les formes mythologiques de la Scandinavie.

Les campements militaires des légions sur le Rhin étaient toujours menacés par les Allemands sous leurs chefs Gundemord et Vandomir : Con-

(1) Ammien Marcellin, XVIII, v, curieux surtout pour la stratégie.

(2) Voyez Procope et comparez avec Ménandre, qui dit : Σαρακηνικὰ φῦλα μυρίανδρα πάντη καὶ τὸ πλεῖστον αὐτῶν ἐρημονόμοι καὶ ἀδέσποτοι. (*Excerp. Legat.*, p. 149.)

stance et Gallus se portent vers Bâle, et les barbares demandent la paix sans combattre. Les légions gallo-romaines se recrutaient alors des belles races germaniques, comme les légions du Danube recevaient les Goths et les Sarmates. Dans l'armée de Constance, trois chefs du palais étaient allemands (1), circonstance qui peut expliquer les progrès du christianisme parmi ces nations, car les barbares, combattant sous l'étendard surmonté de la croix, se familiarisaient avec ce culte de l'empereur; mais, je le répète, le principe arien paraît dominer, comme une forme qui correspond plus exactement aux théogonies scandinaves.

Les premières expéditions de Julien dans les Gaules sont également dirigées contre les Francs; c'est à cette époque que l'érudition place habituellement l'apparition de ces masses désordonnées de conquérants refoulés les uns sur les autres, et qu'on désigne par l'expression générique d'invasion des barbares. Il semble que par ces sinistres expressions on doive entendre un soulèvement immense, spontané, qui fond tout à coup comme un météore sanglant sur l'empire romain; ce serait une erreur : il y eut une invasion lente, accidentelle, mêlée de progrès et de revers, qui dura deux siècles, et peu-

(1) Ammien Marcellin, liv. XIV.

dant laquelle le christianisme eut le temps de pénétrer jusqu'aux entrailles de cette population conquérante. Dans cette première expédition, le césar Julien trouve les Allemands qui déjà cultivent les terres autour des villes de Gaule les plus civilisées : Autun, Auxerre et Reims. C'est après de successives victoires qu'il les force à repasser le Rhin au delà de Cologne; quelques peuplades prennent rang parmi les légions, d'autres forment des corps auxiliaires qui obéissent aux lois générales de l'empire. Il n'y eut donc pas d'irruption subite, à exactement parler, mais une sorte d'assimilation progressive qui dut permettre le progrès successif des formes, des coutumes romaines et, par conséquent, de l'idée chrétienne, qui était devenue une des formules les plus courantes, les plus imagées. Julien se trouve déjà en rapport même avec les Francs, peuple toujours armé, sans terre fixe, sorte de Numides des bords du Rhin : « Pour eux tout est égal, et les fleurs du printemps ou les glaces de l'hiver (1). » Libanius parle ainsi des Francs sous le règne de Julien. Néanmoins les idées de la société romaine pénétraient profondément dans leurs mœurs, et avec ces idées quelques semences de la foi du Christ, inhérente déjà aux lois de l'empire.

(1) Οις ταυτον εις ηδονην χιον τε και αυτη. (Libanius, orat. 10.)

La première partie de la vie militaire de Julien se compose de guerres, de trêves et de traités de paix avec les barbares ; le césar est incessamment en rapport avec ces groupes de Francs qui prennent le nom de Saliens, Athuariens (1). Rien n'est déjà plus familier avec la civilisation romaine que les peuplades campées sur les frontières : les Francs, les Allemands, les Goths, les Quades, les Sarmates ; ils servent dans les armées et se confondent dans les rangs des officiers les plus intimes du palais. Sous Valentinien et Valens la guerre continue contre les Allemands, vainqueurs ou vaincus. Théodose, l'infatigable ennemi des barbares, bat les Francs et les Saxons, et refoule les Goths, établis déjà sous Constantin sur les bords du Danube (2). Les Goths, nation dont l'origine était ou la Scandinavie (*Vagina gentium* de Jornandès), ou le plateau de l'Asie (les Tartares Mongols) ; les Goths, dis-je, qui depuis longtemps avaient subi la double influence des idées romaines et chrétiennes, se divisaient en deux grandes familles distinctes par leur juxtaposition

(1) Julien estimait hautement ces peuplades, parce qu'elles s'étaient fait une loi de vaincre ou de périr : Και γαρ εκ εινοις νομος η νικαν η πιπτειν. (Libanius, orat. 10.)

(2) Aux yeux des Grecs, les barbares semblaient des tours gigantesques : Εκεινόυς μεν ουν ολαδων βασιλευς δωρα τε ονομαζεν τοις αυτου λοχοις ανεμεξι πυργως τινας σφισιν εγκαταμιγνυναι πιστευων. (Libanius, orat. 10.)

dans l'empire romain; les uns se nommaient Austro-Goths (orientaux), les autres Westgoths (occidentaux), ennemis ou auxiliaires des empereurs. Négligés par Julien, durant sa vaste expédition de Perse, les Goths avaient passé le Danube; Valens résolut de les comprimer ou au moins de les contenir, tandis que Valentinien portait la guerre au sein des peuplades allemandes, refoulées jusque dans leurs forêts séculaires. Les Goths, domptés avec leur roi Athanase, habile, souple et déjà chrétien, comme le dit son nom, reçurent des terres moyennant tribut. Telle était la formule générale de la soumission des barbares envers les empereurs; ils devenaient vassaux et chrétiens à la fois; la religion formait le lien d'obéissance (1).

C'est sous Valens que commence l'action civilisatrice de l'évêque Upsilas sur les Westgoths; fils d'un captif ramené de la Cappadoce dans une des expéditions impériales, fort instruit dans les lettres grecques, syriaques et latines, Upsilas traduisit dans la langue gothique les livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament (2), et ces traductions très-répandues exercèrent la plus haute influence sur l'es-

(1) Sozomène entre dans quelques détails sur la conversion des Goths au christianisme, liv. V, chap. XXXVII.

(2) Il a été publié en 1665 une traduction des Évangiles en gothique, attribuée à Upsilas.

prit des barbares. À ce savant évêque, fils de serf, les Goths durent la première formation des lettres régulières pour exprimer la pensée. Upsilas fut-il arien? Doute sérieux; les monuments disent qu'il assista comme évêque aux divers conciles de ce schisme à Constantinople ou à Alexandrie; l'arianisme était la forme du christianisme plus spécialement acceptée par les barbares.

L'empereur Valens, d'ailleurs, n'était-il pas arien, et sans doute les Goths acceptèrent la foi de l'empereur sans modification et sans commentaires, comme acte d'obéissance, par l'organe de l'évêque Upsilas, qui résidait à Constantinople (1). De là cette puissance des évêques sur les Goths durant leur émigration : partout où ils s'établissent, ils forment un gouvernement ecclésiastique. Il n'y a pas de pouvoir qui ne fonde sa puissance sur les services rendus; la monarchie épiscopale des Visigoths s'explique et se justifie par la grandeur et la science de l'Église. C'est Upsilas que les barbares chargent de solliciter auprès des empereurs un établissement régulier; il travaille, il négocie pour dominer et régler les mœurs nomades de ces peuples qui ne savent ni s'arrêter ni se contenir. Quelques

(1) Comparez Orose, liv. VII, chap. xxxv, en le rapprochant de Salvien, *de Gubernat. Dei*, liv. IV.

fragments des livres écrits par l'évêque Upsilas subsistent encore; sa traduction du Nouveau Testament, d'une exacte fidélité, ne respire aucun des principes de l'hérésie arienne. Je crois qu'Upsilas appartenait à cette école mixte et conciliatrice dont l'historien Eusèbe était le chef (1). Le but d'Upsilas paraît être surtout de pacifier ces âmes féroces et indomptées, et de se servir à ce but du christianisme, la grande loi de civilisation et d'amour. Sous Valens, les Goths déjà sont chrétiens, et le gouvernement épiscopal s'organise dans tous les lieux où ces peuples formeront des établissements réguliers et fixes.

En Orient, la guerre des frontières se continue entre les Helléno-Romains et les Perses, et cette guerre, au point de vue religieux, est encore la lutte du christianisme et de la religion des mages. Au centre des deux systèmes, comme point intermédiaire, se trouve l'Arménie, chrétienne depuis le premier siècle (2); pour elle luttent les deux empires : l'Arménie est envahie par Shapor, qui assiége Nisibe, et la fortune miraculeuse se déclare contre

(1) On doit attribuer à l'empereur Valens la prédominance de l'arianisme parmi ces peuplades; ce qui fait dire à un historien du temps : « Qui propter eum etiam mortui vitio erroris arsuri sunt. »

(2) Les deux empires helléno-romain et perse n'eurent jamais que des trêves d'épuisement et des paix nécessaires : Προς μεν τους Περσας αναγκαιαν ειρηνην συνθεμενοις. (Eunap., *de Legat.*, p. 21.)

les Sassanides, qui mènent à leur suite les rois de l'Inde. Cette guerre religieuse, suspendue par les trêves, est toujours reprise avec une énergie nouvelle; les chroniques nous parlent alors du premier établissement des patriarches d'Arménie sous le roi Arzace, qui se sépare des Romains au moment où le paganisme apparaît de nouveau sous Julien. Avec quel dédain philosophique l'Apostat n'a-t-il pas traité les rois chrétiens d'Arménie, qui professent la foi du Galiléen? Quand il est frappé de la flèche mystérieuse, Julien insulte encore les rois d'Arménie dans ses dernières paroles.

Jovien, qui lui succède, se hâte de négocier avec les Sassanides pour sauver ses légions exposées dans ces contrées lointaines, et, par ce traité, qui cède Nisibe à Shapor, l'Arménie chrétienne reste sous l'influence de la Perse et du magisme (1). La lutte donc commence. Arsace et le patriarche Narsès veulent seuls résister à Shapor; trahie et abandonnée, l'Arménie est conquise par les adorateurs du feu. Arsace, privé de la vue, fut jeté dans le château de l'Oubli. Les armes de la Perse, conduites par l'implacable ennemi du christianisme, inondèrent l'Arménie; la foi fut persécutée, et la

(1) L'empereur Jovien traita avec les Perses comme il put : Οὐδὲ τα προς Περσας ως εγην διαθεμενος. Ce fut une triste nécessité.

conquête devint une vaste destruction au profit du magisme. L'ère des martyrs fut renouvelée : les chrétiens de l'Orient en ont gardé mémoire dans leurs légendes.

C'était aussi l'époque d'une invasion d'autres barbares qui refoulaient devant eux peuple sur peuple comme le flot pousse le flot : les Huns, qui venaient d'apparaître, appartenaient à cette immense famille de Tartares qui, du nord du Palus-Méotide, s'étendait jusqu'à la grande muraille de la Chine. De tous les barbares, les Huns étaient les plus horribles de traits et les plus sauvages de mœurs; leur taille courte et ramassée, leur dos courbé, une tête ronde rentrant dans leurs épaules, les faisaient comparer par la race grecque, si belle de stature et de proportions, à une pièce de bois à peine dégrossie (1). On remarquait leur nez épaté, leurs yeux ronds entourés d'un sourcil touffu et leur bouche épaisse aux lèvres larges de la race mongole. Chez eux, nulle culture intellectuelle ou morale; la promiscuité de toute chose : de la femme et de la propriété. Les historiens romains ou grecs disent qu'ils n'avaient aucun culte, parce qu'ils n'apercevaient aucune forme extérieure; mais depuis l'érudition a décou-

(1) Sur les Huns, l'historien Jornandès est d'une grande curiosité, chap. xxxv.

vert qu'ils adoraient le ciel, la terre, les esprits et les ancêtres, le panthéisme absolu de la famille germanique. Les guerres lointaines formaient leur vie, leur existence. La Chine (le Katai du moyen âge) avait plus d'une fois tressailli sous le pas des chevaux tartares (1); contre ces invasions, les maîtres du Céleste-Empire avaient élevé la grande muraille, frêle obstacle aux hardies entreprises, faible digue opposée au torrent.

Une des familles de la race tartare s'était étendue vers l'occident au IIIe siècle; elle avait peuplé le pays qui voit aujourd'hui encore les Baskirs. Ces invasions formaient comme de grandes cascades d'hommes se refoulant les uns sur les autres, pour se tracer un lit régulier. Les Huns envahissaient le pays occupé par les Alains, qui devaient leur nom à leur origine du pays des montagnes (2). Quelques traditions asiatiques les confondent avec les Huns; mais la beauté de leurs traits et leur haute stature faisaient juger que les Alains appartenaient plutôt à la famille scandinave. Ce fut un immense mouvement de tribus qui s'élancèrent des bords

(1) Il reste peu de chose à dire après les savants travaux de M. de Guigne.

(2) Les érudits disent que c'est le sens dans la langue mantchoue : peut-être faut-il moins généraliser l'expression : Οτι Αλλανος ορος Σαρματια αφ ον το εθνος ος Αλλαινοι εοικεν ονομαζεται.

du Tanaïs. On ne peut dire l'impression qu'ils firent sur les imaginations des contemporains : les Byzantins effrayés les comparent à d'étranges animaux, à des monstres sortis des steppes de la Tartarie. Ces hordes immenses tombèrent d'abord sur les Visigoths, convertis au christianisme par quelques esclaves de l'Asie-Mineure, et alors établis sur les bords du Danube. Ceux-ci, plusieurs fois vaincus, supplièrent les empereurs de leur céder la Thrace afin de mettre un fleuve entre eux et ces barbares conquérants (1). L'évêque Upsilas conduisit cette négociation nécessaire à la sûreté du territoire grec; déjà les Visigoths avaient reçu l'empreinte de la civilisation romaine et chrétiénne, en s'assimilant quelques-unes des lois de l'empire, et un de leurs évêques avait assisté au concile de Nicée (2). Toutefois il y eut des luttes avec les officiers du fisc, qui voulaient faire acheter le droit d'asile; les Visigoths irrités s'emparèrent d'Andrinople. La guerre s'étendit sur toutes les frontières jusqu'à Théodose, qui soumit les barbares, alors possesseurs de la Thrace, de la Macédoine, de la

(1) Ce qui fait dire au rhéteur Eunape : Οιγε αντε της σκυθων ερημιας και τον βαραθρον, την Ρωμαικην αρχην υπελαμβανον. (Eunap., *Excerpt. Legat.*, p. 20.)

(2) Cet évêque se nommait Θεωφιλος. Presque tous les évêques visigoths avaient assisté au concile de Nicée pour y défendre la profession arienne.

Pannonie. Au point de vue chrétien, ces excursions eurent peu d'importance : les Visigoths, déjà convertis, avaient adopté l'arianisme, sa formule générale et populaire.

Au nord, il ne s'agit pas d'une invasion tumultueuse et violente comme sur le Danube. Les Francs, les Allemands, tribus belliqueuses, s'avancent d'abord au delà du Rhin, puis se retirent après avoir essayé leurs armes contre la tactique ferme et la discipline antique des légions romaines qui viennent camper dans les cités du Rhin, Colonia Agrippinæ, Colonia Maxenciæ, les remparts des Gaules. A la différence des Visigoths, on ne trouve encore aucune trace du christianisme parmi ces nouveaux envahisseurs : il n'y a là ni ariens, ni partisans du symbole de Nicée; les Francs, les Allemands sont des branches de ces vastes familles scandinaves (1) qui appartiennent à la mythologie d'Odin, défigurée par l'hellénisme de Tacite. La source presque exclusive de ces migrations de peuples est spécialement la race gothique, profondément irritée de ce que le fisc impérial n'a pas acquitté le tribut annuel; ce peuple s'agite et se prépare à l'invasion; il lui faut de vastes champs à

(1) Comparez, pour cette guerre des Allemands, Ammien Marcellin, XXVII, et Ausone, 421.

cultiver, des terres, des forêts pour l'activité de leur vie. Sur quel point se porteront leurs multitudes conquérantes (1)? Constantinople est trop fortifiée par la nature et par l'art; l'Asie voit les Perses et les Arméniens soulevés; les Huns, d'ailleurs, en gardent les portes.

Les Goths ont deux chefs, Alaric et Radegaise, forts et rusés : Alaric désigne de la pointe de son glaive d'abord la grande Grèce, qui, faiblement défendue, est envahie par cette nuée de barbares (2). Les capitales de la civilisation, Sparte, Athènes, Corinthe, subissent le joug de la conquête; ce qui achève la ruine des écoles et des temples du paganisme. De la Grèce, Alaric s'étend sur l'Italie à travers la Thessalie, la Pannonie pleine de colonies romaines fondées par Dioclétien; les barbares assiégent Aquilée, traversent la Vénétie; le torrent se grandit dans sa marche, et les Goths paraissent devant les faubourgs de Milan, au cœur du vieil empire romain.

L'historien du christianisme doit remarquer qu'A-

(1) Pour peindre ces invasions, Claudien dit :

. . . . . . Alii per terga ferocis
Danubii solidata ruunt; experta .....
Frangunt stagna telis. . . . . .
(Claudianus, *in Ruffin.*, 115.)

(2) Alaric, d'après le témoignage du philosophe Eunape, passa les Thermopyles : Δια των πυλων παρηλθεν ωσπερ δια σταδιου και ιπποκροτου πεδιου τρεχων. (Eunap., *Vit. Philosop.*, 3.)

laric et ses terribles compagnons professent déjà la foi de Jésus-Christ ; ils sont ariens et obéissent à leurs évêques. En Italie, ils trouvèrent une vive résistance, et les armes de Stilicon délivrèrent les peuples éperdus. Rome, longtemps menacée, vota des couronnes civiques à l'empereur (1); les citoyens avaient hâtivement reconstruit des murailles, levé des milices publiques comme au beau temps du sénat, quand les Gaulois menaçaient Rome. On trouve peu de vestiges du paganisme dans le gouvernement : Honorius, à son troisième consulat, put abolir, sans exciter de murmures, les fêtes du cirque, les jeux et les combats sanglants des gladiateurs. Alors disparaissent ces rares souvenirs de l'ancien culte de la Grèce et de Rome (2); les générations ont passé à d'autres idées, à des émotions nouvelles; le christianisme est partout, même au milieu des envahisseurs que conduisait Alaric; la croix est respectée avec les temples qui l'abritent : les Goths servent aussi bien sous l'étendard des empereurs que sous celui d'Alaric, sorte de guerre civile entre les barbares. Le paganisme doit disparaître dans cette conflagration générale; il n'a plus de force, il n'est plus l'enjeu des générations.

(1) Claudien, *de Bell. Gothic.*, 585-610.
(2) Sur l'abolition des vestiges du paganisme à Rome, voyez Cod. Theodos., liv. XV, tit. XII, l. 1 et 2.

Une autre nuée de barbares refoulés par les Mongols, ces Huns que l'Occident a déjà vus armés et dévastateurs, se portent au nord de l'Europe par la Pannonie, la Pologne, jusque dans la Baltique; ils trouvent là campées d'autres peuplades aussi errantes et nomades, qui se précipitent vers le midi, sous le nom de Suèves, Vandales, Bourguignons; leur chef Radegaise (1) prend la direction des Alpes. Parmi eux, nul symptôme des doctrines chrétiennes, nulle trace de civilisation grecque ou latine; tous portaient au front l'empreinte de la race germanique et de la religion d'Odin et de Thorn, le grossier panthéisme. L'Italie fut encore le chemin que suivit la conquête des barbares: cette terre, si belle, avait alléché la cupidité de ces chefs qui venaient lutter contre les légions de Rome dégénérée; ces légions elles-mêmes ne se composaient-elles pas en partie de ces races conquérantes? de sorte que les envahisseurs luttaient entre eux. Que de Francs et de Goths recevaient une solde des empereurs! L'armée de Stilicon se composait pour les deux tiers d'Alains et de Suèves dans cette guerre violente entre les barbares, qui sauva un moment l'antique civilisation du monde.

(1) Photius, dans ses *Bibliotheca*, p. 180, a conservé des fragments très-curieux sur cette invasion. Le nom de Radegaise est celui d'une divinité scandinave.

La route tracée par Radegaise au delà des Alpes le conduisit devant Milan, dont saint Ambroise était l'évêque. La reconnaissance des peuples n'est pas un vain bruit, quand elle se transmet à travers les âges; chaque pierre de Milan, je le répète, aujourd'hui encore, respire le souvenir de saint Ambroise, et les antiques dômes ont recueilli ses cendres : c'est que le pieux évêque défendit Milan avec le concours de Stilicon. Tandis que le génie des langues grecques et du paganisme inspirait à Claudien de froids éloges, Ambroise écrivait quelques épîtres patriotiques et chrétiennes en l'honneur du général de Théodose (1). Le polythéisme croule, mais il se révèle d'autres mythologies qui se mêlent et se confondent : les traditions du Nord, les épopées scandinaves; Claudien, le poëte encore païen, mêle les souvenirs d'Ovide à ceux des scaldes (2), il célèbre Pluton et l'enlèvement de Proserpine. Le panthéisme grec n'avait-il pas admis, sous des noms helléniques, Odin et Freya, les divinités des nations du Nord, dernier éclair du vieux monde, transformation qu'il veut essayer! Avant de disparaître, l'antique civilisation épuisée cherche à se farder. Stilicon est également loué par les deux écoles chrétienne

(1) Paulinus, *in Vita Ambrosii*, 50.

(2) Claudien est comme le poëte officiel du temps; on peut en juger par son poëme déclamatoire sur le septième consulat d'Honorius.

et polythéiste : hommage rendu à la force victorieuse et aux services qu'il a rendus! De son camp de Pavie couvert de hautes murailles, le général de Théodose défendit à la fois la Toscane et le Milanais : les barbares furent comprimés un moment. Mais les chefs (1), les conquérants n'oublièrent pas le souvenir de l'Italie, de ses riches cités, de ses campagnes splendides présentes à leur pensée. Rome, au milieu de la décadence et des malheurs publics, n'en avait pas moins gardé l'éclat de sa puissance, le luxe de ses palais, ses sénateurs couverts de riches bijoux et d'étoffes précieuses; Rome, pour les barbares, se présentait à travers le prisme de mille légendes, et la fondation de Constantinople avait à peine détourné les flots de richesses qui aboutissaient à la vieille capitale du polythéisme. Rome, au temps de saint Jérôme, comptait encore les antiques familles du patriciat, opulentes comme des royautés (2). Les victoires de Stilicon furent célébrées avec d'autant plus de pompe, qu'il y eut mélange de cérémonies chrétiennes et polythéistes. Les bandes de Radegaise,

(1) Radegaise était entouré de chefs, de nobles, qu'Olympien, dans son hellénisme, appelle οπτιμαϛτοι. (Apud Photium, 280.)

(2) Saint Jérôme, qui a vécu au sein de cette société romaine, en est toujours le meilleur juge. Eunape, qui suit le développement et la fin du paganisme, dit : Και τι μυθωδες, και αιδες σκιτος τυραννηση τα επι γης καλλιςα.

sans aucune foi religieuse, menaçaient également tous les autels : de là ce triomphe spontané que l'enthousiasme reconnaissant partout décerna à Stilicon. L'Italie était faible alors, parce que dans son sein se continuait la sourde lutte des deux croyances, et qu'elle ne voulait pas accepter complétement le triomphe du christianisme ; c'était la terre du passé polythéiste se défendant contre l'action chrétienne jeune et vigoureuse.

Sur les bords du Rhin, les retranchements élevés par les légions romaines furent franchis par les Vandales, les Suèves et les Alains, peuplades si profondément en dehors de tous les éléments de la civilisation, et qui se répandirent sur les Gaules (1) : les plus opulentes cités ne furent désormais que des ruines dispersées. Mayence, que la géographie romaine indiquait comme la capitale de la première Germanie, Worms, Reims, Amiens, n'échappèrent pas à la ruine. Bientôt les Aquitaines, la Novempopulanie, la Lyonnaise, la Narbonnaise, subirent le même sort. Aucun document de l'époque ne peut assigner un caractère particulier à cette soudaine et violente irruption dont les chro-

(1) Le meilleur guide pour suivre les guerres des Vandales est toujours Procope, liv. Ier, en le comparant au lamentable tableau de Victor Vitensis, *de Persecution. Vandal.* La chronologie exacte est dans Idace.

niques racontent les faits particuliers. Ces troupes aux sauvages habitudes ne respectent rien de ce qui est beau, grand et solide ; l'esprit chrétien n'a aucune prise sur ces caractères ; la parole des évêques et des prêtres est souvent méconnue ; l'incendie et le meurtre ne cessent de menacer cette triste société que lorsque ce flot de peuple se porte sur une autre province. Les Vandales fendent et brisent les Pyrénées pour s'élancer sur l'Espagne : les colonnes d'Hercule, terme fixé par les anciens, ne les arrêtent pas ; le sol de l'Afrique, si brillant de ses cités romaines, de ses villes épiscopales, est lui-même inondé par les Vandales. Dans le récit de cette longue migration, il est bien difficile de suivre une chronologie, une histoire particulière ; sous l'impression de la tristesse générale, on n'entend qu'un long cri de la société frémissante : saint Prosper, dans son lamentable *Carmen de Providentia* (1), a décrit l'histoire des calamités qu'entraînèrent à leur suite les pérégrinations dévastatrices des Vandales. Rien ne put les arrêter, ni la parole des évêques sous la croix, ni l'aspect du tombeau des martyrs où se célébraient les saints mystères dans la Gaule chrétienne : tout fut ravagé avec ce caractère impitoyable de la nature scandinave.

(1) Saint Prosper, *in Biblioth. Patr.*

Des peuples qui prirent part à ces déplorables inondations, les Goths d'Alaric en Italie présentent les conditions les plus élevées d'avancement et de civilisation : l'esprit chrétien a opéré ces miracles. Alaric, qui déjà plusieurs fois a ravagé l'Italie en conquérant, s'y est établi définitivement en ennemi ou en allié des empereurs, selon ses intérêts. La monarchie des Goths, fondée sur des bases régulières (1), a des caractères qui lui sont propres, et quand le voyageur attentif parcourt aujourd'hui l'Italie, il trouve les traces des arts et des monuments gothiques : à Milan, Pavie et Ravenne, s'il n'y a plus de primitives basiliques des IIe et IIIe siècles, on voit debout quelques débris des églises ariennes des Goths, à Pavie spécialement. L'Italie avait déjà perdu son unité dans le morcellement de l'empire : chaque cité avait son pouvoir, chaque province son chef et son armée. Le christianisme n'avait point encore créé des liens assez forts et des monarchies assez puissantes. Rome sous le régime municipal [illegible] anciennes races (2) du patriciat, encore si mêlées au paganisme et peu dévouées au

(1) Les sources pour suivre ces invasions se trouvent dans Ammien Marcellin, XXXI, l. [illegible] Zozime, liv. IV; Eunape, *Excerpt. Legat.*, et enfin Jornandès.

(2) Dans la situation d'esprit d'Ammien Marcellin, on comprend avec quel sentiment d'enthousiasme il parle de Rome polythéiste.

pontificat catholique, se divisait en factions religieuses qui se proscrivaient les unes les autres. Stilicon, le sauveur de l'Italie, frappé d'exil, s'allia hautement avec Alaric; l'armée des Goths courut sur Rome, qui, cette fois, se racheta par un large tribut (1). A cette époque, le vieux culte du paganisme gardait quelques prestiges aux yeux des patriciens, et pourtant, afin d'offrir de l'or, de l'argent et de l'airain aux Goths vainqueurs, on dut fondre les statues des dieux, chefs-d'œuvre de l'antiquité; il fallut dépouiller les temples encore chers au vieux sénat. Les évêques ariens qui formaient le conseil d'Alaric s'en applaudirent, car ils portaient une haine profonde au polythéisme dont Rome était le dernier asile. Alaric gouverna avec le dédain de la puissance le sénat, magistrature antique, mais abaissée. De temps à autre, quelques symptômes d'indépendance se réveillaient parmi les populations; le paganisme renouvelait ses processions et ses prières pour la liberté et le culte des ancêtres. Dans cette alternative d'insubordination et d'obéissance de la Rome antique contre la croix, Alaric

(1) Le traité avec Alaric est rapporté par Zozime, liv. V. Orose, toujours imagé, dit de cette invasion :

Adest Alaricus, trepidam Romam
Obsidiit, turbat, irrumpit.
(Orose, liv. VII, 39.)

résolut d'en finir avec le sénat polythéiste : les Goths s'emparèrent de Rome par surprise ou par violence. Les barbares furent pour la première fois les maîtres de la ville éternelle, bientôt remplie de massacres et d'exils (1) : quelques-unes des familles du patriciat périrent ; elles ne pouvaient survivre à la décadence et à la destruction du culte des ancêtres, le panthéisme hellénique.

C'est dans saint Jérôme, le narrateur par excellence, le citoyen si dévoué au patriciat, qu'il faut lire l'histoire de ces derniers jours du sénat : peintre et poëte, saint Jérôme exagère un peu ses couleurs ; il voudrait, en moraliste, corriger les mauvaises mœurs de la société par le tableau assombri des châtiments que Dieu lui envoie tout à la fois : les fléaux de la peste, de la famine et de la désolation. Cette ruine est surtout pour le paganisme (la vieille forme qui disparaît). L'invasion d'Alaric est chrétienne (2) sous l'influence des évêques ariens ; elle épargne les sanctuaires abrités sous la croix. La ruine ne fut entière que pour les

(1) Le sac de Rome est encore un de ces épisodes de la *Civitas Dei* de saint Augustin, liv. I, chap. XII. On ne peut dire le nombre des victimes qui succombèrent *in tanta strage*. Une grande partie de la ville fut brûlée. Εν ερειπιοις δε της πολεως κρειμενης, dit Philasterge, dans le recueil de Photius.

(2) Quoique ce grand désastre s'appliquât surtout à la cité païenne, les chrétiens eurent beaucoup à souffrir : « Multi christiani in captivitatem ducti sunt. » (S. August., *de Civitate Dei*, liv. I.)

temples des dieux de l'Olympe, les autels de Mithra et les statues immortelles (1). Ce fut une catastrophe pour l'art polythéiste; des chefs-d'œuvre de sculpture furent brisés et perdus au milieu de l'incendie. Le sac de Rome par Alaric fut un dernier coup porté au paganisme, qui vivait encore dans Rome : ni les édits des empereurs, ni les prescriptions des magistrats n'en avaient pu effacer les idées et les pratiques; il fallut l'épée d'un barbare, qui arbora la foi arienne au milieu des débris de l'antique civilisation : il proclama un seul Dieu au milieu de mille divinités éperdues.

Alaric mourut à la veille d'accomplir de vastes projets sur l'Afrique, une des belles provinces de l'empire romain, chrétienne déjà sous saint Augustin. Les Goths, sous Altaulphe, le frère et le successeur d'Alaric, portèrent leur conquête au delà des Alpes dans les Gaules; cherchant de vastes terres, de grandes cités, ils se fixèrent avec toutes les conditions de la stabilité dans les provinces que les Romains appelaient la Narbonnaise, au milieu de ces riches et opulents municipes où brillaient

(1) Nardini, *Roma antica*, a fait connaître la splendeur de Rome antique, qui disparut alors, et le poétique saint Jérôme n'a pu se défendre d'appliquer à la ville éternelle ces vers de Virgile :

Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet?

les arts et la littérature (1); ils y goûtèrent les grappes dorées suspendues en feston à la vigne; ils s'abritèrent dans de vastes prés et de beaux bois verdoyants que les Pyrénées voilaient de leur cime. Ce pays prit dès lors le nom de Gothie, comme pour signaler l'origine de ses possesseurs, et dans cette terre s'organisa l'admirable gouvernement des évêques visigoths, dont les lois restent comme des modèles d'ordre et de justice. Les conciles devinrent de véritables assemblées politiques délibérant sur les rapports des rois et des peuples, des esclaves et des maîtres, de la famille et de la propriété. L'influence du droit romain se fait sentir à chaque article du code visigoth; les écrivains qui ont appelé ces lois *bigotes* n'ont pas remarqué qu'elles étaient faites pour réprimer les passions ardentes et déréglées de populations qui ne pouvaient avoir d'autre loi répressive que la croyance, d'autre tribunal régulier que l'Église. Les actes des conciles sont de véritables articles de lois politiques délibérées par la représentation de la nationalité; elles supposent un certain avancement dans les idées, un gouvernement régulier dont l'Église était le modèle.

(1) Les travaux de dom Vaissete et de dom Levic sur les origines du midi de la France sont admirables; Montesquieu, dans ses préventions parlementaires et anticléricales, a porté un très-faux jugement sur les lois des Visigoths.

Toutes ces populations cherchaient un lieu de campement dans leurs courses vagabondes, et les Bourguignons, une des branches de la grande famille des Vandales, après s'être un moment arrêtés aux confins de la Germanie, à leur tour passèrent le Rhin : ils n'avaient plus alors à craindre de sérieuse résistance; l'administration romaine était sans force; les villes frontières, réparées par Julien, tombaient en ruine; les camps des légions depuis Mayence jusqu'à Cologne n'étaient plus qu'un souvenir : quelques murailles, fragiles débris des ouvrages de Trajan, où l'herbe croissait en parasite, restaient seules debout et ne pouvaient être un obstacle aux invasions des Bourguignons, qui établirent leur première monarchie entre le Rhin et la Saône (1). L'élément chrétien était déjà fort parmi eux, soit qu'il fût venu de leurs rapports avec Rome, soit que les diacres de la foi eussent déjà pénétré dans les sauvages contrées; catholiques purs d'abord, l'influence arienne des Goths se fit sentir parmi les Bourguignons : l'arianisme n'était-il pas toujours la formule chrétienne adoptée par les barbares? Ce mot de barbares n'est même plus qu'une épithète de convention, car ces peu-

(1) Consultez, sur les Burgundes, Orose, liv. VII, chap. XXXII. Le Ier volume des Bénédictins, *Franc. Gallor. Scriptor.*, est consacré aux origines barbares; il faut le lire attentivement.

plades sont déjà moitié romaines et civilisées sous des évêques nés quelquefois sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie.

Les Vandales (1) continuent à dévaster la province d'Afrique si riche en culture, où les villes étaient si peuplées et les campagnes si florissantes : les uns sont partis de la Sicile sur des navires, les autres ont abandonné l'Espagne depuis Séville, Grenade jusqu'aux colonnes d'Hercule. L'irruption des Vandales en Afrique ne fut pas une conquête désordonnée; le comte Boniface, un des officiers de l'empire, les transporta lui-même sur des trirèmes (2) : savait-il qu'il apportait sur cette terre la désolation et la mort? Le caractère sauvage de la grande famille des Vandales ne respectait ni les lois protectrices des vaincus, ni le foyer domestique, garantie des sociétés civilisées. Les riches cités d'Afrique, toutes remplies de monuments publics, temples, bains, portiques, Cæsaria, Cartanna, Hypo-regius, Biserta, Utica, Carthage, subirent non pas seulement des dévastations partielles ou des rançons considérables, mais une destruction absolue dont elles ne se relevèrent jamais. Si saint Jérôme nous

(1) Comparez Procope, *Bell. Vandal.*, liv. I, chap. II et IV, avec la *Chronique* d'Idace et de Prosper, et le lamentable Salvien, *de Gubernat. Dei*, liv. VIII.

(2) Voir dans Procope l'histoire des intrigues de Boniface et du comte Ætius, *de Bell. Vandal.*, liv. I, chap. III et IV.

a peint avec sa simplicité élégante l'Italie désolée, Rome en pleurs aux bras sanglants d'Attila, saint Augustin s'est fait le triste historien de l'invasion des Vandales en Afrique; il en fut le témoin oculaire et souvent le peintre profondément navré. Aujourd'hui ces ruines éparses dans les provinces africaines que le voyageur recherche avec avidité, ce n'est pas la conquête des successeurs de Mahomet qui les a faites, mais l'irruption plus terrible des Vandales, qui s'étendit jusqu'à l'extrême Libye au temple de Jupiter-Ammon. Les Vandales, ariens sous Genséric, n'épargnent ni les églises, ni les images catholiques : ce qu'Alaric avait fait à Rome contre les temples païens, Genséric l'accomplit en Afrique contre les églises orthodoxes : statues, colonnes, baptistères, tout fut brisé en mille pièces et éparpillé en poussière. Il n'y eut plus que des ruines à travers le triomphe de l'arianisme; les martyrs se multiplièrent, et l'historien chrétien Victor (1) a pu intituler un de ses livres : *La Persécution des Vandales*.

Au milieu de ces sanglantes catastrophes, qui achèvent la chute du vieux monde, quelle place donner à cet amalgame de tribus germaniques, à ces Francs, vaillantes tribus qui ne doivent pas

(1) Victor Vitens., *de Persecution. Vandal.*

leur nom à un territoire fixe, mais à leur caractère, à leurs allures? Aux Francs primitifs viennent se rattacher d'autres tribus, telles que les *Saliens*, les *Ripuaires*, qui localisent leur origine dans leurs campements militaires. Leur religion est restée le culte des forêts germaniques; ils ne s'avancent pas en flots précipités comme les Goths et les Vandales; ils marchent progressivement vers la Gaule septentrionale sous des chefs indépendants, comme s'ils voulaient s'y acclimater. Parmi eux peu de notions sur les idées chrétiennes, bien qu'il y eût déjà des cohortes toutes composées de Francs sous les empereurs byzantins : ni l'arianisme ni la foi catholique ne leur avaient été enseignés; leur religion appartient à une de ces branches de la mythologie scandinave, qui personnifie la guerre, les batailles sous Thorn et Odin dans les ballades des scaldes. Qui peut soutenir que les Francs n'eurent gloire et renommée que par Clovis, lorsque déjà sous Valentinien II le Franc Arbogaste gouvernait l'empire (1)? Rien de plus régulier et presque de plus méthodique que les invasions des Francs; leurs tribus sont plus souvent encore les auxi-

(1) Sur cette curieuse physionomie historique d'Arbogaste, consultez le Ier volume de la grande collection des Bénédictins, *Scriptor. rerum Gallicar*. Grégoire de Tours donne quelques précieux détails, liv. II, chap. VIII. Comparez avec Philostorge, commenté par Godefroy.

liaires que les ennemis des Romains, avec lesquels ils s'allient; le comte Ætius, considéré comme le plus fort et le dernier des débris de l'administration militaire gallo-romaine, était l'allié et l'ami de Clodion le Chevelu, le premier des chefs ou roi franc dont parle Grégoire de Tours. Il y a dans ce siècle un besoin de défense mutuelle; en face des périls communs, les forces franques et romaines se rapprochent pour combattre sous le même étendard, car un guerrier immense se révèle parmi les barbares. Je vais parler d'Attila (1).

C'était un de ces chefs des Huns qui, sous l'empereur Valens, avaient jeté au loin la terreur et la mort; comme à l'égard de tous ces barbares, l'empereur avait suivi envers Attila la même politique, cherchant à calmer et à satisfaire les Huns par un tribut de quelque cent mille pièces d'or, et ceux-ci, fidèles à leur système, avaient combattu à côté des légions romaines pour arrêter d'autres envahisseurs; les empereurs byzantins savaient admirablement se servir du côté faible du caractère des barbares : que de ruse il faut pour lutter contre la force! L'ardeur du butin et la haine de race entre les diverses familles de ces impitoyables conquérants servaient à ces desseins, et les poussaient à se

(1) Voir Jornandès, *de Bell. Geticor.*

heurter par l'épée et la framée. Les Huns avaient fait alliance avec les empereurs byzantins sous leur chef Rugill; il mourut, et Attila, son neveu et son successeur, renouvela le traité avec l'empire. Impétueux et conquérant, en paix sur le Danube, Attila, de concert avec un autre chef du nom de Bleda, partit à la tête de ses hordes nomades, et, dans cette longue course au nord, il étendit sa domination jusque sur la Baltique (1).

Tous ces peuples vigoureux et primitifs, Attila les soumit. Ces vastes pays, que l'antique géographie de Ptolémée indique sous le nom générique de Scythie, obéirent à Attila, qui se proclama le maître du monde dans son orgueil; chef suprême des Scythes, retrempé dans la vigueur du sol et du climat, il se précipita sur l'empire romain, comme un conquérant au regard fier, à la main rude, au caractère impétueux avec quelque générosité dans le sentiment (2). En son cœur, nul dogme que le vague culte d'une épée, si l'on en croit

(1) Claudien, fort curieux et toujours poétique, dit des courses barbares :

. . . . Alii per caspia claustra
Armenias nives inopino tramite ducti
Invadunt Orientis opes.
(*In Ruffin.*, liv. II.)

(2) M. de Guigne est la source où tous les historiens ont puisé pour l'histoire des Huns; Gibbon lui-même n'a fait que le copier en le défigurant par sa manie philosophique et antichrétienne.

les chroniques latines et grecques, l'épée, image du dieu Mars; ces historiens font tout entrer dans le Panthéon sous le costume des divinités nationales de Rome. La force conquérante d'Attila venait surtout de ce qu'il avait réuni sous son sceptre les nations qui campaient dans la vaste enceinte géographique de la Scythie, les Sarmates, les Alains, les Hérules, qui tous reconnaissaient en lui une vertu supérieure. Jusqu'alors les barbares avaient dépensé en guerres civiles la surabondance de leur énergie; ils abdiquèrent leur haine vers les mains d'Attila, et sa force fut le courage dans la discipline. De la Germanie, ils courent vers les Gaules (1) : le Rhin fut franchi sur des barques construites à l'aide des grandes forêts, qui tombèrent sous la hache. Bientôt la conquête s'étendit depuis Worms, Strasbourg, jusque dans la Bretagne. Bien des témoignages subsistent sur cette terrible invasion; au point de vue chrétien, elle fut marquée d'un double caractère que l'histoire de l'Église a recueilli : Attila revêt en lui tous les attributs des divinités; il est conquérant et

(1) . . . . Subito cum rupta tumultu
Barbaries totas in te transfuderat arctas
Gallia.

(Sidon. Apolinar., liv. VIII.)

Sidoine Apollinaire est un poëte, et sa chronique s'en ressent, comme Claudien.

l'image du Dieu des batailles; il brise devant lui les monuments de l'Église sans distinguer les orthodoxes des ariens. Ensuite, dans la résistance des Gaules se révèlent pour la première fois la force et la tendance patriotique de l'épiscopat, qui protége la civilisation.

Paris assiégé est sauvé par les miracles de sainte Geneviève, la jeune fille qui donne tant de courage aux habitants de la cité gauloise (1). Les évêques sont alors le seul pouvoir romain resté debout pour réaliser la défense nationale : à Orléans, c'est saint Agnan, le grand citoyen, qui défend la cité et sauve les habitants; il négocie auprès d'Ætius, le général romain chargé de protéger les Gaules, et l'Auvergne surtout. L'évêque préside au pacte qui unit les Gallo-Romains aux Francs (2), et il conduit l'armée qui défait Attila dans les plaines de Châlons où s'accomplit le désastre des Huns; leurs ossements élevés en pyramides immenses couvrirent la plaine. Le christianisme servit de ciment entre les Gaulois, les Goths et les Francs, qui s'unirent contre les dévastations des barbares; il devint ainsi la base de la nouvelle civilisation. Attila, obligé

(1) *Vita Genovef., in Bolland. Janu.;* ou bien dans les *Scriptor. Gall.* des Bénédictins, t. I, p. 644 à 649.

(2) Le siége d'Orléans inspire cette phrase à Sidoine Apollinaire : « Aurelianis urbis obsidio, oppugnatio, irruptio nec direptio. » (Epistol. xv.)

d'abandonner ses desseins conquérants sur les Gaules, tourna ses forces contre l'Italie, et le saccagement lugubre d'Aquilée marqua le passage des Huns. Cette irruption fut si terrible, que les peuples cherchèrent un abri dans les lacs, les marais et les lagunes. De là naquit Venise, la fille des mers (1).

Le paganisme a disparu dans l'Italie, et la doctrine chrétienne s'est partagée en sectes qui s'agitent et se disputent incessamment. L'arianisme est la secte dominante; on le trouve partout, et comme il se lie à un système de froide philosophie, il n'enfante ni dévouement ni martyres : le déisme abstrait que peut-il avoir de chaud et de dévoué? Aussi, dans cette longue et sanglante histoire des invasions, les évêques catholiques seuls jouent un rôle de civisme et exercent une action puissante sur les peuples. Les Gaules préservées d'Attila par la résistance des races gothique, bourguignonne, franque et romaine, à laquelle président les évêques, se reposent sous le christianisme. Attila se précipite sur l'Italie énervée sous ses exarques (2);

(1) Pour la fondation de Venise, voyez Muratori et le marquis de Maffei, *Veron. illustrat.*, pars. II. C'est par erreur typographique qu'on a mis dans le 1er volume cardinal Maffei, faute d'impression que des cuistres et des bedeaux ont relevée avec trop d'empressement.

(2) La chronique de Prosper dit de cette invasion : « Attila redicit gratis viribus quas in Gallia amiserat, Italiam ingredi per Pannonias intendit. » (*Chroniq. Prosp.*)

les villes sont en deuil, les églises détruites; on ne sait que mourir, on peut à peine se défendre; les peuples ne marchent devant eux que parce que d'autres peuples les poussent: on dirait une marche désordonnée de tribus et de caravanes dans le désert! Alaric et Genséric assiégent Rome, tandis que le chef franc Décimer, au service de l'empereur byzantin, marche pour la délivrer; mais Décimer la pille à son tour. Il n'y a plus désormais de respect pour la ville éternelle; on la dépouille comme une captive. Partout des barbares : les Vandales en Afrique, les Visigoths et les Suèves en Espagne et dans la Gaule narbonnaise, les Saxons dans la Bretagne, les Bourguignons du pied des Alpes au Rhin, les Francs dans les provinces de la Belgique jusqu'à la forêt des Ardennes. L'Auvergne est la seule province qui, échappant à l'irruption générale (1), a gardé un caractère romain sous Siagrius. Au fond du sol on trouve partout la civilisation gallo-chrétienne, et sur la surface les colonies barbares avec l'arianisme, qui domine au sein de presque toutes ces populations. Il semble plus facile à enseigner et à justifier auprès de ces intelligences brutes et natives.

(1) Sur le caractère purement romain de l'Auvergne, il faut lire Sidoine Apollinaire, liv. IX, épit. 21.

A ce moment apparaît sur cette vaste scène de désordre et d'invasion Clovis, chef d'une de ces bandes qui campent du Rhin jusqu'à la Meuse. Avant lui, Clodion, Mérovée, Childeric, chefs des Francs Saliens, occupaient des terres dans les Gaules. L'irruption subite, conquérante, de Clovis (1) n'était pas une chose nouvelle et inconnue : que de chefs francs avant lui avaient agité la framée dans ce territoire! Clovis avait de la hardiesse, un courage indomptable; la plupart des cités gauloises n'étaient pas défendues : Clovis s'en empare et devient un des chefs les plus puissants. L'esprit chrétien fit le reste. C'est donc une époque de passage et de transition que ce temps où se fondent la plupart des États modernes sortis des flancs de la civilisation romaine. Jusqu'alors l'élément chrétien ne joue qu'un rôle défensif; c'est à partir de l'époque de Clovis qu'il va se montrer sur une plus vaste scène et avec un appareil de puissance dans les Gaules. Mais avant de juger les effets, il faut remonter aux causes et préciser la situation de l'Église chrétienne au IVe siècle.

(1) L'abbé Dubos était dans le vrai, Montesquieu dans le faux, en ce qui touche l'établissement successif des Francs dans les Gaules; les antithèses de Montesquieu peuvent être philosophiques comme l'ensemble de son travail sur l'esprit des lois, mais elles restent complétement erronées.

CHAPITRE XXVI.

ORGANISATION DE L'ÉGLISE DU IV[e] AU V[e] SIÈCLE.

Un édifice admirable, tel que celui de l'Église, ne s'est point élevé tout d'un coup, avec la spontanéité d'une œuvre parfaite dès son origine. Dieu avait mis le temps et l'espace dans la création; l'Église à son tour ne réalisa sa perfection historique et traditionnelle que par l'action lente et progressive des siècles. Le christianisme, sous Constantin, a triomphé du paganisme, mais il n'a point encore atteint l'unité, qui est l'excellence dans les idées morales, les arts et les principes de gouvernement. Le dogme est fixé par le concile de Nicée, et c'est un grand résultat dans l'histoire des doctrines; mais la hiérarchie, la discipline, l'ordre, le gouvernement, c'est-à-dire la place de chacun dans ce vaste ensemble, n'ont rien de stable encore: la symétrie naît lentement de ce chaos. Il faut pénétrer les décrets de la Providence.

Je reviens sur les temps, au pontificat suprême du pape Damase, Romain d'origine, qui succéda régulièrement à Libère; époque de lutte et d'épreuve, soutenue avec vigueur par le pontife à l'aide de saint Jérôme, son ami et son secrétaire, contre l'antipape Ursinus, élu à Tivoli. Artiste et poëte, Damase occupa son esprit à orner la basilique de saint Laurent (1). Sur les tombes des martyrs, le pape écrivit des épitaphes en vers latins, qu'il aimait avec le goût pur et cicéronien du patriciat. Sur la voie Adrienne, au siècle dernier, on a découvert le tombeau de Damase (2) avec quelques pensées de mort exhalées par son âme poétique. Au point de vue exclusif du gouvernement de l'Église, l'œuvre capitale de Damase, c'est l'établissement des vicaires du saint-siége, les représentants de sa puissance et les premiers entre les primats eux-mêmes (3); ils décidaient avec la puissance souveraine du pontificat, sans recourir à Rome, tant le pape s'était incarné en ses délégués; si bien que ceux-ci pouvaient librement nommer les évêques de la province en concile sous leur prési-

(1) San-Lorenzo-in-Damaso. Le long pontificat de Damase se continua de 336 à 384, d'après le calcul des Bénédictins.

(2) En 1736.

(3) « Inter ipsos primates primus. » (Dom Constant, *Recueil des Décrétales*, t. I, p. 534.)

(4) 384–398.

dence, institution qui dans la suite se transforma et devint celle des légats à *latere*.

A Damase succéda Siricius, aussi Romain. Le recueil de ses décrétales contient un certain nombre d'épîtres (1) et de documents qui constatent la grandeur et la suprématie du souverain pontificat à cette époque déjà : le premier de tous les évêques de Rome, Siricius prit le titre grec de Papa (2), chef et père de l'Église. Anastase (le *vir insignis* de saint Jérôme) n'eut qu'un pontificat de trois ans; son successeur fut le premier des Innocent, nom depuis si magnifique dans le pontificat; il fut l'ami, le protecteur de saint Jean-Chrysostome, de saint Jérôme, de saint Augustin, et le régulateur de la discipline ecclésiastique. Innocent 1er attaqua vigoureusement l'hérésie des novatiens et des donatistes, qu'il expulsa de Rome au milieu des calamités (3) qui suivirent les invasions d'Alaric et des Goths. Innocent fut le médiateur entre le peuple, le sénat romain, S. P. Q. R., et les barbares conquérants. Au milieu de ces calamités sinistres naît et se développe l'hérésie de Pélage qui appa-

(1) Siricius *Papa*. Ce sont les premières décrétales considérées comme authentiques.

(2) 398-402.

(3) Tillemont fait partir le pontificat d'Innocent Ier de 409 et le prolonge jusqu'en 417.

raît au monde chrétien, d'abord comme une simple thèse philosophique; elle ne se formule en dogme et en doctrine que sous le pontificat de Zozime, le successeur d'Innocent Ier; Grec d'origine, il appliqua toute sa sollicitude à faire reconnaître les droits suprêmes des vicaires apostoliques envoyés de Rome en Orient et en Occident (1), institution immense, nécessaire. Au milieu de ce morcellement de pouvoir et de nations qu'avait amené l'invasion des barbares, que serait devenue l'unité de l'Église? Une épître que Zozime écrit à l'évêque d'Arles lui confère le droit d'un grand vicariat sur la province narbonnaise et les deux viennoises, avec le recours à la juridiction des pontifes pour les causes capitales (2).

Boniface est son successeur; mais alors la tiare elle-même est attaquée dans sa force et sa légitimité par les prétentions de l'antipape Eulalius, d'une grande famille romaine; car le plus souvent, dans ces querelles pour la papauté, se révèle la suprématie du patriciat au sein de la ville éternelle : ces querelles politiques portaient le doute et l'incertitude dans l'autorité. L'antipape fut vaincu (3), et Boniface, quoique d'une douceur extrême de ca-

(1) 417-418.
(2) 418-422.
(3) Eulalius fut condâmné par le concile de Ravenne, 2 avril 419.

ractère, défendit avec fermeté le droit de sa suprématie non-seulement sur les évêques d'Occident, mais encore sur ceux de l'Orient; Rome regagnait son caractère d'universalité. Sa renommée fut si retentissante, que saint Augustin dédia au pape son traité contre les pélasgiens. Aussi le successeur de Boniface, Célestin, consacré sans dispute et sans partage, dévoue sa vie pontificale à la lutte contre l'hérésie des nestoriens, un des grands dangers de l'Église (1); ses homélies attaquent aussi les semi-pélagiens. On garde de Célestin une épître considérable qu'il adresse aux évêques des Gaules. Déjà se révèle dans le pontificat de Rome le caractère d'une universalité incontestée; on s'adresse à lui aussi bien de l'Église d'Afrique que celle d'Italie (2). Les évêques de la province de Carthage le supplient de leur laisser juger les clercs de leur juridiction; ce qui suppose que toutes les causes ressortissaient à Rome, la base de l'autorité.

Après le court pontificat de Sixte III, la papauté, suprême puissance, vint à Léon, plus spécialement exalté sous le titre de grand, diacre de l'Église de Rome. Il avait été envoyé dans les Gaules par Célestin afin de concilier les deux chefs des légions

(1) Le pontificat de Célestin est de 422 à 432.
(2) Dom Constant, *Recueil des Décrétales*.

romaines Aétius et Albinus qui, sous un même étendard, devaient opposer toutes les forces de l'empire aux conquêtes des barbares; ce fut durant cette légation si importante que le clergé de Rome l'élut pape (1). Au milieu des calamités publiques, de l'invasion et du désordre, Léon conserva toujours un caractère de grandeur et de supériorité; sa parole était si éloquente et persuasive qu'on le compara à saint Chrysostome. Quand, pour la première fois, il parut à Rome après son exaltation, il se plaça dans la chaire sous le pronaos de Saint-Jean-de-Latran, exhortant le peuple (2) à subir en silence les maux de la patrie jusqu'au réveil que Dieu tenait en réserve contre les barbares. Léon gouverne librement l'Église et règle sa discipline sans partage; son pouvoir s'étend sur les évêques, qu'il abaisse ou élève selon son droit. Ce qui crée et développe surtout sa force morale, c'est son intervention presque toujours politique dans les événements terribles qui menacent alors l'Italie. Attila, roi des Huns, s'avance vers Rome, comme on l'a vu; tandis que les populations fuient éperdues, Léon, le pontife, n'hésite pas à venir sous la tente du roi des barbares. « Au nom du sénat et du

(1) De 440 à 461.

(2) On a conservé de saint Léon un recueil de quatre-vingt-seize homélies, qui se trouvent *Bibliothèque des saints Pères*.

peuple romain, qui autrefois avaient vaincu le monde, il accourait implorer sa clémence; après la gloire que le roi venait d'acquérir (1), il n'y en avait plus qu'une supérieure, c'était de se vaincre lui-même; Rome abaissée devant lui ne devait-elle pas suffire à son orgueil! » L'aspect de Léon-le-Grand était vénérable, sa parole douce et persuasive. Attila en fut touché, et, moyennant rançon, il consentit à quitter l'Italie; les évêques se faisaient les médiateurs entre les barbares et les fils dégénérés de l'ancienne civilisation romaine. Si, lorsque Genséric se présenta devant Rome, la mission épiscopale de saint Léon n'eut pas de résultat aussi heureux, si la ville fut occupée par les barbares, le pontife put au moins sauver de la destruction les saintes basiliques, orgueil de la cité chrétienne (2). Il se révèle dans Léon-le-Grand le patricien de Rome, le chef du sénat et le pontife, dignités toutes suprêmes qui se concordaient parfaitement comme un souvenir du panthéisme. Sa dictature ecclésiastique est reconnue par les évêques byzantins et des provinces de l'Afrique : au Vatican, des fragments

(1) Du Pin est entré dans de grands détails sur cette solennelle circonstance de la vie de saint Léon. (*Biblioth. ecclésiast.*, t. II, part. 3.) On peut le contrôler par Baronius et le père Pagi, 455, n° 13.

(2) *Liber pontifical.* et *Chronicon. Prosper. ad ann.* 455. Le pontificat de Léon-le-Grand s'étend de 450 à 461.

considérables de sa vaste correspondance subsistent encore, et ses cent quarante et une épîtres sur les affaires de l'Église constatent sa sollicitude pour les questions controversées et sa suprématie incontestée sur les églises. C'est à partir de Léon-le-Grand que toutes les communautés chrétiennes convergent vers Rome, soit que la grandeur personnelle du souverain pontife aidât sa supériorité, soit que le souvenir traditionnel de Rome se reflétât sur la dignité de son évêque. A la face des antiques basiliques et sur le tombeau des martyrs, s'accomplissait la parole divine du Christ : « Sur cette pierre je bâtirai mon église. » Les choses humaines entrent dans les décrets de la Providence divine. Tout marche à un seul dessein.

Les conciles, durant cette période, furent fréquents, sans avoir néanmoins ce caractère dominant qui seul peut en faire une loi souveraine pour l'Église. Après la réunion des évêques à Nicée, solennelle, œcuménique, il y eut des conciles particuliers à Jérusalem (1), à Constantinople (2), à Antioche (3), et ces assemblées, moitié ariennes, décidaient les peines de discipline, déposaient souvent les évêques, en conservant quelquefois un caractère de parti

(1) 335.
(2) 336.
(3) 346.

plutôt que l'aspect sérieux d'une réunion dogmatique. Ces débats entre l'idée orthodoxe et l'arianisme furent l'occasion de la plupart de ces conciles qui ne représentaient que l'Église mutilée. Il faut donc passer rapidement sur les assemblées d'Antioche, d'Alexandrie, de Rome et de Milan, pour arriver au second concile général de Constantinople (1), convoqué par Théodose, et qui compta plus de cent cinquante évêques, parmi lesquels Mélice d'Antioche et Grégoire de Nazianze. L'esprit attique et railleur de Grégoire a peint sous les plus singulières couleurs les Pères de ce concile de Constantinople.

Dans une de ses poésies charmantes et légères que Julien avait tant aimées, Grégoire voit dans les Pères réunis à Constantinople une assemblée de grues qui se battent et se déchirent, un essaim de guêpes qui vous sautent au visage, et, passant de ces images à des peintures plus positives, il y dénonce « des esprits orgueilleux, des hommes livrés aux plaisirs de la table (2), ennemis de la vérité. » Comme les poëtes, Grégoire de Nazianze est extrême; il juge à

(1) 380.
(2) Saint Grégoire aimait ou flétrissait avec une vive ardeur. Combien sont tendres les sentiments qu'il exprime pour saint Basile!

. . . . . . Πονοι κοινοι λογων
Ομοςεγος τι και συνεςιος βιοις
Νους εις εν αμφοιν.

travers le prisme de son amour-propre blessé. Peut-être n'avait-il pas obtenu dans ce concile la place qu'il méritait par l'autorité de sa science et la grâce de son esprit. D'après des récits et des témoignages moins passionnés, le concile de Constantinople, très-sérieux dans ses actes, continua l'œuvre de Nicée en précisant son symbole dans des termes mieux accentués (1).

Au-dessous du pape et dans le second degré de la hiérarchie, le concile plaça le patriarche de Constantinople. Ce qui explique sans doute l'ardente opposition de Grégoire de Nazianze, c'est qu'il fut déposé de son siége par les Pères du concile; son autorité fut donc atteinte. Caractère impressionnable et railleur, Grégoire s'en vengea par le carmen X de ses œuvres (2) ; l'auteur se montra avec l'irritabilité d'un grand esprit méconnu. Viennent ensuite une multitude de conciles particuliers qui statuent sur la discipline et même sur le dogme fondamental de l'Église. Les pères réunis à Saragosse proscrivent les hérétiques, fils de la science, de la gnose et du manichéisme. Dans un concile à Rome, le céli-

(1) C'est le symbole aujourd'hui chanté à la messe, le *Filioque*.

(2) A travers ses écarts d'imagination, Grégoire de Nazianze n'en est pas moins un des esprits éminents de l'Église orthodoxe : Ερμα λογου λαου δε κλεος, κοσμου δε θεμεθλον, καλλεσιν ουρανιοις αντετι ιδειουμενων. Saint Basile dit de saint Grégoire : Σκευος εκλογης και φρεαρ βαθοι στομα λεγω Γρηγοριον.

bat des prêtres et des diacres est proclamé comme une loi de discipline. A Hippone, un concile déclare les manichéens en dehors des principes de l'Église et les condamne avec l'inflexible sévérité des temps primitifs. Le concile visigoth de Tolède admet dans le sein du christianisme même la distinction qu'établit la loi romaine, fondée sur la perpétuité du foyer domestique, entre les deux mariages légitime et concubinaire (1). La suprématie de juridiction fut établie par le concile de Turin, qui déclara que la hiérarchie devait se régler par l'antiquité du siége et l'importance civile des métropoles. Aucun de ces actes, je le rappelle, n'a le caractère d'universalité; l'Église n'est pas réunie solennellement; elle ne décide pas en vertu de certains principes généraux; ce sont des autorités locales qui prononcent sur des faits particuliers, comme simple loi de police en l'absence du magistrat. Emportée par la tempête des irruptions barbares, l'autorité civile a cessé d'exister.

Le plus souvent il s'agit des hérésies qu'il faut réprimer, spécialement de celle de Pélage, un des grands troubles de la foi. L'Église admet comme réunion générale et orthodoxe le troisième concile

(1) Concil. Cæsar. Augustanum, 381; concil. Rom., 386; Hypon., 393; Toletan., 400; Taurinens., 401.

d'Éphèse, composé de deux cents évêques (1), sous la présidence de saint Cyrille, et qui proscrivit d'une façon publique les hérésies de Pélage et de Nestorius. Éphèse, ville antique dans les annales du christianisme, retentit pendant deux mois de ces débats suprêmes pour la confirmation du symbole de Nicée. Vingt ans après, nouveau concile général, le quatrième de Chalcédoine, et composé de plus de cinq cents évêques, qui se prononcèrent avec unanimité sur tous les points de discipline et de juridiction (2). Le pape Léon-le-Grand se fit représenter à ce concile par des légats, qui furent écoutés de préférence à tous autres, et, de concert, les évêques déclarèrent une nouvelle proscription contre les hérésies de Nestorius, en récitant le symbole de Nicée, complété par celui de Constantinople. Un des caractères particuliers et saisissants du concile de Chalcédoine, c'est qu'il proclama définitivement la suprématie du siége de la Rome catholique, tandis que Constantinople n'est et ne peut être que la seconde capitale du monde chrétien. Les savants dans le droit ecclésiastique ont remarqué que l'institution des coadjuteurs remonte aux canons du concile de Chalcédoine, antiquité respec-

(1) Concil. Ephes., 22 juin au 31 juillet 431.
(2) Concil. Chalcedouens., ad ann. 451.

table (1). Les Pères réunis déclarent « que le seigneur pape peut adjoindre un évêque à celui qui déjà possède ce titre, pour lui succéder de plein droit à sa mort, afin qu'il n'y ait jamais vacance de siége. » Les lois de l'Église ne se sont point faites tout d'un coup, en vertu d'une forme générale et définitive ; comme tous les pouvoirs, je le répète, le gouvernement du catholicisme, en dehors de l'inspiration primitive et divine, ne s'est organisé qu'avec le temps, à la suite de certaines circonstances qui ont nécessité les modifications des coutumes primitives au point de vue civil.

En dehors des lois de la discipline, première condition de la société chrétienne, les matières dont s'occupent plus spécialement les conciles se rattachent aux hérésies, troubles de la pensée : l'intérêt de toute doctrine n'est-il pas de s'épurer du mauvais alliage? Le christianisme n'est pas affranchi de cette nécessité : sa mission a été de lutter incessamment avec l'erreur ; les hérésies, on l'a déjà dit, ne sont que le reflet des diverses écoles de philosophie ou de religion préexistantes dans l'ancien monde. La vaste secte des gnostiques, si brillante

(1) Quoique le père Quesnel soit un peu enclin au jansénisme, on peut lire avec intérêt sa dissertation *de Codice canonum Eccles. romanæ*. L'empereur Marcien assista aux dernières séances du concile de Chalcédoine (8 octobre 451).

et si variée durant l'Église primitive, s'est un peu désorganisée à travers le symbole précis de la hiérarchie nicéenne, et la seule branche des valentiniens, vivace et féconde, mérite encore d'être proscrite par les édits des empereurs et des conciles. Les hérésies de cette seconde période ont un caractère moins philosophique que scolastique et disciplinaire, et l'on peut ainsi classer les deux larges branches du pélagisme et du nestorianisme (1). Les idées gnostiques appartiennent au passé et ne se transmettent au moyen-âge qu'à travers le manichéisme, qui prend une certaine place dans la lutte des Albigeois.

Il n'est pas d'écrits des Pères de l'Église, au v[e] siècle, qui ne parlent de Pélage. L'hérésiarque hardi embrasse dans ses théories une vaste exposition d'axiomes philosophiques. « L'homme est pur à son origine, car il vient de Dieu; donc nul péché originel, nul rachat, nulle rédemption; l'homme est jeté dans le monde avec le libre arbitre de son présent, de son passé, de son avenir; la mission du Christ n'est pas de racheter, mais d'enseigner. » D'où résultait nécessairement la négation presque

(1) Les eutichéens, autre secte, n'eurent qu'une durée très-courte. Cette secte, comme toutes les hérésies, se divisa en mille branches : Θεοσπασκιτες Αφουαρτο δοκετες, φανθασιασνες φθαρτολαρης κεστετες αγνοετης οριθειτης ακεφαλης. Toutes ces sectes variaient capricieusement les dogmes précis du concile de Nicée.

absolue des récits évangéliques; car n'était-ce pas pour résoudre cet inexplicable mystère d'un péché originel que Dieu s'était incarné en son fils? La doctrine de Pélage, qui eut un long écho, trouva pour adversaire saint Augustin, l'ardent défenseur de la grâce providentielle, et par conséquent de la rédemption par le Christ. Pendant un demi-siècle, l'Orient et l'Occident assistèrent à ce débat, qui retentit comme un bruit éclatant. Jamais le monde ne se préoccupe d'une question vaine; il se cache souvent un principe vital de sociabilité sous des mots vides et sonores aux yeux du vulgaire.

Ces débats sur la grâce tendent à résoudre un insoluble problème de philosophie (1) : la concordance de la liberté humaine et de la providence de Dieu. Si tout est prévu, si le hasard n'entre pour rien dans la destinée de l'homme, comment expliquer la liberté d'action? comment faire porter la responsabilité d'un acte qui n'a pas été libre? Les séduisantes argumentations de Pélage entraînaient beaucoup de faibles âmes; son disciple le plus cher,

(1) Saint Augustin fut le grand adversaire de la secte de Pélage. Voyez ses traités spéciaux : *de Gestis Pelagii, de Gratiâ Christi, de Peccato originali.* Vossius a fait un travail remarquable sur le pélagisme, *Historia de Controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt*, en le comparant à la dissertation un peu protestante de Viger, *Darstellung pracmatische der Augustin und Pellagius;* corrigez le tout par le travail du père Sirmond, *Histor. prædestinat.*, opuscul. IV.

Célestius, enseigna la doctrine de son maître avec une chaleureuse éloquence; il parvint à tromper des prêtres, des évêques même en dehors de l'unité pontificale. Il fallut que l'Église prît un grand parti. Sur les vifs et ardents discours d'Augustin, la doctrine de Pélage fut condamnée par les conciles généraux et particuliers. Si elle avait triomphé, l'idée de la rédemption s'effaçait du christianisme, et alors quelle eût été la mission de Notre-Seigneur?

A côté de cette doctrine hardie et scolastique de Pélage, on pouvait placer celle de Nestorius, qui enlevait toute poésie céleste au mystère de l'incarnation divine. Pélage avait dit avec une hardiesse désolante : « Point de rédemption, parce que l'homme n'a pas besoin d'être racheté d'un péché qu'il n'a point personnellement commis. » Nestorius établissait une distinction subtile dans l'incarnation divine : « Il y avait dans Jésus-Christ deux natures : l'une spirituelle, émanée du Tout-Puissant, et celle-là directe entre Dieu et Christ; l'autre toute charnelle, qui s'était en effet incarnée dans le sein de la Vierge Marie. » Ainsi c'était une sorte de dualisme introduit dans le dogme (1). On le voit, à

(1) Il se mêlait beaucoup d'ambition dans l'entreprise de Nestorius : Τι θαυμαζεις, ει και νυν, περι πραγμα Θειον και λογον κρειττον διαφωνειν προσποιονται υπο φιλαρχιας εκβακχευομενοι. Voyez Isidor. Pelusian., ép. 37.

cette époque, il n'y a aucune tendance tranchée; tout vise à un système de transaction, on l'espère au moins; il n'y a plus d'opinion absolue dans l'hérésie; le désir général de rapprochement fait naître le semi-pélagisme et le semi-arianisme, qui gardent un milieu entre l'orthodoxie et les hérésiarques. Si les nestoriens nient la divinité de Marie, les semi-nestoriens l'admettent sous des conditions particulières. En repoussant le culte de la Vierge, ces hérésiarques reviennent à la loi de l'ancien monde asservi; ils se font les précurseurs de Mahomet, vrai retour à l'esclavage de l'Orient, où la femme n'a plus ni destinée ni mission.

Dans les hérésies du v[e] siècle, on peut compter les priscillianistes (1), qui ne sont que les héritiers des manichéens, un anneau de la vaste chaîne du gnosticisme. Les fragments des livres priscillianistes qui restent encore ne permettent pas de doute sur cette identité, et spécialement sur leurs rapports avec les valentiniens, la secte si colorée, si orientale. A la distinction des deux principes du bien et du mal, qui se rattachent si spécialement à l'école manichéenne, l'école des priscillianistes ajoutait la communauté de sub-

(1) Ils devaient leur nom à Priscillien, évêque d'Avila. Saint Jérôme les traite avec un mépris hautain dans ses lettres. Voir aussi Sulpice Sévère, liv. II, p. 448.

stance entre l'âme éthérée, l'âme humaine et Dieu, sorte de panthéisme; enfin, les douze grands éons de l'école égypto-syriaque qui correspondaient aux signes du zodiaque, cette longue suite d'émanations, qui, de la nature sublime et intellectuelle de Dieu, descendaient jusqu'à l'homme purement physique. Priscillien, Espagnol d'origine, devint le chef de cette école d'hérésiarques, que Marc de Memphis et une femme ardente, du nom d'Agape, avaient apportée en Occident. S'il faut en croire les récits contemporains (1), les mœurs de cette école, comme celles de toutes les sectes orientales, étaient des plus éhontées : proscription du mariage, communauté des femmes, nulle pudeur publique ni privée, la nudité dans les cérémonies; tableaux immondes que nous offrent les sectes primitives des gnostiques dans leur amulette. L'esprit humain ne change pas, même pour ses dépravations d'idées ou de formes; seulement les sectes des gnostiques, qui présentaient dans l'origine le plus grand danger pour l'Église, n'étaient maintenant pour elle qu'un accident, et désormais elles ne pouvaient plus compromettre la pensée générale du catholicisme.

(1) Comparez saint Jérôme avec Sulpice Sévère, liv. II, p. 452. Au moyen âge, on retrouve encore quelque trace du gnosticisme.

Le véritable danger pour l'Église à cette nouvelle époque se trouve : 1° dans l'arianisme, système philosophique qui attaque hautement la divinité de Jésus-Christ et la nature du Sauveur incarné; la passion du Christ n'est plus à ses yeux que l'expression humanitaire de la pensée céleste; 2° l'autre danger est dans le pélagisme, examen critique et comparé de la Providence et du libre arbitre, question éternellement discutée sous mille formes par toutes les écoles de philosophie; 3° enfin, le dernier péril est dans le nestorianisme, négation du dogme de Jésus incarné. Ces trois hérésies ou écoles s'attachent au flanc du symbole de Nicée, défendu par la presque unanimité des évêques et par les conciles généraux; les assemblées particulières sont assez souvent favorables aux hérésies (1),

Dans ce danger de l'Église, ce qui la préserve surtout, c'est sa hiérarchie qui s'organise avec une ferme rectitude sur des bases régulières : autorité apostolique de Rome, suprématie du saint-siége, ces deux idées sont corrélatives et commencent à dominer cette période; le patriarcat, quoique placé

(1) L'empereur Théodose, en présence de ce morcellement des opinions, redouble ses efforts pour concilier les évêques entre eux : Ταραχην το γε επι σαντῳ και χωρισμον ταις εκκλεσιαις ετιβεβληκας.... παντος μαλλον η ιερεως...... τα τε των εκκλησιαν, τα τε των βασιλεων μελλειν χωριζειν βουλεσιθαι, ως ουκ ουσῆς αφομενης ετερας ευδοκιμησεως.

dans une sphère spéciale, ne peut lutter de grandeur légitime avec la papauté; et cependant, au point de vue de l'importance civile, il invoque le caractère de son institution politique qui a sa base dans Constantinople. Le patriarche de cette cité, nouvelle capitale de l'empire et fervente chrétienne, demande comment il ne pourrait pas invoquer des droits égaux à ceux de l'évêque de Rome, la ville si persévérante dans le polythéisme. Le patriarche d'Alexandrie ne pouvait-il pas invoquer aussi sa dignité si antique et si incontestée dans une cité où les martyrs avaient si glorieusement lutté contre le culte national du dieu Sérapis dans le splendide Sérapion? Et le patriarche de Jérusalem n'était-il pas une tradition de la dignité judaïque?

Tous les patriarches étaient par leur dignité métropolitains, tandis que les métropolitains n'étaient pas tous patriarches (1). Au-dessous d'eux, les évêques qui, à l'origine de la prédication évangélique, n'ont pas encore de diocèses fixes; ils déambulaient sous le titre de Επισκοποι χωρου, au milieu des campagnes, pour y distribuer les sacrements et les aumônes parmi les fidèles. Peu à peu l'épiscopat se stabilise presque d'après la circonscription civile de

(1) On peut trouver dans l'histoire de la lutte de saint Cyrille et de Nestorius quelques notions exactes sur le patriarcat et sa grandeur ecclésiastique. Voyez Socrate, liv. VII, chap. XXV–XXVIII.

l'empire : telle fut la puissance de l'institution chrétienne, que les évêques devinrent les premiers citoyens, surtout en Occident (1).

Si le diocèse fut adapté presque partout à la circonscription civile, il en fut de même de la paroisse, qui identifia le prêtre avec chaque localité. Or, de la vive sollicitude, du soin (*cura*) que le prêtre devait porter à la paroisse, vint le mot curé, et, pour veiller à sa place, le vicaire (*vice curiæ*), ou peut-être aussi parce qu'il veillait à la petite paroisse, au petit village (*vicus*). Le diacre appartient à un ordre d'idées moins localisées ; chargé dès l'origine de distribuer les aumônes (2) aux pauvres, de porter les épîtres de ville en ville, il était comme le commissionnaire attentif de la communauté. A mesure que les circonscriptions devinrent fixes, l'évêque, pour chaque paroisse, choisit un certain nombre de diacres et de sous-diacres qui prirent les rangs secondaires dans les ordres. Quand un fidèle se croyait la vocation suffisante pour l'ordination, il s'adressait à l'évêque, qui lui conférait les ordres

(1) Le nombre primitif des évêques fut très-diminué : « Ne episcopi nomen et auctoritas vilipendata. » (Concil. Ancyr., can. 6.)

(2) Comme tout cela est ancien et paternel ! A l'origine, la paroisse se nommait *titulus* et les fidèles *plebs*, le prêtre *plebanus*, pour se confondre avec le peuple. Quels saints rapports, quelle admirable analogie ! Dans le Code Théodosien, on trouve une loi d'Arcadius qui prescrit aux évêques d'ordonner les prêtres : « Pro magnitudine vel celebritate unius cujusque vici. » (*Tit. de Episcop.*, liv. XXXIII.)

mineurs du sous-diaconat et du diaconat, premier degré dans la hiérarchie. A côté des sous-diacres, les lecteurs, clercs de science, qui, d'une voix douce et accentuée, récitaient les saints Évangiles et les textes des livres sacrés, fonction assez élevée pour que l'empereur Julien, si amoureux de l'hellénisme, les eût remplies jeune homme dans les églises de Constantinople et de Nicomédie. Les acolytes étaient aussi des clercs qui suivaient les diacres et les prêtres pour les servir dans l'accomplissement de leurs devoirs. Aux parabolani étaient confiés la garde et le soin des malades; tant la société chrétienne était admirablement organisée pour répondre à tous les devoirs et pour secourir toutes les misères (1)! Les *lecticarii* devaient suivre les funérailles et accomplir les ensevelissements des fidèles, fonctions aussi vieilles que les catacombes, où les fossoyeurs avaient un rang, une dignité solennelle au temps des martyrs. Enfin les *ostiarii* ou gardiens des portes, d'abord dans les modestes basiliques des chrétiens, puis dans ces splendides cathédrales que la piété élevait partout sur les ruines des temples païens.

C'est, en effet, à l'époque qui s'écoule depuis

(1) On trouve la plupart de ces fonctions cléricales indiquées déjà dans les catacombes, même celle de FOSSORES, fossoyeurs.

Constantin jusqu'à Théodose qu'on peut rattacher l'origine des plus splendides ornements des églises chrétiennes, jusqu'alors si simples; et encore faut-il distinguer les églises orientales élevées à Constantinople, Nicomédie, Corinthe, Éphèse, des basiliques froides et simples de Rome, de l'Espagne et des Gaules (1). Le goût des arts était si profondément grec, qu'il se manifestait dans les constructions de nouveaux édifices élevés au culte de Jésus-Christ. Chez les Byzantins, il y avait profusion de couleurs, d'images, de statues, de splendides colonnades qui se dessinaient dans les ordres antiques d'architecture, modèles éternels. L'or, l'ivoire, le marbre, le porphyre étaient prodigués; le cèdre, incrusté des plus vives couleurs, entrait dans les ornements des églises. Il ne reste que des débris réduits en poussière de ces monuments d'une époque aussi reculée; mais dans les historiens ecclésiastiques, tels qu'Eusèbe, Socrate, Sozomène, on trouve les descriptions de basiliques chrétiennes si détaillées, qu'on pourrait, avec leur secours, en restituer les formes.

Les premières églises byzantines se composaient d'une vaste coupole aux colonnades élancées jusqu'aux cieux; au devant était le pronaos, d'ordre

(1) Toutes les églises présentaient le Προναος, Ναος, Αμβων, Βημα χορος αγιον αδυτον, sans compter le βαπτιστηριον.

dorique ou ionique, et tout autour de l'église régnaient un portique ou galerie à colonnes, un jardin ombragé de platanes avec des fontaines ou piscines, souvenirs de l'époque païenne. Telles étaient presque toutes les constructions helléniques.

Les églises de Rome et de l'Italie étaient plus simples et moins ornées, selon le goût de ces nations; tout le luxe, ils le devaient aux colonnes de marbre ou de granit qu'ils arrachaient aux temples païens pour décorer les basiliques chrétiennes (1). En dehors, tout est simple et vide; les primitives églises des temps évangéliques ont disparu; nulle ruine n'est assez complète pour être étudiée. Les basiliques qu'on montre à Rome, rongées par le temps, ont presque toutes été reconstruites ou si souvent réparées, que le caractère primitif s'est altéré, et ce caractère est toujours une chapelle nue autour de la tombe des martyrs, qui devient l'autel. Autant les Grecs prodiguent les statues, les ornements, autant les Occidentaux s'en montrent sobres, bien que les papes, toujours artistes, autorisent la dorure, la sculpture. A Vérone, la ville si curieuse par ses antiquités chrétiennes, la seule basilique qu'on rattache au v[e] siècle est si dénuée d'ornements, si vide de

(1) On peut suivre dans Anastase, *Vita Bonif.*, IX, la transformation artistique du Panthéon.

statues, qu'on en attribue la construction aux ariens, qui, dans leur culte philosophique, repoussaient la reproduction de Dieu par les images (1).

Si la hiérarchie de l'Église demeure ainsi dans les conditions que je viens de signaler : en tête le pape, puis les patriarches métropolitains jusqu'au dernier degré du diaconat ; à ses côtés se formaient, avec une régularité admirable, les ordres monastiques, si puissants désormais sur le christianisme. Le fondateur de la vie mutuelle et commune sous une règle fut saint Basile, véritablement roi, comme le dit son nom, car il substitua la pensée d'association à l'isolement, la vie cénobitique à l'ermitage solitaire (2) dans le désert, en un mot, l'existence commune à l'individualisme ; les esprits agrégateurs sont toujours doués d'une supériorité immense. D'après la règle de saint Antoine, chaque solitaire avait sa cellule au désert, le plus souvent dans une antique tombe égyptiaque, sous un palmier, avec le silence, la méditation contemplative, le travail égoïste et personnel. Basile, comme tous

(1) J'ai visité l'église de Saint-Zénon en 1847; à Pavie, il est aussi une autre église évidemment arienne à son origine.

(2) Saint Basile établit son premier monastère à Néo-Césarée. Tillemont a très-exactement analysé sa règle. (*Mém. ecclésiast.*, t. IX, p. 636-644.) Les ordres monastiques excitaient un grand respect et un puissant enthousiasme. Saint Chrysostome en parle dans son livre *de Vit. monast.*, liv. III. On appelait les monastères *κοινόβιον* ou bien *μάνδρα* (bercail).

les esprits d'élite, voulut que ces forces isolées, éparses, fussent mises en société : la prière, le travail, la nourriture. Il devint ainsi l'organisateur du communisme monacal, l'homme de l'association et de l'égalité si parfaite, que toute personnalité dut être abdiquée dans la vie de tous ; il n'y eut d'autre supériorité que celle du choix et de l'élection. La règle qu'il rédigea lui-même pour les communautés du Pont et de la Cappadoce, monument de sagesse, fut acceptée par tous les monastères d'Orient, qui comprirent la puissance d'une agrégation assez absolue pour mettre tout en commun : les ressources de l'esprit et les forces du corps. Les monastères d'après la règle de saint Basile étaient de véritables démocraties où l'abbé, l'élu de tous, exerçait les fonctions de l'antique dictature, mais dans le sens moral ; les moines obéissaient comme un seul homme : la prière, le travail se faisaient ensemble ; les idées étaient à tous, les efforts à tous, la volonté à tous (1) : jamais effacement plus absolu de l'individualisme. Ce qui constitue le plus parfait des gou-

(1) Cassien décrit avec une grande exactitude les règles monastiques dans ses *Institutiones monastic.* (*Biblioth. Max. Patr.*, t. VII). On les retrouve dans la vaste collection d'Holstenius, son titre : *Codex regular.*, Paris, 1600. Saint Jérôme s'exalte pour cette vie commune dans son éloge de sainte Paule ; le chef de la communauté s'appelait Αββας, Ηγουμενος, *αρχιμανδριτης*. L'obéissance était la première règle : Το της νιτρίας ορος.

vernements, c'est l'esprit d'association; et si vous le dirigez par une seule volonté, il produira de merveilleux effets d'énergie et d'utilité pratique : or, comme la vie monastique constituait un état de perfectionnement moral, c'était un modèle perpétuel que saint Basile offrait au monde étonné de voir une charité aussi immense et des vertus immaculées se réglant dans les devoirs du communisme avec l'autorité et l'obéissance pour principe absolu. L'état exclusivement érémitique dans l'Égypte et la Haute-Thébaïde était à la fois une situation de faiblesse isolée et de désordre tumultueux : on voyait souvent des multitudes de moines, accourus dans les grandes cités telles qu'Alexandrie, y porter le ravage et l'agitation par leurs cris et leurs gestes : saint Basile corrigea ces écarts par sa règle sévère et la responsabilité des agrégations à l'égard de chaque membre. La force réelle des groupes se manifesta désormais dans sa puissance; unis et gouvernés, les moines se livrèrent à la science, au travail, et bientôt ils eurent une grande part dans les forces actives de l'Église, soit par la prédication, soit par la prière et le travail. Le principe d'association se développa sous la règle de saint Basile.

L'Église, depuis son triomphe sous Constantin, se gouvernait par deux sortes de lois : les unes qui lui étaient particulières, et qu'on appelait la disci-

pline; les autres, qui, appartenant à l'ordre politique, imposaient des obligations ou accordaient des priviléges. Les formes, ou, pour parler plus exactement, les cérémonies se rattachaient par une longue chaîne à la primitive histoire. Déjà l'âme des premiers chrétiens s'élançait vers le Seigneur par des hymnes, des prières et le divin sacrifice, qui avait pour autel la tombe des martyrs. Lorsque les basiliques s'élevèrent splendides et ornées, les cérémonies prirent un naturel développement. Il n'existe aucun rituel vieux comme ces temps; ce n'est qu'à l'aide de quelques passages des Pères de l'Église qu'on peut reconstruire ou restituer, comme le disent les antiquaires, les formes des cérémonies et des sacrements de l'Église.

La journée du chrétien commençait dans les basiliques par des hymnes et des prières incessantes, douce correspondance avec le Seigneur. La condition naturelle de tout culte qui abolit les sacrifices sanglants, n'est-ce pas la prière, pacifique moyen de racheter les âmes auprès de Dieu? Le paganisme priait peu, parce que des victimes sanglantes tombaient incessamment sur le trépied sacré pour apaiser les dieux immortels, et qu'on consultait les entrailles palpitantes. Le christianisme remplaçait ces cruautés par la prière, les pieuses lectures et les homélies de la chaire; les unes, explications des

Écritures, les autres, qui prenaient pour texte un sujet de morale, une exhortation à la souffrance, aux périls et à la mort (1). Souvent les homélies se rattachaient à la conversion des juifs ou des gentils, aux réfutations de funestes hérésies. Saint Chrysostome, Grégoire de Nazianze et Basile ont laissé de grands modèles, non-seulement comme thèses de théologie, mais encore comme examen des questions actives du droit civil, moral et politique. Presque tous les points discutés au milieu des sociétés modernes par les écoles d'économie politique, tels que : le principe de liberté et de fraternité, le mauvais usage du capital, l'illégitimité de l'intérêt et du pécule, la dignité du pauvre, l'assistance, l'aumône, l'obligation au travail, toutes ces formules qui paraissent jeunes et nouvelles appartiennent aux œuvres de ces puissants docteurs de l'Église, qui les ont agitées et résolues, dans le sens le plus large et le plus populaire, pour l'émancipation du genre humain.

A l'époque byzantine on ne connaissait point encore un rituel fixe et universellement admis. La division du temps, depuis matines jusqu'à laudes, ré-

(1) L'Église, institution essentiellement commémoratrice, consacrait chaque jour quelques heures à la vie des martyrs : « Liceat legi passiones martyrii quum anniversarii eorum dies celebrantur. » (*Concil. Carthagin.*, liv. XII, chap. XLVII.)

glée comme le sablier des heures, appartient à saint Benoît et à sa belle organisation monastique ; on ne se réunissait que pour le saint sacrifice, la prière et la prédication (1). La messe ne se disait qu'une fois par jour, excepté dans la fête solennelle où le concours des fidèles était tel qu'il fallait répéter le saint sacrifice : ainsi, le dimanche, *dies dominici*, qui se rattachait au culte des catacombes, le jour de Noël, de Pâques, la double naissance, l'une par l'incarnation, l'autre par la résurrection. Peu à peu vinrent s'y rattacher les fêtes des martyrs, souvenir donné aux morts, si naturel à ceux qui survivent, expression morale du christianisme : honorer ceux qui se sont sacrifiés pour une cause, n'est-ce pas une noble tâche du cœur humain? Ces solennités commémoratives, devenues très-fréquentes au sein de l'Église, se manifestaient par des rites, des hymnes particulières (2) ; aux vêtements de lin pur et blanc on ajouta la couleur rouge pour rappeler le sang des martyrs, le violet pour le deuil, l'or étincelant pour la joie et les alleluia solennels. Tout fut

(1) Les plus anciens monuments distinguent *missa catechumenorum* et *missa fidelium*.

(2) Les hymnes étaient chantées presque comme au temps d'Homère par les ψαλται ψαλτιδαι ; le peuple répondait comme on le lit ψαλμοι ιδιωτικοι. Saint Augustin dit : « Tunc hymni et psalmi ut canerentur secundùm morem orientalium partium, ne populus mœroris tædio contabesceret institutum est. » (*Confess.*, 9.)

symbole significatif dans le rituel de l'Église; il y eut même quelque emprunt fait aux pompes du paganisme, ce qui s'explique par l'usage et les habitudes; car le culte ancien avait des formes connues et chéries du peuple, et ces formes il fallait les ménager pour ne pas heurter trop profondément la civilisation du passé; ainsi les parfums, l'encens, les fleurs, le luminaire, l'eau bénite, la procession, les rameaux, appartenaient aux rites helléniques. L'Église, en les acceptant, les sanctifia par la pensée de Dieu.

Les sacrements, au contraire, sont une institution toute chrétienne, originaire et primitive. Le signe invariable de la foi, c'était le baptême : inhérent au caractère et à la destinée de l'Église, ce sacrement avait un peu varié dans ses formes extérieures, aux diverses périodes de l'histoire. A l'origine, par imitation du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain, il se donnait par l'immersion, les pieds dans la piscine et le front oint du saint chrême et aspergé d'eau lustrale ou bénite, symbole d'une vie nouvelle. On le recevait à tout âge, au lit de mort souvent; l'Église l'avait ainsi donné à l'empereur Constantin (1). Après de longues instruc-

(1) Le baptême était précédé de la lecture des livres saints; ensuite, dit le concile de Constantinople, nous les baptisons : Και ποιουμενου αυτους χρονιζειν εις την εκκλησιαν. (*Concil. Constantinop.*, cap. VII.)

tions adressées au catéchumène, on le baptisait. Tertullien a écrit un long traité sur ce sacrement, qui en indique la forme et la vertu suprême. Ce n'est que dans la période qui s'écoule, de Constantin à Théodose, qu'on commence à le conférer aux enfants, parce qu'il est le *vestibulum* de la vie chrétienne, et que sans baptême il n'y a ni christianisme, ni salut. Le catéchumène, s'il a l'âge de raison, est appelé à répondre lui-même sur la foi nouvelle qui va l'illuminer; enfant, on lui choisit un parrain, père spirituel, qui répond de son cœur chaste et de son âme innocente. Il n'est pas un seul des Pères de l'Église qui n'ait traité du baptême, le principe de toute loi; c'est à la fois l'initiation et l'épuration : l'initiation à la société chrétienne, l'épuration de la vie antérieure et souillée. Ce sacrement est imité matériellement, avec une sorte d'enthousiasme, par toute l'école philosophique du néoplatonisme. Dans l'antre des nymphes dont parle Porphyre (*de Antro nympharum*), les adeptes n'allaient-ils pas s'agenouiller pour recevoir goutte à

Les aspirants au baptême s'appelaient φωτιζομενοι. Saint Cyrille et saint Chrysostome ont deux catéchèses adressés à ceux que l'on doit bientôt baptiser : Προς τοις μελλοντας φωτιζεθαι. L'immersion est constatée par Tertullien, qui rend le mot grec βαπτιζειν par *tingere*. L'eau du baptême devenait sainte par la prière : Οντως απεναντιας το λιτων υδωρ πνευματος αγιου... την επικλησιν λαβον δυναμιν ατουτητος επικταται. (Cyprien, *Cateches.*, 3.)

goutte l'eau limpide qui trempait les murailles? Par le baptême, l'Église allait rattacher la société des barbares à la vieille civilisation romaine; sacrement si antique, qu'on en voit l'image et le symbole inscrits sur les plus anciens monuments du christianisme, au temps même des catacombes.

La confession des fautes (la pénitence) remonte aussi à la primitive époque de l'Église; c'est la plus grande abdication de l'individualisme humain dans la foi, l'abaissement de la créature devant Dieu, et en même temps un moyen très-actif de discipline; quand la vie peut s'avouer, c'est qu'elle est innocente, et la confession était le témoignage le plus parfait de la pureté des mœurs et des vertus chrétiennes. Pouvait-il d'ailleurs exister un moyen d'action plus complet sur l'individu? L'absolution du prêtre était un certificat de conduite régulière, délivré au fidèle par l'Église (la société générale), l'épuration antique reportée dans l'ordre moral des idées; chaque chrétien s'y conforme, et l'état parfait c'est que l'âme du fidèle devienne semblable au vase de cristal où tous puissent lire. Une société serait admirable si chacun de ses membres pouvait faire un tel aveu de sa vie pour exprimer son repentir, recevoir l'absolution de ses fautes avec la promesse de ne pas y retomber (1). Dans les mys-

(1) Les Grecs appelaient la pénitence εζομολογησις. Saint Césaire

tères antiques, on se lavait d'eau lustrale; on s'épurait quelquefois par le sang. L'Église remplaça ces formes matérielles par l'épuration morale, qui est la pénitence ordonnée par le prêtre.

La confesssion a maintenu un peu d'ordre et de sentiment humain dans la société barbare du moyen âge ; la pénitence a mis un frein aux passions désordonnées de l'individualisme conquérant. La civilisation aurait péri s'il n'y avait eu la force de l'anathème : les barbares devenus chrétiens disaient : Qui nous délivrera de nos fautes? l'Église nous pardonnera-t-elle? Repentir, pénitence, absolution, ces trois idées ont sauvé la société au milieu de l'invasion des barbares. La confession fut un frein immense; les conquérants reconnurent une règle, et par la confession on put voir les rois de la race germanique abaisser leur glaive devant la mitre des évêques. Pénitence! pénitence! devint un cri de morale et de civilisation. On vit la violence se couvrir du sac de la miséricorde, et le puissant châtié par la main des évêques.

Initié par le baptême, absous par la confession et la pénitence, le chrétien est admis au banquet fraternel de l'eucharistie ; Jésus-Christ veut donner

d'Arles la définit *initium sanitatis*. Il y a d'admirables paroles de saint Basile, 34e lettre à Amphiloque, sur la pénitence toujours indulgente envers les femmes adultères.

son corps, son sang, aux fidèles, afin que sa divine présence les maintienne dans les doux sentiments des uns envers les autres, par l'échange des vertus. Il veut s'offrir comme victime éternelle dans l'hostie vivante, admirable mystère, car il prépare la vie commune (1). Le banquet eucharistique des chrétiens faisait l'admiration des polythéistes eux-mêmes; lorsque le culte de Mithra, ce grand plagiat du christianisme, se répandit sur toute la surface de l'empire romain, il établit dans les initiations de l'antre mystique une eucharistie matérielle. Les plus antiques monuments de l'Église parlent de l'eucharistie, et le présentent sous l'aspect que le Christ lui a donné : la présence réelle. Les ariens et les manichéens seuls en faisaient un mythe, un symbole, une apparence, par une conséquence de leur dogme négatif. La parole de Notre-Seigneur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » pourraient-elles s'interpréter dans une autre pensée que la présence réelle? En prenant l'eucharistie au simple point de vue de repas fraternel, quelle plus belle idée que de faire partager le corps du maître par les

(1) Dans l'Église primitive, la communion était précédée du repas, ουτε δειπνον επιτελειν, comme dit saint Ignace, 8. Ces festins de charité étaient appelés *agapes*. Les évêques s'envoyaient l'eucharistie en signe de communion : Αλλ' αυτοι μη τηρουντες οι προσου πρεσβυτεροι, τοις απο των παροικιων τηρουσιν επεμπον ευχαριςιαν. (Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, liv. V, chap. XXIV.)

membres d'une société vivant par le pain commun et quotidien de la sublime oraison dominicale !

Le quatrième sacrement, la confirmation du fidèle, avait le double but de constater la suprême puissance de l'évêque (le père) et les sentiments de l'humilité chrétienne de chaque fils ; le pontife, revêtu de la mitre et de la crosse pastorale, rappelait, par le soufflet donné sur la joue, les sentiments de résignation et d'obéissance, les premiers et les plus puissants de tous dans les sociétés humaines ; les épreuves de la vie étaient d'ailleurs si grandes, si douloureuses ! on souffrirait tant d'amertume et de déceptions, qu'il fallait le révéler par un symbole, une formule et une douleur ! Le Christ n'avait-il pas été souffleté en plein prétoire, et que de soufflets nos sentiments ne recevaient pas dans les longues épreuves de la vie ! Chaque sacrement initiait ainsi le chrétien à l'existence de lutte et de combat qu'il avait à soutenir contre les passions et les désenchantements de l'existence dans la longue et fatale vallée de larmes (1).

L'ordre était un sacrement spécial aux lévites,

(1) Dans l'origine, la confirmation était une forme qui communiquait l'esprit ου τὸ αγιον πνευμα οχυριον εν υμιν εδωκεν τη χειροθεσια. La formule : *Signo te signo crucis et confirmo te chrismate salutis, in nomine Patris*, etc., est un peu plus moderne. Saint Cyrille de Jérusalem parle déjà du parfum, μυρον. Il est un don de Jésus-Christ, Χριϛου χαρισμα. Voyez dom Martenne, *de Antiq. eccles.*, t. I, p. 249.

aux prêtres, pour les élever au sacerdoce, une initiation à la *gnose*, dans le sens orthodoxe de saint Clément d'Alexandrie ; le fidèle sortait alors de la classe commune pour prendre place parmi les parfaits : les diacres, les prêtres ; image de l'imposition des mains donnée par le Christ à ses disciples : « Allez évangéliser par toute la terre. » C'est pourquoi le sacrement de l'ordre appartenait toujours à l'ancien, à l'évêque ; seul il pouvait juger l'aptitude, la capacité de celui qui aspirait au diaconat et à la prêtrise, à l'état de parfait. Aussi le caractère du prêtre devenait indélébile, car il conférait les sacrements avec le droit d'instruire le peuple et de consacrer l'hostie vivante, fonction si auguste qui ne permettait plus de rentrer dans la vie privée sans un sacrilége. Dans l'ancien monde, les initiés aux mystères en recevaient une empreinte sacrée; l'initié devenait plus qu'un homme.

Le mariage, également élevé à la dignité de sacrement, se régularisait dans de solennelles et de pures conditions. On doit remarquer, par la lecture du code Théodosien, combien, sous ce rapport, le droit romain reçoit de modifications à partir du christianisme. Dans l'ancien monde, la femme était à la fois esclave et débauchée ; l'Église tendait à la rendre libre et chaste ; deux idées qui se lient plus qu'on ne croit : l'abaissement vous rend semblable

à la brute (1); l'élévation des sentiments les purifie, et la liberté chrétienne brisait les chaînes de l'esclavage pour y substituer les devoirs, qui sont les liens les plus forts. Le mariage chrétien fut une des belles idées de la civilisation nouvelle ; le contrat civil fut subordonné à l'acte religieux dans la basilique ; l'union de l'homme et de la femme vint de Dieu. Désormais la plupart des Pères de l'Église vont s'occuper de la moralisation de la femme ; on l'a rendue libre, il faut maintenant la conserver chaste et obéissante. La virginité est l'état parfait, le mariage est une situation difficile qui ne peut s'épurer et s'agrandir que par le sacrement. En posant cette doctrine de l'unité de la femme, le christianisme doit lutter d'abord contre la civilisation éhontée de l'ancien monde, qui fait de la femme une courtisane et une esclave ; « il faut, comme l'a dit Tertulien, que la vierge sorte voilée, » il faut qu'elle cesse de se montrer même dans cette nudité de l'art antique, comme sur les fresques de Tivoli et de Pompéia ; c'est ainsi que le mariage peut apporter un frein aux passions brutales. Comment prouver aux barbares, à ces hommes de force et de

(1) Dans le droit privé de Rome, la femme était la chose du mari ; à douze ans, il l'achetait pour l'élever et la dominer Numa l'avait ainsi ordonné : To *σωμα και το ηθος καθαρον και αθικτον επι τω γαμουντι γενεσθαι* Comparez Denis d'Halicarnasse, liv. II, p. 92-93, et Plutarch., *in Numa*.

courage, qu'ils doivent s'arrêter dans l'assouvissement de leurs désirs? Divorce et répudiation sont deux coutumes difficiles à déraciner au cœur de l'humanité. Dans le système de l'Église, l'homme et la femme se doivent si exclusivement l'un à l'autre, qu'un seul manquement est l'adultère mutuel. Tout est devoir, résignation et pardon : ce que Dieu a uni ne peut désormais se séparer (1).

L'extrême-onction, le dernier, le solennel sacrement, marque la fin de la vie terrestre, qui n'est, pour le chrétien, qu'un passage; l'âme, en se détachant du corps, émigre dans une autre patrie, et il faut lui donner la force du voyage; il faut l'oindre pour assouplir et fortifier son corps. Autour du mourant les fidèles sont réunis, ils prient, agenouillés; leur front est triste, mais il n'est pas désespéré; ce n'est point un adieu suprême, éternel, qu'ils donnent au frère, car ils le rejoindront. Le diacre porte le viatique pour assurer la voie du ciel au mourant; il a le pain des anges dans son sein; la résurrection de la chair lui est assurée. Pourquoi se désoler et s'arracher les cheveux comme dans

(1) Les modifications apportées au mariage par le christianisme se trouvent résumées dans les codes Théodosien et Justinien. La satire VI[e] de Juvénal nous dit assez quelle était la femme romaine :

. . . . . . Sic fiunt octo mariti
Quinque per autumnos.

les funérailles antiques? La vie n'est qu'une marche vers la mort, ainsi que les Écritures l'ont proclamé; mais la mort est aussi le vestibule de la vie éternelle, *et lux perpetua luceat eis*. Aucune institution humaine, aucune religion antique, ne présentent un ensemble de cérémonies plus conformes à tous les besoins du cœur et de l'esprit, à tous les actes de la vie, depuis la naissance jusqu'au tombeau. Le chrétien n'est jamais abandonné; il vit dans la société des fidèles, au delà même de l'existence matérielle, dans la fraternité absolue pour tous sous sa plus belle expression (1).

A partir du IVe siècle, les rites chrétiens adoptent leur grande pompe, et cette splendide tendance provient de plusieurs causes. Quoique l'austérité et la simplicité fussent le caractère de l'Évangile annoncé par de pauvres pêcheurs de la Galilée, il était impossible que, succédant à une religion d'éclat et de cérémonies, le christianisme se séparât absolument des formes antiques; l'Église vivait et se développait au milieu de l'empire de Byzance, si avancé dans tous les arts de luxe et d'industrie; la religion nouvelle pouvait-elle traverser cette civilisation sans lui emprunter les vête-

(1) Sur les anciennes pierres gravées des premiers chrétiens, on trouve des traces de la cérémonie de l'extrême-onction : le malade est couché et les fidèles l'entourent; l'âme s'envole au ciel.

ments de soie, les mitres d'or, les étoles, les chapes, costumes ou insignes des dignitaires de l'empire? Dans les temples païens on entendait les doux sons de la flûte, les chants poétiques, les hymnes en l'honneur des dieux; le christianisme dédaignerait-il ces moyens extérieurs de frapper la vive imagination et de parler aux masses? On a déjà vu que saint Éphrem le Syrien, saint Chrysostome, saint Augustin, avaient occupé les loisirs que leur laissaient le ministère saint et la prédication active à la composition des hymnes; mais les deux maîtres dans l'art de la poésie et de la musique sacrées furent alors saint Ambroise et le pape Grégoire-le-Grand. Saint Ambroise (1), poëte et musicien, emprunta à l'art byzantin le système des *Antiphonia*, qui depuis prit le nom de chant ambrosien, un peu monotone, à une corde. Grégoire, plus hardi, plus nouveau dans sa conception, transcrivit de sa main les notes du plain-chant qui devint la musique de l'Occident au moyen âge. La plupart des hymnes encore chantées dans nos églises appartiennent à cette époque : le *Vexilla Regis* est d'Hilaire de Poitiers, le *Te Deum* solennel est de

(1) *Liturg. Ambrosiah.*, dans la *Liturgic. general.* de Pamelius, t. III, p. 307. Le père Mabillon a publié des notes très-curieuses sur ce sujet dans sa *Liturg. gallican.* Sur les emprunts faits aux formes païennes, on peut lire une dissertation très-curieuse de Starkius, *de Translatitiis ex gentillissimo in religionem christianam.*

saint Ambroise de Milan, qui l'écrivit de sa main même. La liturgie devint comme le formulaire de la prière chrétienne, approuvée par l'évêque; il était si important d'éviter la confusion dans cette mer houleuse d'hérésies qui se disputaient la foi! La liturgie fixa les rites de chaque solennité : Noël, la Pâque, Pentecôte, la commémoration d'un temps, d'un lieu, avec des prières adaptées à toutes solennités, à la vie du saint, le héros chrétien; il est si naturel aux opinions d'évoquer le souvenir de ceux qui les ont illustrées par leurs actions et leur dévouement! Ce jour, on récitait l'histoire de son martyre, de la vie ascétique d'un anachorète, suivie d'un hymne solennel en son honneur. Noël était, pour l'Occident, le jour de la naissance du Sauveur; pour l'Orient, ce fut d'abord l'Épiphanie. Quarante jours de jeûne précédaient la sainte ou grande Semaine, qui commençait par la Passion et finissait par la Résurrection du Fils de l'Homme. La Pentecôte fut la fête de l'Esprit se manifestant par les langues de feu qui illuminèrent le front des apôtres (1).

Ces solennités si multipliées avaient pour but de

(1) On la nommait alors Πασχα ςαυρωσιμον ; le vendredi saint était appelé Παραςκευη ; le jour de la résurrection, Πασχα αναςασιμον ; enfin il y avait le dimanche blanc, Καινη κυριακη ; l'ascension du Sauveur se nommait Αναληψις, et enfin Πεντηκοςη.

tenir en continuel éveil les émotions de tous les fidèles à l'Église qui composaient la société chrétienne. Toutes avaient un caractère grave et poétique, et souvent triste et lamentable, parce qu'elles entraînaient les imaginations et le cœur au delà de la vie périssable. L'empereur Julien, dans son enthousiasme pour les fêtes et les pompes riantes du paganisme, appelle les chrétiens des fossoyeurs aux manteaux lugubres qui ne se plaisent qu'autour des tombeaux : « Oui, dit saint Chrysostome au vrai fidèle, si tu veux te réjouir, va t'asseoir sur la tombe de martyrs, répands-y un torrent de larmes; les ossements des martyrs abondent en bénédictions (1). » Le culte des martyrs et de leurs reliques eut pour base le plus noble, le plus naturel des sentiments, l'enthousiasme pour les héros qui se sont sacrifiés à la cause commune, la reconnaissance de ceux qui survivent envers ceux qui sont morts pour une idée; le martyr est le frère tombé pour tous, et l'hymne, le chant de mémoire pour le brave athlète qui a sacrifié sa vie à la communauté, ou qui l'a consacrée à l'instruire par ses exemples ou à l'entraîner par son dévouement; si bien que, depuis, l'expression de martyre s'est appliquée à tout sacrifice exalté; leurs noms, on les choisit dans

(1) Chrysost., hom. 68 *de Sanitis martyribus.*

le martyrologe, pour se placer sous leur patronage; on les invoque pour demander leur intercession auprès de Dieu, le Père immuable, éternel. On accourt des pays les plus lointains pour visiter leur tombe; chacune de leurs paroles est recueillie dans des actes; leurs traits sont retracés sur le marbre et le bois, comme ceux des êtres aimés ou vénérés (1).

De là le culte si naturel des images qui n'est point l'adoration ni l'idolâtrie. Dans l'Église primitive, il n'est point généralement admis, bien que dans les catacombes on trouve des figures informes et les traits grossiers du Christ, des apôtres, du bon pasteur, de Daniel, etc. Il était si naturel que les premiers chrétiens, dévoués à une idée, cherchassent à reproduire, au milieu des fleurs et des fruits, arabesques ou mosaïques, la crèche du Sauveur, la vie évangélique, la pêche miraculeuse, épisodes de l'épopée évangélique! Si saint Paulin est l'adversaire de toute reproduction par les arts, saint Augustin se prononce avec son imagination ardente pour l'école artistique; et saint Grégoire-le-Grand, le pontife qui avait donné son nom à toute une

(1) Cependant les Pères de l'Église combattent l'abus et l'exagération du culte des martyrs, et saint Antoine s'élève fortement contre ce qu'il appelle une violation des tombeaux par la vente de reliques) Μητε νομιειον μετε ολως οςιον ειναι τουτο. (Athanas., *Vit. Antonii.*

forme de chant, déclare « que les images remplacent l'écriture pour ceux qui ne savent pas lire; » justification ingénieuse de l'art dans l'Église (1). Une fois cette liberté donnée, la sculpture, la peinture, l'incrustation, se partagèrent les grandes formes des basiliques, les autels, les ornements sur toutes les faces. L'art byzantin était singulièrement riche et fécond; il mêlait les couleurs brillantes à l'or, l'ivoire; tous les vases saints furent façonnés avec le luxe des riches vêtements des évêques et des prêtres : l'onyx, l'émeraude, la topaze, l'améthyste, se placèrent ingénieusement dans les lames d'or; l'antique école de la Grèce et de Rome fut surpassée en richesses; l'Église dut son luxe à l'art byzantin.

Le fondement de tout l'édifice religieux du christianisme étant la communauté et la corporation, il était naturel qu'il s'établît une juridiction spéciale et purement ecclésiastique dans son sein. Après le triomphe sur le paganisme, l'héritage des colléges de pontifes, riches et splendides (les temples étaient dotés), dut passer aux prêtres de la nouvelle foi. La communauté des biens, base primitive

(1) Un passage de saint Paulin est très-curieux pour constater l'antiquité du culte des images dans l'Église : « Propterea visum nobis opus utile, totis Felicibus domibus pictura illudere sancta, si forte altonitas hæc per spectacula meritis agrestum caperit fucata coloribus umbra. » (Saint Paulin, *Felic. natal.*, IX, 380. Le passage de Grégoire-le-Grand se trouve *VII Epistol.*, 110.)

du christianisme, avait dû accumuler les revenus dans le sein de chaque petite société chrétienne; mais, durant la persécution, rien n'était avoué ni reconnu aux yeux du monde. Ce fut l'édit de Milan (311) qui établit la première base de la juridiction ecclésiastique (1); une autre loi, inscrite au code Théodosien, donne faculté et licence à tous de laisser leurs biens à la sainte Église catholique; principe accepté avec tant de chaleur, qu'au commencement du v[e] siècle, il n'était pas d'église qui n'eût des revenus suffisants pour nourrir ses prêtres, ses diacres, distribuer les aumônes, et répartir encore des salaires aux acolytes, fossoyeurs, gardes des portes (2). Quatre parts étaient faites: l'une pour l'évêque, la seconde pour les prêtres, la troisième pour les pauvres, la quatrième pour l'entretien de l'égilse. Ces revenus consistaient en or, argent, fonds de terre, moulins à blé, huile, froment. Quand on parcourt les manuscrits de l'immense bibliothèque du Vatican, on peut voir un vieux fragment écrit en latin qui reproduit l'énumération exacte des revenus des basiliques de Saint-Jean-de-Latran et des vénérables apôtres Pierre et Paul. Ces églises antiques avaient des pro-

(1) Lactance, *de Mort. persecutor.*, a conservé le texte latin, chap. XLVIII, et Eusèbe l'a traduit en grec, liv. X, chap. V.
(2) Cod. Theodos., liv. XVI.

priétés même en Asie et en Afrique (1). Le chrétien en mourant, le pèlerin après un long voyage, jetaient les yeux sur les basiliques qu'ils avaient aimées et visitées, et souvent, pour racheter leurs fautes, ils leur léguaient tout ce qu'ils laissaient de biens dans ce monde périssable : ces biens, soumis d'abord à l'impôt du fisc, ainsi que toute propriété, en furent ensuite affranchis comme chose appartenant à la maison de Dieu; ils devinrent immenses, et Théodose lui-même, si dévoué à l'Église, dut y mettre des conditions; il suivit avec une certaine inquiétude cette absorption de toutes les propriétés privées dans l'Église, phénomène qui se produisait au reste sans fraude, sans violence, en vertu des simples lois d'accumulation : le titre de biens de *main-morte* se trouve déjà dans le code Théodosien; il signifie l'adhérence d'une propriété individuelle dans une communauté qui ne meurt pas.

Riche en propriétés, l'Église dut aspirer à la spécialité d'une juridiction, même civile, qui est la conséquence nécessaire de toute possession territoriale : les lois de la société se faisaient par les conciles, les jugements particuliers durent se faire par les évêques; il était si naturel que les chrétiens, pour

(1) L'église de Rome était une des plus riches. On peut lire une dissertation fort curieuse où tous les textes sont rapprochés : Sack, *de Patrimoniis Ecclesiæ romanæ circa finem sæculi VI* (Rome, 1821).

qui la première loi était la concorde et la paix fraternelle, recourussent à leur évêque pour la décision et le jugement de tous leurs débats (1) ! Aux yeux du magistrat civil, ils n'étaient alors qu'arbitres volontaires ; Constantin reconnut cette juridiction comme légale, ce qui la créait institution d'État. Le principe posé, c'est qu'un clerc d'Église ne peut être jugé que par elle (2) ; les chrétiens faisaient la police de leur propre société, et rendaient les sentences sur eux-mêmes, privilége qu'on accorde à tout corps qu'on veut élever et grandir. Bientôt, comme les sentences de l'Église étaient marquées d'un sentiment plus spécial de justice et de lumières, on vit accourir autour des évêques et de leur tribunal une multitude de citoyens qui demandaient à être jugés par les clercs. Les tribunaux ordinaires de l'empire étaient abandonnés, non-seulement par les chrétiens, mais encore par les polythéistes, qui aimaient à s'en rapporter à la juste sentence des évêques, toujours empreinte d'une haute impartialité (3). Les métro-

(1) Il n'est rien qu'on puisse ajouter aux savants commentaires de Godefroy sur le Code Théodosien, liv. XIII, chap. xxx.

(2) C'est ce qu'on appelait *causæ spirituales ecclesiasticæ*.

(3) Ce sont ces jugements que Valentinien déclara de la compétence des évêques : « Non aliter nisi voluntas jurgantum præcedat. » (Nov. 12.) Arcadius ajoute que les clercs ne peuvent connaître des causes civiles, *nisi partes consenserint*. (Cod. Just., liv. I, t. IV.)

politains se plaignirent bientôt d'être détournés de leurs fonctions épiscopales par cette obligation de juger les causes privées de chacun ; les magistrats civils formulèrent d'autres plaintes, et les édits fixèrent la compétence des cours ecclésiastiques pour les choses comme pour les personnes ; elles ne durent connaître que des contestations sur les affaires de l'Église ou entre clercs, parce qu'on craignait les envahissements de la suprême puissance d'une forte et solennelle hiérarchie.

Dans les progrès et les développements du droit ecclésiastique, rien donc ne résulte de la violence et de l'usurpation ; tout vient du développement naturel de la justice et de l'équité (1), vraie source de la puissance morale ; les évêques n'ont point avec eux le glaive, ils ne commandent pas les armées ; on vient à eux, parce qu'ils sont en possession de la justice et de la vérité ; leurs lois sont meilleures, leurs sentences plus impartiales, on y recourt au nom de la morale et de la liberté : le mineur, la femme, le serf, y voient un point d'arrêt contre la force, une résistance à l'oppression. En vain, pour arrêter cette juridiction ecclésiastique dans ses

(1) Ce qui fut le plus spécialement réglé, ce fut le droit d'asile qui était dégénéré en abus. (Cod. Theodos., lib. IX, t. XLV, « de his qui ad eccles. confugiunt, » toujours avec le commentaire de Godefroy.)

limites (1), on en fixe les termes, on en restreint les bases; le peuple saisit un prétexte pour éluder les prescriptions des édits : ainsi on se fait clerc, on s'incorpore à quelques-uns des métiers qui sont placés sous la juridiction épiscopale ; on donne son bien à l'Église pour en obtenir protection. La puissance morale du christianisme doit être bien grande, puisque les barbares eux-mêmes la proclament et la subissent comme un frein.

(1) On se fit clerc, on se fit même domestique de l'Église, pour jouir des immunités, *domestici episcoporum*. C'est Sulpice Sévère qui a le plus exalté l'état ecclésiastique. (*Vita Martyr.*, chap. xx.)

CHAPITRE XXVII.

INFLUENCE DES INSTITUTIONS CHRÉTIENNES SUR LES NOUVELLES SOCIÉTÉS D'OCCIDENT.

Ce siècle tant agité avait vu s'accomplir l'immense irruption des barbares sur le corps épuisé du vieil empire romain. A la suite de cette course désordonnée, quelques groupes de peuples avaient fondé des établissements solides, il faut bien que les fléaux même épuisent leur rigueur! les Vandales, les Suèves en Afrique, les Visigoths en Espagne et dans la partie méridionale des Gaules. Quant aux Francs, à peine établis sur la Seine et la Loire, ils étendirent leurs rameaux sur la Belgique (1); la Bretagne seule restait indépendante. Les Bourguignons, du haut du Jura, venaient en s'amoindrissant jusqu'au lac de Genève. Les Lombards domi-

(1) Grégoire de Tours est toujours la source considérable pour suivre l'histoire des Francs, liv. III; mais l'auteur des *Gesta Francorum* a plus de détails sur les origines.

naient l'Italie après les Huns. Les Allemands restaient en dehors des divers centres de la civilisation, et pourtant leur destinée était de demeurer debout après que tant de peuples, alors puissants, seraient couchés dans la vaste tombe des âges. Ces multitudes peuvent être rangées en trois couches : les Huns, les Vandales même passent avec la rapidité d'un torrent dont il ne reste plus trace; les Lombards, les Visigoths, les Bourguignons constituent des États qui se sont effacés après une certaine période; enfin, les Francs, les Goths, les Normands ont fondé ces nations qui vivent encore à travers les temps avec la vieille empreinte de leur caractère et de leur civilisation. Au milieu de ces établissements successifs, il faut suivre et constater l'influence active du christianisme.

J'ai déjà dit que toutes les terres envahies par les barbares, depuis la Thrace jusqu'aux Gaules, l'Espagne et même l'Afrique, déjà chrétiennes, avaient leurs évêques, leur clergé, leur culte des saints et leurs martyrs. En présence de ces terribles invasions, les évêques, premiers citoyens des cités, avaient accompli une mission d'apaisement et de concorde, qui devait grandir leur pouvoir; il n'est rien d'étonnant que l'action chrétienne se fît immédiatement sentir sur les barbares. L'organisation ecclésiastique était par elle-même un vaste sys-

tème avec ses conditions de vie publique et privée dans les cités et les campagnes. Or, un système existant est toujours une force : ainsi, les chefs divers des barbares se trouvaient en rapport avec les évêques, et presque partout ils subissaient leur influence : d'où le phénomène historique de l'action réciproque du christianisme sur la barbarie et des idées barbares sur quelques-unes des formes religieuses. Des dispositions bizarres (1), le plus souvent de police locale, se trouvent inscrites dans les conciles, produit de ce contact; la philosophie critique en a tiré des conclusions défavorables à la pureté, à la sainteté de la foi chrétienne; mais a-t-on assez considéré la situation de lutte et de combat qu'avait acceptée le christianisme en face des passions et des instincts mauvais de ces nations qui envahissaient le territoire des Gaules? Celles-ci apportaient avec elles même l'adultère, l'inceste, la violence; quelques-uns des prêtres ou clercs étaient aussi d'origine barbare, et gardaient ces abominables mœurs. L'Église, en luttant de toutes ses forces, dut néanmoins s'altérer dans ce contact. Il

(1) Voyez les conciles de Saragosse (380) et de Carthage (387); on y lit des chapitres : « De Clericis invidis, accusatoribus, adulatoribus, proditoribus, maledicis, frequenter litigantibus, discordantibus, turpiloquis, per creaturas jurantibus, inter epulas cantatibus. » Évidemment les mœurs barbares avaient agi sur le clergé.

est impossible qu'une civilisation mauvaise ne se détrempe pas sur l'organisation morale qui la comprime; elle en rouille ou en détend les ressorts.

Au milieu de cette nuit sanglante que les invasions des barbares jetèrent sur le monde, les Huns ne se montrent qu'un moment, soit qu'ils s'établissent en Pannonie, sous leur chef Balimir, soit qu'ils envahissent la terre des Goths au delà du Danube, où ils deviennent les auxiliaires de l'empire byzantin. Attila est le dernier génie de cette race conquérante (1), et, après lui, les Huns deviennent une peuplade errante. Attila, le fléau de Dieu, selon les vieilles chroniques, n'accepta aucune des deux grandes formules chrétiennes, nicéenne ou arienne; la parole des évêques fut impuissante pour arrêter le glaive. Attila ne fonde rien, et dès lors il n'invoque aucun de ces principes qui moralisent les sociétés : la puissance du glaive n'a pas besoin de l'idée chrétienne pour s'imposer; elle ne se règle pas, elle commande. Le règne des Vandales, plus long, plus régulier, après avoir tout dévasté, s'épuise dans la mollesse sous l'énervant climat d'Afrique. Genséric, leur premier roi, s'établit à Carthage, à moitié détruite

(1) La meilleure source pour l'histoire d'Attila est toujours Jornandès, *de Rebus Geticis*, en le comparant à Priscus, *Except. de Legationib.*

par les ravages, et, de ce centre, il commande à l'Afrique romaine; arien énergique et persécuteur, il poursuit l'Église orthodoxe et les nicéens purs. Saint Augustin a raconté la sanglante histoire de ce nouveau temps des martyrs où les confesseurs rendirent témoignage de la foi.

L'élément catholique néanmoins ne disparut pas en Afrique : un moment caché pendant l'orage, on le retrouve chez les évêques et parmi les églises qui ne veulent point s'abaisser devant les ariens. Huneric, plus tolérant que son père, laissa les catholiques libres, à ce point qu'ils eurent un évêque même à Carthage. Tout à coup la persécution éclate; les supplices se multiplient; d'après le témoignage peut-être un peu exagéré de Procope, plus de quarante mille fidèles reçurent la palme du martyre. Quelques légendes qui se sont conservées racontent des circonstances affreuses; le supplice infligé par les ariens était celui-ci : on arrachait la langue aux chrétiens; plusieurs tombeaux antiques reproduisent sur la pierre ces scènes de martyres empruntées à l'idée du châtiment matériel : ceux qui blasphémaient la doctrine arienne de l'unité de Dieu devaient être mis dans l'impuissance de soutenir leur impiété (1); ainsi raisonnaient les

(1) Lisez, sur ces persécutions commandées par les chefs vandales

Vandales, qui, après avoir abusé de tous les excès de la violence, tombèrent dans tous les énervements de la débauche et du luxe, seconde période de la vie barbare. Il faut lire dans Procope les descriptions de cette société vandale, dominant sur le rivage de l'Afrique et jusque dans la Sicile.

Qui aurait reconnu ces inflexibles guerriers de la Baltique, fils d'Odin, les ravageurs de toute civilisation ! Sous les rois Gutteric et Gunamond, on les voyait, revêtus de longues robes de soie et d'or, les pieds couverts de voluptueuses sandales, les cheveux parfumés d'huile de senteur, passer leur vie dans de somptueux repas, moitié au lit, moitié au bain ; tels étaient les Vandales dégénérés à la fin du ve siècle, et néanmoins ils ne cessaient de poursuivre, au nom des opinions d'Arius, les évêques nicéens, dont saint Augustin était le chef. Le caractère assez commun de l'arianisme, c'était la volupté et l'intolérance, double condition de la philosophie sensuelle. La domination des Vandales s'efface d'Afrique à la suite des conquêtes de Bélisaire ; les guerres étaient alors de vastes exterminations, et l'arianisme disparut par le glaive. Justinien, prince orthodoxe, rétablit partout le symbole de Nicée;

contre les fidèles, l'historien Victor Vitens, *de Persecutione Vandalica.*

l'Afrique se replaça sous l'empire de la foi catholique. Les Vandales avaient fait des ruines; ils ne laissèrent rien après eux que des décombres (1).

Les Goths fondèrent à leur tour un État très-mobile en Italie, sous Théodoric, dont la capitale fut Ravenne. Les voyageurs qui recherchent les antiquités chrétiennes dans leur source, négligent trop cette cité, si curieuse pour l'art du v[e] siècle. Théodoric, comme tous les barbares, fut arien, néanmoins sans être persécuteur; animé de l'esprit romain, il en prit les mœurs, les habitudes. Comme les Vandales en Afrique, les Goths quittèrent leurs grossiers vêtements pour s'envelopper de la robe prétexte et du laticlave; l'arien Théodoric (2) eut son sénat d'évêques de la même communauté que lui; et la vieille Ravenne devint une seconde Rome avec les arts et les écoles de philosophie, car l'arianisme avait des prétentions à la science. Sous cette influence des évêques, on rédigea le code admirable des Goths, dans lequel les principes du droit civil sont si nettement exposés. Il n'y

(1) Procope, *de Bell. Vandalor.*, liv. II. C'est toujours l'auteur le plus curieux sur ces époques désordonnées.

(2) Théodoric avait donné une parole de fidélité aux empereurs, et il s'était civilisé :

. . . . Romæ sum, te duce, amicus,
Principe, te miles.

(Sidon. Apol, *Panegyr. Avit.*)

a d'autres traces de l'origine orgueilleuse du droit germanique que dans la différence des *compositions* pour établir la supériorité des barbares sur les Romains. En dehors de cette séparation politique, on dirait que le code des Goths a été fait sous la double inspiration de la pensée romaine et ecclésiastique. A Ravenne, aujourd'hui encore, le voyageur peut contempler le vaste tombeau de Théodoric et le dôme qui le couvre, formé d'une immense pierre d'Italie. Après lui, les rois Atheric, Théogot, Vitigès, dominèrent ces nations, que le symbole nicéen dompta peu à peu sous l'influence du pape et des évêques. L'arianisme n'est pas une foi religieuse ardente et vivace, mais une doctrine philosophique, et celles-ci n'ont ni perpétuité, ni puissance. L'Église orthodoxe organisa seule les Goths en nation civilisée ; chassés de Rome par Bélisaire, ces peuples reprirent leur domination en Italie, sous le vaillant Titilla, qui venait de publiquement renoncer à l'arianisme, en écoutant la parole de saint Benoît le solitaire (1). Par cette acceptation de la foi de Nicée, Titilla cherchait à se confondre dans la population du sol ; ce roi périt dans une grande bataille livrée à l'eunuque Narsès, un des plus remarquables chefs d'armée. Les eunuques,

(1) Voyez Muratori et Pagi, *ad ann.* 567.

je l'ai dit, jouèrent toujours un rôle puissant dans l'histoire du Bas-Empire ; leur condition les obligeait d'absorber en eux-mêmes toutes leurs facultés, leur énergie : c'étaient habituellement des hommes de capacité et de science. Pour élever et sanctifier cette chasteté naturelle, l'Église adopta le célibat des prêtres, qui les sépare de la famille particulière pour les rattacher à la sainte hiérarchie qu'elle a constituée. Les traces chrétiennes de la domination des Goths se trouvent dans les deux antiques cités de Vérone et de Brescia. Rien pourtant dans ces débris de monuments ne justifie le nom de style gothique qui fut donné à toute une architecture du moyen âge. Ces débris gardent la forme un peu brillante de l'école byzantine ou la simplicité de l'antiquité latine. La monarchie des Goths ne fut qu'un gouvernement de lutte, de conquête, de passage, et tomba sans laisser trace de sa durée.

Il n'en fut pas ainsi de la monarchie des Lombards; chrétienne dès son origine et dévouée d'abord aux doctrines d'Arius (1), elle entre presque immédiatement en lutte avec la papauté. Les Lombards avaient vivement frappé les imaginations des contemporains par le caractère accentué et terrible de

(1) L'origine scandinave des Lombards a été parfaitement prouvée par Grotius dans les prolégomènes de son *Histor. Gothor.*

eur physionomie ; le derrière de leur tête était rasé, et leurs cheveux, partagés, tombaient en longues mèches jusqu'à leur barbe épaisse et crépue, de sorte que la figure était comme entourée de poils incultes. L'historien Paul Diacre, qui a retracé leurs annales, éprouve une indicible horreur à décrire cette race d'hommes qui tenaient de la brute ; en effet, sur les médailles et sur quelques monuments de pierre qui nous sont restés, leurs traits nous apparaissent avec un caractère particulier de sauvagerie. Pourtant ils établirent leur domination à Pavie, cité antique, à Brescia ; de là sur Milan et toute la contrée qui, depuis, porte leur nom, la Lombardie. La conquête n'épargna que Ravenne, l'exarchat grec, et Rome, la ville des apôtres. Le chef des Lombards, Agilophe (1), fit rentrer les barbares ariens sous l'empire de la foi nicéenne, et la légende a parlé de l'influence qu'exerça sur Agilophe sa femme Théodolinde, qui l'entraîna vers l'Eglise. A ces époques, les femmes exercent toujours une vive action catholique : à Théodolinde on doit la basilique de la Monza, sainte escarboucle de Lombardie. Le voyageur enthousiaste, qui a sa-

(1) Velleius Paterculus dit des Lombards : « Gens germana feritate ferocior. » (T. II, 106.) La politique des empereurs d'Orient était toujours de diviser les barbares par les promesses : Αγαν προμηθης και αγχινουστατους. (Agathias., liv. V, p. 170-171.)

lué l'église ambroisienne de Milan, doit finir son pèlerinage lombard par la station de Monza, pour étudier la civilisation. Dans l'église, primitivement arienne, de Saint-Jean-Baptiste, il trouvera la précieuse couronne d'or incrustée de pierreries, avec cette inscription très-catholique : « Agilophe, par la grâce divine, roi glorieux, l'a offerte à saint Jean-Baptiste, dans l'église de la Monza. » La physionomie historique de ce temps, aux annales d'Italie, est celle de la reine Théodolinde, dont le souvenir est partout, dans les cités et les églises. Au chœur de la Monza, elle offre une poule et sept œufs d'or à saint Jean-Baptiste, le patron de l'Église gréco-lombarde; les sept œufs, image des sept provinces qui formaient l'heptarchie lombarde ! Aujourd'hui les monuments de Milan, Pavie, Brescia, des Alpes au Tyrol, sont moins gréco-romains que lombards. Les formes du gouvernement étaient sages, modérées sous les conciles des évêques qui exercèrent une heureuse influence sur les mœurs et les lois (1). Aduvald, le fils de Théodolinde, fut ardent catholique, tandis qu'Arivald, son gendre, fut arien, deux idées qui alors divisaient le monde barbare

(1) Les mœurs des Lombards s'étaient considérablement adoucies, ainsi qu'on peut le voir par l'épitaphe d'un de leurs chefs :

Terribilis visu facies, sed corde benignus,
Longeque robusto pectore barba fuit.

comme deux opinions politiques. Lotharis, roi conquérant, étend la domination lombarde jusqu'aux plus extrêmes possessions grecques, et quand il est maître de l'Italie, il fait dresser son code de lois, plutôt militaire que civil. La théorie de la composition y domine et prévaut sur le système des épreuves, plus essentiellement ecclésiastique. L'arianisme, comme la philosophie, n'est pas un élément civilisateur (1).

La nature de cette monarchie des Lombards est parasite, parce qu'elle se trouve entre deux dominations : les Grecs nicéens avec les évêques sont maîtres de la Sicile, de la Pentapole ; ils y ont une hiérarchie d'évêques, de diacres. Les souverains pontifes de Rome gouvernent ce qu'on appelle *Patrimonium sancti Petri*. Désormais la question politique se mêle aux idées religieuses, et si cette double lutte maintient les Lombards dans l'arianisme, ils n'y furent jamais fermement dévoués. Luitprand, qui conquiert la Pentapole avec Ravenne, la ville de l'exarchat, catholique nicéen, est le constructeur des basiliques dont le style lombard se révèle à Milan, Pavie et Vérone, toutes placées sous l'invocation des saints de l'Église primitive, Jean,

(1) Paul Diacre, lib. III, cap. XXXIV. Les lois des Lombards ont été publiées par Muratori dans le 1er volume *de Scriptor. rerum Italicar.*, p. 2.

Michel, Pierre, Paul. L'église si simple de Santo-Micaelo de Pavie porte les signes visibles de l'arianisme. Cette incertitude de la foi fut une des causes qui préparèrent la chute de la monarchie lombarde (1), et la mirent en hostilité avec les papes invoquant le secours des Francs, et plus tard de Pepin et de Charlemagne.

Le caractère religieux, épiscopal et régulier se trouve plus spécialement dans l'organisation de la monarchie des Visigoths, la plus belle, la plus impartiale, fondée sous l'influence des évêques. Ces peuples, d'abord répandus en conquérants sur tout le territoire de la province narbonnaise, bientôt apaisés, domptés par le contact des habitudes romaines, et à l'aspect de ces admirables municipes organisés sous l'influence des évêques, étaient devenus à la fois Gaulois et Romains : « Un Goth, dit le roi Astolphe, a un caractère trop dur, trop impérieux pour se soumettre aux lois civiles sans commandement; j'ai senti que ma gloire tout entière devait être de le dompter sous le frein salutaire de la loi romaine. » Si les chefs ou rois lombards s'établirent à Pavie, à Milan, à la Monza, où s'élèvent encore leurs basiliques, le

(1) Saint-Michel de Pavie est dans une rue presque abandonnée. Peu de voyageurs s'arrêtent à Pavie; on court à Milan.

siége de la royauté visigothe fut d'abord à Toulouse, municipe romain où le christianisme dominait déjà depuis le IIIe siècle et le martyre de saint Saturnin. A Toulouse règnent leurs chefs ou rois Théodoric, Euric et Alaric; leurs successeurs, refoulés au delà des Pyrénées par les Francs, se jettent sur l'Espagne (1). Tolède devient leur capitale, à l'extrémité méridionale; le gouvernement réel des Visigoths s'organise par les conciles, véritables assemblées politiques, où l'arianisme se révèle immédiatement avec son caractère dominateur et tout exclusif. La grande masse de ses populations, catholiques orthodoxes, n'accepte pas la formule épiscopale des ariens, et cette répugnance expliquera plus tard la facile conquête du Midi par les Francs; la conformité d'opinion est une si grande force ! Depuis la Loire jusqu'au Guadalquivir, le catholicisme forme la couche primitive des municipalités romaines. N'est-ce pas la foi de Nicée qui a expulsé les derniers vestiges du paganisme? Au ve siècle, les sacrifices païens ont presque disparu et se sont réfugiés dans les pagus (villages), où longtemps ils se conservent encore. Vivant et debout, il reste dans les municipes du midi de la

(1) Les capitales ou grandes cités des Visigoths furent alors Tolède, Séville, Merida, Braga et Tarragone. Voyez Isidore de Séville, *Chron. passim*.

France les vestiges de quelques coutumes : le bœuf aux cornes dorées, les autels couverts de fleurs, les lévites semant le genêt aux longues processions, les sacrifices des taureaux, les cirques de combat et de lutte (1), les repas des funérailles et les chœurs de danses agréables au dieu Pan.

L'arianisme s'affaiblit et disparaît à son tour du milieu des Visigoths presque immédiatement après qu'ils s'établissent en Espagne, à Saragosse d'abord, à Tolède ensuite. La question de préférence entre la foi nicéenne et l'arianisme se discute dans un concile mixte; le christianisme révèle la vérité de son dogme; la pensée orthodoxe triomphe et l'arianisme disparaît. Il est deux faits dans l'abolition des doctrines antiques que j'ai déjà signalés comme un des phénomènes de l'humanité : comment se fait-il que le paganisme tombe sans susciter une de ces résistances que la foi scelle de son sang, et qu'à son tour l'arianisme, si puissant du IVe au VIe siècle, s'efface pour ne plus se relever? C'est que le paganisme, d'abord religion toute sensualiste, n'avait aucune des conditions qui perpétuent les dogmes; tout ce qui vient des sens est périssable; pour croire, il faut mépriser la douleur. Le paganisme n'eut pas de martyrs,

(1) Quelques souvenirs du paganisme se reproduisent dans les processions de la Fête-Dieu, au midi de la France.

parce qu'il n'enseignait que la joie et le plaisir; il dut disparaître. Quant à l'arianisme, il était moins un symbole religieux qu'un système de philosophie, systèmes qui sont toujours une mode, un jeu de l'esprit, jamais une conviction. Il est rare qu'on boive la ciguë pour une idée abstraite.

Ce fut au concile de Tolède, sous l'influence des évêques visigoths, que se prépara ce beau code de lois (1) qui respire l'étude profonde de la législation civile des Romains, modifiée par les idées catholiques. Je devance les temps pour mieux grouper les idées. Les premiers canons du concile de Tolède se rattachent à l'année 400; ils sont destinés à régler la police du mariage et à proclamer l'unité de la femme, un des points les plus essentiels et les plus difficiles à imposer dans cette société barbare où les passions étaient sans frein et les désirs sans mesure : « Que celui qui a une femme ne persiste pas à avoir une concubine; mais que celui qui a une concubine ne pense pas être exclu de la communion des fidèles. » Ici le mot concubine doit être pris dans le sens de la loi romaine (2). Le ma-

(1) Les Actes du concile de Tolède, divisés en XII livres, ont été publiés par dom Bouquet, *Hist. Francor. collect.*, t. IV.

(2) La différence de *nuptiæ* et *concubitus;* ce sont les noces patriciennes que chantent les poëtes :

Tu fero juvem in manus
Floridam ipse puellulam

riage était l'acte solennel exclusivement réservé au patriciat; la plèbe n'y était point admise : la famille n'était-elle pas une institution politique? Le concile conviait à l'égalité fraternelle tous les rangs de la société : devant la croix y avait-il encore une aristocratie? Le Calvaire élevait les hommes à un même niveau : un Dieu mort pour tous, n'était-ce pas l'abnégation de tous? Ainsi, l'unité du mariage pour dompter les vives passions des barbares, et la femme d'un rang inférieur élevée à la dignité de l'épouse légitime et patricienne, tel est un des premiers actes des évêques visigoths (1).

Dans la seconde assemblée de Tolède, le principe chrétien domine encore : il s'agit toujours du mariage, de la fixation des degrés qui permettent l'union légale entre les parents; les empêchements sont étendus aux extrêmes degrés, afin de mettre un peu de police dans les familles, qui ne sont jusqu'ici que des groupes confus et désordonnés. Le troisième concile proclame la conversion des Visigoths à la foi catholique : le roi Récarède en fit la

Matris e gremio suæ
Dedis o hymenæe hymen
Hymen! o hymenæe!

(Catull., carmen 61.)

(1) C'est pourtant cette législation que Montesquieu a traitée de bigote; on reviendra sûrement sur la valeur réelle de *l'Esprit des Lois* de Montesquieu. Cette école anglo-parlementaire a fait un grand mal au pays; elle a défiguré l'histoire.

profession de foi haute et avouée d'après le symbole et le texte précis de la foi nicéenne (1). Tous les autres articles du concile touchent à la discipline et à la surveillance de l'Église, qui se mêlait profondément à la loi politique, comme moyen de civilisation. On s'explique cette attentive et sévère action des évêques sur une société fougueuse et ardente qui échappe à la règle : il faut incessamment la contenir, la refréner. Parmi ces règles impératives se trouve une loi capitale sur la célébration du dimanche : une amende et la peine du fouet sont appliquées à qui n'observe pas le jour du Seigneur. Dieu préside aux formes de cette société; on doit en faire respecter la loi, toujours incertaine et contestée; il est essentiel que les prescriptions s'étendent à tous; il faut habituer les peuples à la règle.

Ces conciles deviennent chez les Visigoths de véritables assemblées nationales, auxquelles préside un homme de forte intelligence, Isidore de Séville, le civilisateur de la société visigothe. Du milieu de la cathédrale de Tolède, il imprime le mouvement et l'action à ces assemblées, qui peu à peu, en effet, deviennent mixtes et composées d'évê-

(1) Il est ainsi daté : Ann. IV regnante Recaredo rege, die octavo iduum maiarum DCXXVII.

ques et de comtes; à leurs décrets seront désormais soumises toutes les affaires d'État. Il se fait un tel mélange d'idées religieuses et politiques au milieu de cette société, que la confusion se continue dans les lois. Les actes du concile de Tolède décident à la fois des questions de dogme, de discipline, et prononcent sur les droits de propriété et de gouvernement.

Saint Isidore de Séville, je le répète, est le civilisateur de l'Espagne (1); poëte, érudit, chroniqueur, il a présidé à cette grande transition de l'arianisme à la foi nicéenne, c'est-à-dire de la philosophie au dogme. Les canons du concile sont rédigés plutôt comme des dissertations que comme des articles de loi; tel est un peu le caractère des actes qui émanent de l'Église; celle-ci ne prescrit pas seulement, elle veut encore convaincre; elle n'impose pas, elle prêche; elle s'adresse aux âmes aussi bien qu'à la matière, et c'est pourquoi, dans ce temps de croyance, elle atteint de si notables résultats; elle met la foi dans l'obéissance.

(1) Je ne m'explique pas le dédain philosophique de Gibbon pour Isidore de Séville : on trouve dans la *Spaña sagrada* du père Florès, non-seulement la belle *Histoire des rois goths, vandales et suèves,* d'Isidore de Séville, mais encore vingt livres d'étymologie, encyclopédie fort remarquable pour l'époque. Denis Godefroy l'a ainsi intitulée : *Auctores latinæ ling.*, IV. J'aurai plus tard à parler de saint Isidore comme auteur de la liturgie mozarabe et mixtarabe, dont le missel a été imprimé à Tolède en 1500 et le bréviaire en 1502.

Le quatrième concile de Tolède rédige la formule de l'élection des rois et du serment qu'ils doivent tous prêter avant de monter sur le trône; le principe nicéen devient une base si essentielle de la civilisation gothique, que, dans le septième concile, le roi élu, Résecuinde, fit sa profession de foi sur les quatre conciles généraux qui proclament le *filioque*, procédant de l'Esprit (1), doctrine de la plus haute orthodoxie. Il était en même temps décidé que l'élection des rois se ferait toujours par les évêques et les officiers du palais (comtes). A ces canons succèdent des articles réglementaires sur l'administration des biens de l'Église : comme elle était le pouvoir suprême, rien d'étonnant qu'elle s'organise et se réforme elle-même dans sa hiérarchie et sa souveraineté.

La monarchie des Visigoths, après la chute de l'arianisme, est l'établissement des barbares le plus profondément marqué de la domination ecclésiastique; de là cet esprit d'équité, de justice impartiale, l'énervement des habitudes militaires, qui modifie les tendances conquérantes et voyageuses des Goths primitifs; sous l'influence absorbante des évêques, tout ce peuple s'occupe des règles de la

(1) « Spiritum sanctum nec creatum, nec genitum, sed procedentem a Patre et Filio profitemur. » Rien de plus explicite.

législation civile et militaire. A Tolède, nouvelle assemblée d'ordre et de police : nul ne pourra exiger des évêques une composition pécuniaire, à moins que l'évêque n'ait à lui des biens propres en dehors de la communauté chrétienne. Si toute juridiction lui appartient comme à l'expression de l'Église, c'est à des conditions graves et impératives; il ne pourra prononcer ni la mort ni la mutilation, sous peine de clôture perpétuelle; toute sentence, pour être valable, doit être appuyée de trois témoins, écrite de sa main, sous peine de nullité. Ce sont des précautions et des limites que la dictature épiscopale s'impose, car les conciles sont l'expression de la souveraineté; les évêques font, acceptent ou déposent librement les rois : dans ces circonstances toutes politiques, il faut remarquer encore que le concile ne se composait pas exclusivement d'évêques, mais de grands, de comtes et de peuple (1). Le mot *concilium* ne peut être pris que dans l'acception d'assemblée politique.

Le treizième concile de Tolède, sur l'abdication du roi Vamba, déclare le peuple délié du serment de fidélité, et ordonne que l'obéissance sera due à Ervige, son successeur. Tout prince, tout grand,

(1) C'est cette confusion des *majores* et des évêques qui a trompé Montesquieu, très-prévenu contre l'Église; *concilium* ne signifiait pas une assemblée exclusivement ecclésiastique.

frappé d'une pénitence ecclésiastique, peut être déposé de sa dignité temporelle, article qui peut paraître étrange et s'explique néanmoins, quand on considère que ces princes barbares ne pouvaient être refrénés que par l'action romaine et ecclésiastique. L'ancienne civilisation, sous le symbole de la croix, reprenait sa puissance : l'épée du sauvage envahisseur s'arrêtait devant la crosse épiscopale, signe vénéré de conservation et de lumières parmi les municipes romains.

Dans cette haute mission de l'épiscopat, les conciles de Tolède ne négligent aucun des devoirs des clercs, qui, entre eux, s'examinent et se surveillent. Nulle dignité de l'Église n'est à l'abri de la censure et des sévères jugements. Un pouvoir doit toujours se refréner et s'épurer lui-même, s'il veut rester fort. Le concile, qui avait élevé et frappé les rois, dépose par sa volonté suprême l'archevêque de Tolède. Une visible équité, une science profonde, se manifestent dans ces jugements du concile; dans cette assemblée, se formule la loi générale des Goths, le code si remarquable d'Alaric, mélange du droit romain et des traditions germaniques, qui s'applique à toute la nation (1). Cette

(1) Voyez la collection des conciles de Tolède, toujours dans le texte si pur donné par le bénédictin dom Bouquet, *Gallor. hist.*, t. IV.

nation, dans ses formes désormais pacifiques et raisonneuses, offrit le premier type de ce gouvernement que les peuples modernes ont appelé représentatif. Partout où règne l'Église, la discussion morale domine l'épée; le catholicisme a toujours été le premier et seul mobile de la civilisation moderne; il a fait succéder partout des idées de paix à l'état de guerre.

Comme contraste, il faut suivre les Allemands, les Saxons et les Bourguignons ariens; tous ces peuples conservent l'empreinte de barbarie primitive, parce que la loi religieuse n'est que secondaire, et qu'elle n'est pas parvenue à dompter les instincts sauvages de la conquête. Les Allemands ne sont pas une seule nation, mais une collection de tous les peuples, comme semble l'indiquer l'étymologie *tous hommes* (1); durant trois siècles, les Romains leur ont fait la guerre, et, à leur tour, ils se jettent sur la Gaule. Mais deux caractères essentiels marquent l'invasion; les Allemands ne s'établissent nulle part d'une manière stable; ils ne se mêlent pas davantage aux mœurs, aux habitudes gallo-romaines, et, par conséquent, ils n'adoptent pas les idées chrétiennes. Tous les peuples qui à cette épo-

(1) *All Men*. Telle est la véritable origine du mot, et, dans les temps modernes, les rivalités qui existent entre les divers fragments de l'Allemagne constatent encore cette origine.

que de conquête n'acceptent pas la formule religieuse de l'Église, disparaissent de la surface du grand empire romain; les Allemands, les vieux Germains sont les derniers à se civiliser, parce qu'ils n'adoptent que très-tardivement la pensée chrétienne. La prédication évangélique ne passe le Rhin que tout un siècle après; elle n'accomplit son œuvre entière que sous Charlemagne avec saint Boniface le missionnaire.

Les Saxons forment encore une branche de la famille germanique qui reste longtemps en dehors de la civilisation chrétienne. Ces peuples gardent les vieilles divinités ossianiques dans leurs courses vers la Belgique, la Frise jusqu'aux frontières de la Scandinavie (1); une bande de ces conquérants passe la mer, et vient soumettre les habitants énervés de l'antique *Britannia* de Strabon. Le nom des Saxons devient formidable : ils fondent le gouvernement de l'heptarchie, sorte d'anarchie organisée. A ce moment, la loi chrétienne pénètre parmi les Saxons d'une façon imparfaite; elle naît

(1) Dans la vieille géographie de Ptolémée, on trouve déjà le nom des Saxons : Επι τον αυχενα της Κιμβρικης χερσονησου Σαξονες. Voyez d'Anville, si savant. Sidoine Apollinaire en invoque également le souvenir :

Quin et Armoricus piratam Saxona fractus,
Sperabat, cum pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et afflato glaucum mare findere lembo.

du sol, de la famille territoriale et de quelques moines voyageurs, missionnaires hardis qui accourent des Gaules et de l'Italie. Que seraient devenues les races barbares, toutes pleines de destruction et de violence, sans ces moines qui enseignèrent les lettres et la loi de fraternité au milieu de ce duel à mort entre des peuplades ennemies? Toutefois, le christianisme n'exerça pas sur les Saxons la même influence que sur les Visigoths, et l'on peut ainsi s'expliquer le caractère primitif de ces lois qui conservent l'empreinte des forêts.

La civilisation des Bourguignons (1), peuple dont les tentes se déploient jusqu'aux petites Alpes, est tout arienne, telle que ces soldats l'ont reçue au temps de l'empereur Constance; on dirait qu'ils ont voulu garder la foi de cet empereur dans toutes ses formes; l'unité de Dieu plaît généralement au caractère sérieux des barbares du Nord, tandis que leurs femmes préfèrent la foi de Nicée, le culte coloré et les cérémonies splendides des évêques catholiques. Au reste, ces monarchies bourguignonnes, visigothes et saxonnes s'effacent et disparaissent peu à peu, ou se fondent si particulièrement avec la civilisation primitive, qu'on n'en

(1) Les historiens ne remarquent que leur courage et leur intrépidité. Ammien Marcellin dit d'eux : « Bellicosos et pubis immensæ viribus affluentes. » (XXVIII, 5.)

trouve bientôt plus de traces. Le seul établissement qui garde un caractère vraiment durable, la source d'une grande monarchie, c'est celui des Francs, qui se développe sous leur chef Clovis. Ici l'action chrétienne se fait sentir dans toute sa puissance morale, pour étendre, épurer et conserver les principes de la sociabilité au sein de la nation conquérante.

Plusieurs couches d'opinions religieuses, primitives ou superposées, existaient au v[e] siècle sur le territoire de l'ancienne Gaule, les voici : les vestiges du druidisme, l'antique religion des forêts, sous les chênes vénérés, n'était point éteinte encore; on en trouvait des traces partout, spécialement en Bretagne, dans l'Armorique, où des blocs de rocher étaient accumulés par le temps, autels druidiques que les légendes chantèrent ensuite, comme les tables de fées bienfaisantes. Il faut lire attentivement, dans la vie des saints primitifs de la Gaule, l'histoire de la prédication chrétienne, véritable lutte contre le druidisme primitif, spécialement dans la biographie de saint Martin de Tours (1). Au dessus de ces vestiges, la civilisation gallo-romaine, qui vit dans ces cités polies, municipales,

(1) Sulpice Sévère entre dans quelques détails sur cette vive lutte entreprise par saint Martin de Tours contre les idoles *Vita Mart. Turonens.*, 9-14.

littéraires, païennes par leurs mœurs, leurs monuments, les arcs de triomphe, les cirques et les temples. Enfin, et s'accroissant dans des proportions miraculeuses, le christianisme et l'influence épiscopale qui en était la base; les évêques, les chefs des municipes gallo-romains, les défenseurs des cités, repoussent l'arianisme avec une grande énergie; Athanase d'Alexandrie, le chef de l'école nicéenne, y trouve un refuge au milieu de la persécution. Alors commence la célébrité de saint Hilaire de Poitiers, l'enthousiaste défenseur des doctrines nicéennes, et d'Athanase, le chef de l'école orthodoxe. Hilaire de Poitiers préserva les Gaules des ravages de la philosophie arienne.

A saint Hilaire de Poitiers, il faut joindre saint Martin de Tours, une des splendides physionomies chrétiennes. Martinus (ce nom se trouve tant de fois dans les annales de Tacite), fils de tribun, élevé dans les camps, avait suivi les aigles de Rome, sous le labarum de Constantin et de Constance; il servit sous le césar Julien, avant que celui-ci se fût rendu célèbre par son apostasie. Enfant élevé par son père dans le culte des dieux, Martin avait subitement délaissé les autels des divinités païennes, pour se mettre sous la protection de l'Église; coutume fréquente dans ces premières origines, selon le précepte de Jésus-Christ : « Tu aban-

donneras tout pour me suivre. » Cependant l'ardente foi n'entraîna point Martin à déserter la glorieuse carrière des légions ; il en devint un des meilleurs soldats, et bientôt il fut élevé au grade de tribun, que son père avait occupé. On était sous le règne de Constance, et le ferme tribun fit les campagnes vigoureuses contre les Francs et les Saxons. La huitième cohorte vint se reposer de ses fatigues à Amiens; Martin y était renommé par sa gloire et ses services, lorsqu'un acte d'immense charité vint révéler une autre face de son caractère : le froid était vif, la neige et les frimas couvraient la terre, et, dans une course de nuit, Martin vit un pauvre de Jésus-Christ qui grelottait sans aucun vêtement; le tribun était couvert de son manteau militaire, qu'il partagea en deux (1); par un mouvement spontané, il en jeta la moitié au pauvre, et n'en garda qu'un fragment pour lui-même; il ne fut désormais question que du tribun chrétien sous la tente. Dix campagnes avaient fatigué sa vie, et il profita d'une solennité, celle de la distribution des

(1) Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 7. C'est près d'Amiens que saint Martin avait accompli cet acte de de charité; une inscription le dit :

Hic quondam vestem Martinus dividavit,
Ut faceremus idem nobis exemplificavit.

Il s'établit là une abbaye qu'on appela Saint-Martin-aux-Jumeaux; souvenir tout romain, car la porte de la ville de ce côté avait un bas-relief antique qui reproduisait la naissance de Remus et Romulus.

couronnes et des récompenses militaires, pour demander à se retirer du service; son but avoué était d'embrasser la vie solitaire. L'empereur Julien, ennemi des idées chrétiennes, lui reprocha d'abandonner les tentes la veille d'une bataille. Martin, frappé par ce reproche, resta sous les drapeaux, et, lorsque la victoire fut de nouveau fixée sous les aigles de Rome (1), le tribun insista pour obtenir son congé, et alors seulement il courut auprès d'Hilaire de Poitiers, son ami et son conseil. Saint Hilaire était une des belles vies épiscopales dans l'Occident; son éloquence brillait à l'égal de sa chaste renommée.

En vain Julien avait cherché à empêcher le développement de la foi dans les Gaules; il voulait rendre à ces villes qu'il avait tant aimées le culte brillant des ancêtres, les trépieds où s'élevait l'encens, les autels où tombaient les victimes immolées. Mais les Gaules étaient déjà profondément chrétiennes, et les évêques, ces grands municipaux, y exerçaient trop de puissance pour que l'empereur pût entreprendre de lutter contre leur ascendant religieux. En suivant dans les chroniques l'histoire des fondations ecclésiastiques, on trouve, indépendam-

(1) Le récit de Sulpice Sévère est des plus remarquables sur la discipline et la vie militaire des Romains.

ment des vieilles métropoles de Marseille, de Toulouse, de Valence, plus de cent églises déjà construites. Saint Marcellin vint convertir les agrestes contrées qui forment le diocèse d'Embrun (1); dans cette œuvre il eut à lutter contre les mœurs sauvages des habitants, qui, païens ardents, adoraient des idoles informes et leur sacrifiaient des victimes humaines : d'Embrun, saint Marcellin et ses compagnons descendirent à Digne, enseignant sur la montagne la morale, la science, la civilisation. Ces églises se mirent en rapport avec les autres municipes chrétiens du midi, et formèrent ainsi une pieuse fédération.

A l'autre extrémité des Gaules, trois diacres, pieux voyageurs, fondaient les églises d'Angers, de Coutances et d'Avranches. Sigibold, qui paraît d'origine barbare, ne fut que le troisième évêque d'Angers; le diacre Defensor, Romain de naissance, fonda l'église d'Angers. Saint Éreptiole devint évêque de Coutances, et saint Léon le fut d'Avranches; à ces fondations se rattache l'évêché de Rennes, qui eut pour premiers évêques les deux Romains Moderanus et Justin. Le christianisme se déployait en pleine Neustrie, dans la Bretagne, les deux con-

(1) Saint Marcellin était parti d'Afrique, comme le dit la légende. (*Vita Marcell.*, apud Bolland., 20 avril, t. II, p. 250.)

trées les plus profondément dominées par le culte antique, les légendes druidiques, les idoles (1). L'épiscopat se donnait cette mission, et, dans cette lutte de l'idée chrétienne contre le paganisme, Martin passa sa vie, après son élection populaire, à l'évêché de Tours. Sulpice Sévère, son disciple, a écrit cette existence laborieuse, et il résulte de ce récit la preuve évidente que toutes ces contrées sauvages étaient encore dominées par le paganisme et la vieille foi druidique. Les efforts de l'enseignement de saint Martin s'étendent sur des peuplades qui s'abritent encore sous le frêne antique et invoquent le buis sacré. L'évêque fait une vive guerre aux arbres adorés, à ces temples, à ces lieux consacrés, depuis Tours, sa cathédrale, jusqu'à Autun, ville romaine et littéraire. On peut voir dans cette vie de saint Martin quelle transformation le culte druidique avait subie jusqu'au IVe siècle; comme le polythéisme, il se réfugiait dans le pagus ou village; d'où vint, au moyen âge, cette expression de païens qu'on trouve dans toutes les chroniques, et qui désignait avec dédain et mépris toutes les opinions en dehors du christianisme.

Dans la Gaule chrétienne (*Gallia christiana*), bien

(1) L'église de Bayeux se donne une origine aussi ancienne. Le Romain saint Exupère en fut le premier fondateur; on peut en voir la trace dans les Bollandistes, *In Vita Regnob. Mart.*, t. II, p. 618.

avant l'invasion des Francs, on trouve déjà des réunions d'évêques qui, sous le titre consacré de *concilia*, règlent l'ordre, la discipline, la hiérarchie épiscopale, la vie du clerc et du laïque, objet d'une vive sollicitude. Avec les conciles se développe l'idée claustrale, la corporation dans la solitude, même avant que saint Benoît eût proclamé son magnifique code d'association. La vie de perfection exaltée était inhérente à la société chrétienne ; la double condition de la retraite et de la vie en commun paraissait le dernier degré de bonheur que l'âme humaine pût atteindre. Déjà, au IVe siècle l'on voit deux monastères fondés à Trèves, au nord, et à Lerins, dans la zone du midi ; quelques-uns s'établissent aussi dans la province d'Auvergne, terre antique et romaine entre toutes. On voit briller à ce temps saint Paulin de Noles, Sulpice Sévère, païens d'origine, tout à la fois orateurs, historiens et la perle de l'épiscopat ; au-dessus d'eux, saint Martin de Tours, dont la vie est une suite de drames merveilleux, et qui fonde un monastère sur le modèle d'Orient, autour de sa collégiale. Lorsque le Seigneur appela dans son sein le pieux évêque, plusieurs cités se disputèrent son sépulcre (1). Les peuples de Poitiers et de

(1) Ce furent les villes de Poitiers et de Tours qui se disputèrent ses

Tours, comme dans les époques homériques, en vinrent aux armes, et les Tourangeaux l'emportèrent avec peine. Le tombeau de saint Martin devint, par la suite, et dans tout le moyen âge, l'objet de la vénération de la Gaule, sorte de palladium chrétien. Du v[e] au vi[e] siècle, chaque cité a son grand citoyen, qui est l'évêque : saint Severin à Bordeaux ; saint Aignan, à Orléans; saint Marcel, à Paris; énergiques défenseurs de la société romaine. Telle est la puissance de ces hommes de la vieille civilisation, qu'ils parviennent à dominer les barbares, à gouverner les Visigoths et les Bourguignons, qui sont les conquérants.

Au midi des Gaules, l'épiscopat de saint Honorat conserve à la belle cité d'Arles les priviléges impériaux. Honorat, d'une famille patricienne, mit sa plus vive, sa plus pieuse sollicitude à protéger les priviléges de l'antique ville; en même temps, Cassien vient fonder le monastère régulier de Saint-Victor, à Marseille, au pied de la colline des druides, couverte d'une épaisse forêt; Cassien, intelligence littéraire, esprit d'organisation et de règle (1).

cendres. (*Greg. Turon.*, liv. I.) Saint Martin mourut à quatre-vingt-quatre ans.

(1) On a longtemps agité la question de savoir si Cassien était Provençal; il dit lui-même à saint Germain : « Ad repetandam Provinciam nostram et revisendos parentes nostros urgebamur. » (Collat. 24, c. I.) Ceux qui veulent le faire naître au nord, citent ce passage :

En s'avançant vers le centre et le nord de la Gaule, on trouve saint Germain d'Auxerre, qui a laissé une si belle mémoire dans le Parisis; nul n'avait rendu de plus grands services au peuple pendant l'invasion des Alains. La reconnaissance publique sait choisir avec intelligence et dévouement les objets de son culte; si une multitude de villages des bords de la Seine et de l'Yonne portaient le nom vénéré de saint Germain, c'est que mille pieux souvenirs se liaient à l'histoire municipale. Beaucoup de ces évêques moururent martyrs de leur patriotisme, et leurs tombeaux devinrent des lieux de prières, des stations protectrices et l'objet de la vénération de tous. La touchante et curieuse légende de sainte Geneviève nous révèle une de ces vies de dévouement à la cité de sa naissance, de son éducation et de sa jeunesse. A l'époque fatale des invasions d'Attila, le courage d'une pieuse vierge réveille les cœurs abattus; les lointains voyages de sainte Geneviève sur la Seine pour recueillir du blé, tandis que Paris était dévoré par la famine, forment un épisode plein d'intérêt au milieu de cette vie agitée de la société franco-gauloise. Que

« In illis torpidis regionibus et velut frigore nimiæ infidelitatis obstrictis. » Or, ce tableau peut-il s'appliquer à la Provence? Je répondrai : N'est-ce pas le souvenir du mistral? Cependant je dois dire que, dans l'office célébré à Marseille pour Cassien, on le fait naître à Athènes; mais ce n'est pas l'opinion du père Pagi et du cardinal Baronius.

de courage, que de dévouement! elle exalte le cœur des populations éperdues qui fuient devant Attila; de là cette vénération profonde pour le tombeau de sainte Geneviève parmi les habitants du Parisis à travers les âges. La multitude, agenouillée devant sa relique, récite les actes de la grandeur de la sainte patronne : « Gardienne de « la nation gauloise, Geneviève, dit l'hymne festi- « vale, quelle puissance, quelle vertu n'as-tu pas « reçue du ciel! Les Français t'ont faite illustre alors « même que tu demeurais sur la terre (1). Le bruit « lointain de ton nom s'accroît, la renommée sur « son char te porte aux extrémités du pôle. Siméon « y applaudit de sa hauteur, et le monde se joint à « lui. Hélas! après une longue guerre, la famine « vient dévorer la ville populeuse : sainte fille, l'a- « bandonneras-tu? Le citoyen qui va périr t'im- « plore! Intrépide, tu passes à travers les hordes « ennemies, tu ne redoutes pas les eaux du fleuve

(1) Je n'ai pu résister au désir de citer une strophe de l'hymne de sainte Geneviève :

Gallicæ custos Genovefa gentis,
Quæ tibi virtus data! quæ potestas!
Signa te Francis decorans morantem
Splendida terris
Imperas! Lætans pede cernit æquo,
Cæcus exultans properare claudum
Mutus et surde stupet audiente.
Promere voces.

« impétueux. Vierge timide, tu te mis à la tête de « tous, et tu rapportas des aliments au peuple. Par « toi, Clovis brisa les simulacres de ses dieux et « éleva des autels au Christ. Foulant aux pieds Ju- « piter, il soumit son sceptre au dieu tonnant (1). « Toi qui sais adoucir les rois, soumets nos esprits « à ton commandement, et porte-nous dans une « arche éternelle où règne la Vierge. Ainsi soit-il. » Cette antique prière est à la fois une hymne, un récit historique et une invocation, triple point de vue auquel se présente à la postérité l'histoire de sainte Geneviève, la patronne de Paris, et la légende qui en recueille les détails.

L'évêque gaulois-romain qui alors exerce la plus grande influence, c'est Remus ou Remi, nom éclatant du fondateur de la ville éternelle : quel nom plus romain que Remus et Romulus ! Aussi Remi appartenait-il à une des familles les plus illustres des anciens municipes gaulois (2); sa science était si étendue, sa renommée si belle, qu'à peine à vingt-deux ans, le peuple de Reims vint le chercher

(1) Subruit per te simulacra divum,
Ponit et Christo Clodoveus arās,
Jamque calcato Jove subdit alto
Sceptra tonans.

C'est bien là le passage, la transition de l'idolâtrie au christianisme.

(2) Comparez, sur l'origine de saint Remi, Flodoard, *Hist. ecclesiast. Remens.*, lib. I, cap. x, et les Bollandistes, 17 mai.

à Laon pour l'élever violemment à l'épiscopat. Tout se fait alors avec cet enthousiasme; c'est ce qui était arrivé à saint Ambroise pour l'évêché de Milan. L'évêque était comme le protecteur, le premier magistrat de la cité. Nulle science ne pouvait se comparer à celle de Remi ; avec la connaissance profonde des lettres, une douceur inaltérable. Il savait non-seulement l'hellénisme de l'école d'Athènes, le pur latin de Rome, mais encore il parlait les idiomes des barbares; le franc, le saxon, le germanisme et cette pratique du langage vulgaire étaient indispensables à un évêque qui se trouvait en rapport incessant avec les tribus qui successivement accouraient s'établir dans les Gaules. Quelques-unes de ces tribus venaient de planter leurs tentes, non loin de la cité de Reims, dans la Belgique et les Ardennes, sous des chefs déjà connus des évêques gallo-romains, Clodion, Mérovée et Childéric : c'était une branche de cette famille des Francs, vaillante race, et souvent l'auxiliaire des empereurs, depuis Julien.

A peine Remi était-il évêque de Reims, qu'une de ces bandes glorieuses, sous un jeune chef de vingt ans, du nom de Clovis, vint déboucher par la forêt des Ardennes sur la province *Remensis*. Siagrius, le Romain, voulut en vain s'opposer à cette excursion, il fut vaincu, et ses cohortes dispersées dans les plai-

nes de Soissons. La valeureuse tribu, qui chassait tout devant elle, n'avait, au reste, aucune notion du christianisme; le panthéisme des forêts de la Germanie était encore son culte, et les images de ses dieux, elle les avait laissées dans les marais et les fonds du Rhin et de l'Elster. Clovis cherchait, à l'aide de ses Francs, à stabiliser ses conquêtes dans la Gaule romaine.

De là ses premiers rapports avec les évêques, ces chefs élevés de la civilisation gallo-romaine. Le saint culte des chrétiens, avec ses pompes merveilleuses, devait vivement parler à l'imagination des barbares. Rome aussi, malgré ses abaissements, avait un nom dont l'éclat scintillait partout, et il est curieux de voir le respect qu'inspirait encore l'empreinte de cette puissance (1); lorsque les choses même mortes ont été grandes, il en demeure un souvenir qui longtemps est une force. Les Francs ravageaient les environs de Reims, et, dans le pillage d'une église, un des vases sacrés avait disparu; on en soupçonnait les barbares. Saint Remi prit texte de cette circonstance pour députer quelques clercs de son église auprès de Clovis, afin de redemander le vase dérobé dans l'invasion; le chef des Francs

(1) La nation des Francs tenait beaucoup à ses dieux des forêts. Grég. de Tours, liv. II, chap XXXI.

les accueillit avec faveur : « Le butin est encore là; il ne sera partagé qu'à Soissons, et le vase réclamé sera rendu à votre évêque. » On aperçoit ici le vif désir de Clovis de plaire aux chefs de la race gallo-romaine; l'histoire dit comment le vase saint fut rendu, un peu brisé par la colère d'un des compagnons de Clovis. Esprit habile, le chef des Francs connaît la force morale des évêques sur les Gaules, les services qu'ils peuvent rendre à son autorité, car le pouvoir moral se place sous la chape grecque des évêques.

Le chef des Francs épouse Clotilde, chrétienne déjà, la nièce de Gondebaud, roi de Bourgogne; la nation était arienne, mais Clotilde professait la foi nicéenne, et avait aussi toutes les sympathies des évêques. Elle agit auprès de Clovis, comme l'esprit de Dieu même, en l'entraînant vers la foi catholique; l'historien Grégoire de Tours lui prête des paroles de théologie (1); il suppose à la jeune fille de Bourgogne les vastes études d'un clerc sur les questions décidées à Nicée; elle combat l'arianisme et les fausses divinités barbares avec toute la logique d'un Père de l'Église. Des considérations politiques devaient se joindre aux révélations divines et à ces

(1) Hincmar, le grand archevêque, n'a pas dédaigné d'écrire la vie de saint Remi. (Apud Duchesne, t. I.)

doux accents; Clovis, en adoptant la foi nicéenne, devenait la main armée de l'épiscopat, qui partout exerçait une si active puissance; avec lui était le pouvoir des âmes. Clovis se détermina avec une certaine lenteur; les Francs qu'il commandait dans ces expéditions ravageuses tenaient encore à ce système de divinités scandinaves conquérantes et victorieuses. Clovis ne consentit d'abord qu'au baptême des deux enfants qu'il avait eus de Clotilde. La splendeur des cérémonies baptismales, ces hymnes, ces prières, cette longue procession de néophytes, frappèrent vivement l'imagination ardente des braves compagnons, qui devaient à leur tour défendre les Gaules contre des envahisseurs eux-mêmes de la race germanique.

Des peuplades entières d'Allemands s'étaient précipitées sur le Rhin, où les cités étaient belles et les terres plantureuses : quel barbare ne désirait se rendre maître des Gaules? Clovis, déjà le protecteur des municipes de la Meuse et du Rhin, marcha contre les Allemands jusqu'à un lieu nommé Tolbiac, que l'érudition place dans les environs de Juliers. Grégoire de Tours a été encore l'historien d'un épisode qui rentre tout à fait dans le supernaturalisme du *labarum* de Constantin. Sur le champ de bataille, Clovis adressa au Dieu de Clotilde ces paroles ou plutôt cette prière en parfaite

harmonie avec l'Église : « Jésus-Christ, vous que Clotilde assure être le fils du Dieu vivant, si, comme on le publie, vous donnez secours aux faibles et la victoire à ceux qui espèrent en vous, j'implore instamment votre assistance. Si vous me faites triompher de mes ennemis, je croirai en vous, et je me ferai baptiser en votre nom, car j'ai invoqué mes dieux en vain. Quel est donc leur pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les adorent? » Cette prière, faite dans un moment décisif, lorsque les Allemands poussaient déjà le cri de triomphe, fut couronnée d'un plein succès, et la victoire se prononça pour Clovis. Tel est le récit exact de la chronique de Grégoire de Tours. On remarquera qu'il n'y a pas encore une foi vive et profonde dans l'âme de Clovis; sa prière est une épreuve, une invocation; il met ses dieux en parallèle avec le Christ (1); il les accuse d'impuissance, ce qui est le dernier cri du vieux monde expirant. A Rome, combien de pieux polythéistes abandonnèrent les faux dieux, qui ne pouvaient plus les défendre contre les calamités! L'idée du soldat franc était simple : puisque Christ donnait la victoire, il fallait

(1) Cette prière se trouve dans Grégoire de Tours, qui l'a sans doute un peu amplifiée. On doit remarquer que la conversion de Clovis avait été une œuvre de très-longue date : son premier instructeur avait été saint Wast, ainsi qu'on le voit dans les Bollandistes, *Vita Vedasti ab Alquino emendata*, 6 feb.

aller à ses autels et recevoir sa purification : où était la force, là était le culte.

A Tolbiac, Clovis était entouré de soldats chrétiens qui lui avaient prêté leur alliance dans la bataille; il leur fallut donner un gage après la victoire. Ce n'est pas dans les mains épiscopales de saint Remi de Reims que se place d'abord Clovis, mais en celles de saint Wast, prêtre d'une haute sainteté, d'une illustre naissance, qu'il prend sur son passage à son retour de Tolbiac. Par l'intermédiaire de saint Wast, il correspond avec saint Remi, dont l'autorité est si grande. Clovis ne dissimule pas ses perplexités; il est le chef des Francs, hommes d'armes d'une audacieuse indépendance, qui conservent un culte vénéré pour les dieux des ancêtres et dressent encore les autels de prières dans leurs antiques forêts; ils tiennent aux sorts, aux superstitions de la vieille patrie. Clovis se trouve, à l'égard de ses Francs, à peu près dans la même situation qne Constantin arborant la croix en présence des légions païennes, accoutumées au culte des ancêtres. Il y eut donc inspiration de Dieu et acte de bonne politique dans la résolution prise par Clovis d'accepter le culte et la civilisation chrétienne. Saint Remi le seconde dans cette œuvre, et l'archevêque de Reims, doué d'une vive éloquence, se plaçant au milieu de l'armée des

Francs (1), leur adresse une belle harangue dans la langue même des bords du Rhin, qu'il parlait comme le latin même et le grec. A mesure que ses paroles sortaient de sa bouche, un long frémissement se faisait entendre parmi les soldats de Clovis, qui, pénétrés d'une grâce divine ou d'un enthousiasme subit, s'écrièrent : « Nous voulons adorer le Dieu immortel que prêche Remi. » Il fallait seconder et précipiter cette résolution de toute une armée, afin de frapper vivement les yeux par le déploiement des pompes religieuses, et saint Remi ordonna une longue procession de catéchumènes.

L'archevêque Hincmar, qui a écrit deux siècles plus tard la vie de saint Remi, dont il était le successeur, a fait une splendide description de cette belle cérémonie publique du baptême des Francs (2), acte pieux envers le Seigneur. Il en existait encore des traditions et des monuments dans son église; le baptême fut donné aux Francs hors des murs de la ville, dans une chapelle consacrée à saint Martin de Tours, le tombeau vénéré des Gaules. Autour de l'autel, mille flambeaux de cire brillaient d'un vif

(1) Saint Remi est en continuelle correspondance avec Clovis. Voyez *Epistol. Rem. ad Clod.*, t. I, *Concil. Gall.*

(2) Tous les évêques des Gaules en félicitèrent le roi des Francs à l'envi, et le pape Anastase en tête. *Epistol. Anast. ad Clodov.*, dans le tome V du *Spicileg.*

éclat ; des parfums d'Orient, jetés sur les charbons ardents des encensoirs grecs, répandaient au loin les plus suaves odeurs ; la fumée s'élevait au milieu des tentures d'or et de soie ; tous les murs de la cité étaient ainsi tapissés, et les catéchumènes marchaient sous des masses de fleurs. Entraîné, émerveillé par ces pompes chrétiennes, Clovis s'écria : « Remi, est-ce là le ciel que tu nous a promis? Mon fils, répondit le pieux évêque, c'est seulement le chemin pour y arriver. » Ces paroles doublèrent l'enthousiasme parmi les Francs.

Le baptistère, vaste bassin d'eau pure et bénite, était placé sous l'atrium du portique ; quand Clovis s'avança, précédé de Clotilde et suivi des chefs principaux des Francs, l'archevêque Remi, revêtu de ses habits pontificaux, s'approcha de lui, et d'une voix éclatante, il s'écria : « Baisse le cou, Sicambre, sous le joug du Seigneur ; adore ce que jusqu'ici tu as brûlé, et brûle ce que jusqu'ici tu as adoré ; » graves et fières paroles qui annonçaient le passage, la transition d'une civilisation à une autre. Remi de sa main lui donna le baptême, lui mit au front le chrême béni, signe infaillible des chrétiens ; tous les chefs reçurent la même faveur de l'archevêque, et, comme marque de la situation pacifique des âmes et des changements opérés en eux, Clovis et ses sauvages compagnons, jusqu'ici couverts d'ar-

mures et de grossiers vêtements, portèrent la robe blanche des néophytes, signe de paix qui faisait entrer une des plus fières nations conquérantes sous les lois de l'ordre et de l'obéissance.

L'enseignement chrétien fut long ; le sens grossier de ces peuples ne se rendait pas exactement compte des mystères de la foi ; la passion de Jésus-Christ excitait leur colère, et la légende raconte que Clovis, écoutant le récit de la mort du Sauveur, s'écria tout rouge d'indignation : « Que n'étais-je là avec mes Francs pour le sauver (1) ! » Clovis n'apercevait pas le sens adorable des mystères de la rédemption et la nécessité divine de la mort du Christ. Le roi des Francs se plaçait sous l'empire de la foi pure de Nicée ; le système arien dominait chez les barbares, et c'était un événement d'une grande importance pour l'épiscopat gallo-romain que la conversion de Clovis à la foi nicéenne. Désormais, en s'appuyant sur cette framée, on pouvait non-seulement attaquer le panthéisme germanique, mais encore le symbole imparfait et hérétique d'Arius, adopté et défendu par Théodoric, roi des Goths en Italie, par Alaric, qui conduisait les Visigoths d'Espagne, Gondebaud, roi des Bourguignons, et Aradamond, roi des Vandales. L'arianisme, je le ré-

(1) Ces paroles sont rapportées par Frédégaire l'abréviateur, 21.

pète, semble la forme religieuse le mieux en rapport avec les mœurs et les habitudes des barbares. Aussi le pape Anastase écrit à Clovis pour le féliciter de la vigueur, de la volonté qu'il apporte dans le service de Dieu ; il l'appelle roi des Francs, avec le titre respecté de son bienheureux fils, et lui souhaite la victoire sur ses ennemis, qui sont également ceux de l'Église. Clovis comprend la bonne situation que lui fait son titre de roi catholique, et lui-même s'occupe de la conversion des barbares. On trouve à cette époque déjà des chartes, scellées pour quelques fondations monastiques : *Clodovicus, rex Francorum* (1), concède le désert de Mici à un vieillard qui porte le nom grec d'Erupix ; Clovis veut qu'on le respecte comme s'il était Franc (2).

Au milieu de ces populations gallo-romaines, Clovis devient l'épée de l'Église catholique, et se maintient en constants rapports avec les évêques Sévère, Avite, Césaire, qui non-seulement sont les bienheureux de l'Église catholique, mais encore les plus utiles citoyens de ces temps antiques au

(1) Il est curieux de remarquer que Clovis ajoute à son titre de *rex Francorum* celui de *vir inluster*, qualification toute romaine que prenaient les préfets du prétoire.

(2) Cette charte, parfaitement authentique, se trouve dans le *Specilegium* de dom Dacher, t. V, p. 503. On y trouve la formule franque de la tradition de propriété « per sanctam confarreationem et annulum. »

midi et au centre de la France. Les rapports constants que Clovis entretient avec les évêques favorisent particulièrement ses conquêtes : partout où les Francs catholiques portent leurs armes, ils trouvent cités et peuples disposés à les recevoir, parce que l'arianisme n'atteint pas les populations gallo-romaines. Cette action de Clovis est si publique, qu'en même temps que le pape Anastase lui écrit, l'empereur lui envoie les insignes du patriciat, le cercle d'or et la robe de pourpre, tant les institutions de Rome et même de Byzance étaient puissantes sur les barbares! les vieux pouvoirs exercent toujours un grand prestige! Clovis part à cheval du tombeau de saint Martin de Tours, le véritable palladium de la Gaule; il jette des pièces d'or sous ses pas à la manière des consuls.

De ce tombeau de saint Martin de Tours s'étend ce vaste cercle de prédications et de conversions qui se développe sur toutes les populations qui gardent encore la foi arienne ou les antiques superstitions de la Gothie méridionale et de l'Espagne; le tombeau de saint Martin a été l'origine de l'unité française. Les conciles cherchent à organiser une certaine police au milieu du désordre des mœurs et des habitudes sauvages; les clercs d'Église ne sont pas tous Gallo-Romains; il y a déjà parmi eux des Goths, des Alains, des Suèves et des Francs, qui apportent

dans le sacerdoce leurs habitudes incultes et souvent effrénées. Dè là cette multitude de légendes pieuses où les vertus les plus extrêmes sont exaltées, la macération, le jeûne, la charité, la vie du désert, la douceur, la mansuétude envers tous; car les légendes, au point de vue humain, ont été des mobiles de police générale, et, par l'exemple, les passions sauvages furent réprimées. C'est Clovis qui construit la plus antique basilique de Paris; et pour témoigner son respect au saint-siége, il la dédie à saint Pierre et à saint Paul. Cette basilique, le roi la fait construire sur la colline qui dominait le palais et les thermes de Julien (1), alors toute couverte de vignes que les Gaulois avaient transportées de Grèce et d'Italie, comme Bacchus et Silène en avaient rapporté le cep de l'Inde à la Grèce. Dans cette église fut depuis placé le tombeau de sainte Geneviève, l'héroïne de Paris, qui mourut bien avancée dans la vie, à quatre-vingts ans, la légende dit au village de Nanterre (*Novis terra*). Le culte salutaire des morts prenait de grandes proportions; le peuple y puisait de salutaires exemples. Clovis, à son tour, paya la dette commune,

(1) Il paraît que c'est dans ce palais des Thermes que Clovis avait fixé sa résidence; voilà pourquoi il y bâtit l'église dédiée aux apôtres, qui fut depuis consacrée à sainte Geneviève. Grég. de Tours, liv. II, chap. XXXVIII, *Vita Genovef.*, apud Bolland., 4 januar., n° 13.

laissant après lui la reine Clotilde, si profondément dévouée à l'épiscopat catholique. Elle avait été la main choisie par saint Remi pour unir la tradition romaine à la force jeune des Francs.

Il y a trois institutions qui agissent à cette époque d'une façon très-active sur la civilisation et l'organisation de la Gaule : 1° les conciles ; 2° les monastères ; 3° l'épiscopat. Les conciles se donnent mission à la fois de refréner les mœurs sauvages des envahisseurs et de lutter contre la corruption des doctrines que les peuples ont pu introduire dans l'enseignement primitif du christianisme. Clovis convoqua tous les évêques des Gaules à Orléans, comme Constantin avait convoqué l'Église universelle à Nicée : on voit briller dans ce concile les noms d'évêques gaulois : Titradius, évêque de Bourges ; Licinius, de Tours ; Quintinianus, de Rodez ; Principius, du Mans ; Arentinus, de Chartres. Deux noms francs paraissent se mêler à cette réunion épiscopale (1) : Godard, de Rouen, et Marcion, d'Évreux. Ce concile d'Orléans écrit une lettre à Clovis, fils chéri de l'Église catholique, sur le dogme de la Trinité, sujet de vifs débats dans l'Église depuis la naissance du schisme d'Arius, si populaire dans les Gaules.

(1) Ce concile est de l'année 511. *Concil. Gall.*, t. I.

A Épone (1), réunion d'un nouveau concile qui se ressent du caractère et des mœurs du nouveau clergé franc : défense est faite aux clercs d'élever des chiens de chasse et des oiseaux de proie; le travail de la terre est une des actives obligations du prêtre; le bien de l'Église n'est point aux clercs, mais à la corporation. Le concile d'Épone décide souverainement des droits civils du maître sur l'esclave et de ses devoirs, des conditions des fiefs d'église. En détaillant les dispositions de ce concile, on voit que l'esprit franc pénètre de plus en plus dans la législation ecclésiastique : la loi romaine ne plaît pas aux barbares; elle est trop coërcitive pour les engagements de chacun dans les conditions de la vie intime. Les conciles portent d'incessantes lois contre la bigamie, la passion la plus vive, la plus difficile à déraciner au cœur des barbares; la coutume de la Germanie était si indulgente sur la fougue des sens! L'empire de la force s'appliquait à tout : pourquoi, lorsque la passion parlait, y aurait-il eu un frein? Chez les Bourguignons, c'est l'inceste qu'il faut réprimer : plus les liens de la parenté sont proches, plus il y a d'entraînement dans cette vie commune sous le toit do-

(1) La *Gallia christiana* dit qu'Épone est une petite ville du Bugey, aujourd'hui Yenne; on y a trouvé des inscriptions : *Deæ Eponæ*. Voyez le tome II des conciles du père Hardouin, p. 1046.

mestique. D'après ces mœurs, il faut juger l'esprit inflexible des conciles, qui établissent à l'infini la prohibition du mariage dans les mêmes familles; véritable système de répression qui s'exagère lui-même afin d'être très-efficace. Il faut enlever l'espoir de légitimer toutes ces passions désordonnées entre parents, même au degré le plus reculé. Ainsi l'Église protégea l'unité et la pureté du mariage au milieu des barbares (1).

Quelques-uns des actes de ces conciles ont des dispositions sur les hérésies qui altèrent l'ensemble et le développement des doctrines orthodoxes. Il se réunit divers conciles à Lyon, Carpentras, Chartres, contre les Pélagiens et les demi-Pélagiens, qui combattent et prescrivent à la fois les doctrines de la prédestination et de la liberté absolue (2). Le deuxième concile d'Orléans contient un ensemble de règles sur la discipline, les métropolitains et les réunions provinciales qui se tiendront annuellement pour constituer le gouvernement ecclésias-

(1) On lit dans ce concile des dispositions qui se rattachent évidemment au droit civil.

(2) Il y eut un concile à Vaison, fort remarquable en ce qu'on ajouta au *Gloria Patri* la formule *sicut erat in principio*, qui est l'antagonisme du principe arien *erat quando non erat*. (*Concil. Gall.*, liv. I, p. 206.) Le concile d'Orange est celui qui s'explique le plus formellement contre l'opinion de Pélage; le concile cite le texte des Septante : *Ετοιμαζεθαι θελεσις παρα κυριου*, *parata voluntas a Domino*. On sait que le vulgaire dit seulement : *Hauriet salutem a Domino*.

tique : « Que celui-là soit réprouvé qui tente d'obtenir l'épiscopat à prix d'argent ; » et comme si les mœurs païennes menaçaient de reparaître encore, tenaces comme le lierre au tronc, le concile défend les repas publics, les jeux, les danses dans les églises. Enfin une dernière disposition porte que les viandes consacrées aux sacrifices doivent être repoussées par le chrétien, ce qui suppose que ces sacrifices n'étaient pas entièrement abolis; est frappée de la même prohibition la chair des animaux morts de maladie ou de la morsure d'autres animaux (disposition hygiénique). Il serait bien difficile, on le voit, d'exactement préciser le vrai caractère des conciles où se mêlent à la fois des idées de police, d'ordre ecclésiastique, de politique gouvernementale, et les formules du dogme. Les temps de confusion ne ressemblent pas aux époques régulières, où les lois sont marquées d'un caractère distinctif et se classent dans un ordre systématique.

C'est une belle galerie de noms illustres que celle des évêques des Gaules durant cette période : Césaire d'Arles, dont la renommée remplit le midi ; Silvestre de Châlons, Grégoire de Langres, Claude de Besançon et Sidoine Apollinaire, historiens, poëtes, esprits d'administration politique, les élus des cités. Le plus souvent les suffrages du peuple allaient chercher les évêques dans un monastère ou

parmi les laïques respectés. Leur premier devoir était de se mettre en obéissance avec Rome. Nulle intervention des rois et des chefs francs; tout se passait entre le peuple et les évêques orthodoxes; de là cette immense influence qu'ils exerçaient sur leur province. Que de noms politiques éteints, que de renommées finies, tandis que la reconnaissance du peuple a perpétué le souvenir des évêques! Il n'est pas un village du Parisis qui ne soit rempli de ces souvenirs; le calendrier est le grand monument de la reconnaissance publique.

Médard (Médéric) était de race franque par son père et de race gallo-romaine par sa mère; sa charité éclatante se manifesta (1) dès sa plus tendre jeunesse; il donnait tout aux pauvres, vêtements de son corps, nourriture de sa bouche, et, dans ce temps de désolation et de misère, cette éclatante vertu fut si remarquée, qu'à vingt et un ans il fut élu par le peuple évêque de Noyon. Pendant quinze ans il y exerça l'épiscopat à travers une vie toute miraculeuse; à cette époque, Dieu permettait sans doute ces prodiges afin de préparer la civilisation des peuples. Quand la mort jeta sur lui ses ailes sombres, roi et peuple suivirent son cercueil; le

(1) On trouve deux vies de saint Médard : celle des Bollandistes, *Vita Medard.* (8 juin); celle qu'écrivit Fortunatus, *Vita S. Medard.* (*Spicileg.*, t. VIII, p. 39.)

tombeau de saint Médard devint la première pierre de la cathédrale et du monastère de Soissons.

Saint Germain, si populaire dans tout le Parisis, était né à Autun, la ville si profondément romaine; lui-même il était de grande race, comme l'indique son nom : ordonné diacre presque enfant, il se manifesta en sa vie un tel degré de sainteté que bientôt sa renommée s'étendit au loin, et il fut appelé par Childebert à l'évêché de Paris (1). Sa vie d'aumône (*eleemosyna*), il la continua avec une insouciance de lui-même jusqu'à faire murmurer les diacres et les moines, qu'il condamnait au jeûne pour nourrir les pauvres, vrais enfants de Jésus-Christ. Le généreux saint Germain répondait à Childebert, qui lui reprochait sa libéralité : « Nous ne possédons réellement que ce que nous donnons aux malheureux, nos frères en Jésus-Christ; » mots sublimes qui devancent toute les théories d'égalité et de fraternité de l'école moderne. Une si sainte vie fut couronnée par la mort la plus paisible; les populations entières accoururent à son ensevelissement. Sur les pierres du moyen-âge, on voit encore sculptés quelques-uns de ces convois d'évêques, chefs et nourrisseurs du peuple; on aperçoit la foule

(1) Mabillon, si érudit dans l'histoire ecclésiastique, a donné de grands détails sur la vie de saint Germain (*Annal.*, t. I), et Fortunatus a écrit la vie du saint. *Vita S. German.*

émue autour du reliquaire ; les notables habitants et les serfs portent des rameaux et des couronnes, tandis que quelque moine, assis au fond de sa cellule, transmettait à la postérité la vie, les actions, les gestes de ces hommes vénérables.

Les œuvres de ces Plutarques de la solitude chrétienne avaient un grand poids moral. Ces légendes faisaient intervenir le ciel comme le *deus ex machinâ*, pour contenir ces générations souverainement fortes et injustes, les hommes d'armes méchants. Comment défendre le faible, le résigné, le pauvre, le serf, si ce n'est en appelant à son aide le merveilleux de la légende, la force des reliques du saint qui arrêtait le loup des forêts prêt à dévorer l'agneau? A ce point de vue, ces pauvres solitaires, qui écrivaient les légendes dans les cloîtres, étaient les moralistes de l'époque; ils parlaient le langage propre à calmer les forts, les voluptueux, les puissants de la conquête et de l'invasion. Est-ce que chaque temps n'a pas ses légendes, son merveilleux, qu'il faut admettre pour inspirer aux peuples les nobles actions et les vertus? La société de ce siècle doit sa moralité et son gouvernement aux moines légendaires, ces enfants du travail dans le cloître désert.

Si la vie monastique des ve et vi^e^ siècles n'avait pas encore cette belle régularité qu'elle reçut de

saint Benoît, elle était déjà familière et recherchée parmi les générations franque et gauloise. Au milieu des vicissitudes de ces tristes temps, lorsque le sol était incessamment labouré par les barbares, l'âme éprouvait une vive quiétude à s'abriter dans ces solitudes, rarement troublées par les violences sacriléges. On a vu saint Martin de Tours fonder déjà un monastère qui invoquait son nom et célébrait ses hymnes. Au midi, saint Césaire (1) et saint Gilles avaient appliqué les esprits et les cœurs à la vie monastique. Saint Marcou fonda le premier monastère de Neustrie, et avec lui dans cette œuvre saint Paterne, d'une illustre race (2). Saint Dié établit une colonie de moines sur les bords de la Loire, origine d'un monastère célèbre. Saint Pourçain accomplit la même mission en Auvergne; issu d'une origine obscure, il avait été serf d'un Franc, et de cet humble état il s'éleva jusqu'à la domination morale de l'Auvergne : fortune merveilleuse de ce temps, que de touchantes légendes viennent ensuite expliquer et développer avec les plus douces incidences! Voici une autre vie, celle de saint Brachion, né es-

(1) C'est une vie très-dramatique que celle de saint Césaire. Voyez celle qu'a écrite son disciple Cyprianus, *Vita S. Cesarii.*

(2) *Vita S Paterni*, Bolland , 16 avril. Je ne pense pas qu'on puisse connaître l'histoire du moyen-âge sans se pénétrer de la lecture attentive des Bollandistes.

clave, serf du duc Sigilvalde, qui gouvernait l'Auvergne. Comme tous les hommes de race germanique, il était fort expert à la chasse des bêtes fauves qui peuplaient les forêts. Un jour, en poursuivant un sanglier avec une vigueur infatigable, il remarqua, chose étrange ! que ce sanglier cherchait avec insistance un abri près d'une grotte déserte, au pied de laquelle murmurait une source. Brachion plusieurs fois l'y poursuivit, et toujours il se dérobait aux coups de ses javelots, lorsqu'enfin il vit sortir de cette cabane au désert un vieil ermite qui lui annonça d'une parole douce et tendre que le joug du Seigneur était plus facile à porter que les faveurs des grands, et ainsi lui révéla la force et la beauté de la vie monastique. Brachion aussitôt se dépouille de son vêtement de chasse, jette au loin son javelot meurtrier, et devient ainsi le fondateur de nombreuses cellules monastiques que les rois et les chefs francs dotèrent d'aumônes.

Dans le Berry, le Limousin, on trouve partout ces mêmes récits, l'histoire de la paix et de la solitude, l'éloge des vertus paisibles, que les légendaires opposent à la vie violente et militaire des chefs francs, à l'esprit d'invasion et de conquête qui ravageait tout. Les légendes, la vie des saints, si puérilement dédaignées par les philosophes, furent les puissants leviers d'organisation, un moyen

d'apaisement pour les mœurs barbares de la génération violente (1). C'est par les légendes que les grandes nations ont commencé leur vie pleine de séve, de jeunesse et de vigueur : la Grèce comme Rome. Homère et Virgile ne furent que les légendaires de l'antiquité.

(1) Grégoire de Tours, *Vit. SS. PP.*, cap. XII. C'est le récit de la vie des forêts.

CHAPITRE XXVIII.

LITTÉRATURE. — DOCTRINE. — HÉRÉSIE DANS L'ÉGLISE. — RÉGULARISATION DES ORDRES MONASTIQUES PAR SAINT BENOIT.

Les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome et de saint Basile marquent d'un immense éclat la belle époque de l'Église grecque. L'école catholique africaine est représentée par saint Augustin, et l'Italie par saint Jérôme. La science ecclésiastique commence son second âge; après les gloires helléniques et romaines viennent les poëtes, les rhéteurs *medii ævi*, qui, moins haut que les Pères de la première période, exercent néanmoins un ascendant considérable dans l'histoire du christianisme, alors en face de l'invasion des barbares. Pour suivre cette histoire littéraire, il faut remonter aux siècles antérieurs et reprendre l'œuvre de la prédication et de la propagation de la foi. Certes, rien n'est comparable, comme récit dramatique, à la lamentable épître écrite sur

les martyrs de Lyon. Les œuvres de saint Irénée sont aussi un monument de la Gaule chrétienne; le pieux évêque est un philosophe qui analyse et disserte sur l'origine et le développement des dogmes, sur les causes premières de ces profondes corruptions de doctrines qui ont produit les hérésies. Mais on doit remarquer que, par l'esprit et l'idiome, ces productions primitives du christianisme dans les Gaules appartiennent à la Grèce; c'est dans la langue hellénique que sont écrites les œuvres de saint Irénée, ainsi que la lettre des fidèles de Lyon (1). A l'époque de la domination romaine, les écoles grammaticales étaient nombreuses et savantes dans les Gaules; les rhéteurs, à Autun, à Arles, Valence, Lyon, parlaient la pure langue latine et le bel idiome grec. Les Pères de l'Église gauloise venaient de l'Orient par Marseille, et l'on a vu, dans Grégoire de Tours, que les premiers instructeurs de la parole de Dieu sur le territoire gaulois avaient pour origine la Grèce. Tant de voies étaient alors ouvertes au commerce d'Orient par Marseille, la cité ionique! On y parlait la langue d'Homère dans sa pureté primitive.

On doit donc seulement reporter à saint Hilaire

(1) Aussi Eusèbe connaissait-il parfaitement saint Irénée : « Parocciarum (παροικιαι) quibus præerat Iraneus. » (Liv. V, chap. XXIII.)

de Poitiers le premier travail purement gallo-romain, sans mélange, des écoles de l'hellénisme. Saint Hilaire, le défenseur ardent de l'école nicéenne sur le dogme des essences divines et la Trinité contre l'arianisme, était né à Poitiers d'une famille illustre, vénérée (1), mais païenne ; la formule du christianisme exprimé par la foi de Nicée fut pour lui un objet d'examen et de conviction, et, dans un livre spécial, il se rend un compte rationnel et candide des motifs qui l'ont fait chrétien pratiquant. Il avait cherché le bonheur dans les plaisirs que donne la richesse, vaines distractions qui l'avaient laissé froid, rassasié, impuissant ; rien pour distinguer l'intelligence de la brute. Quand donc, avec un désir de s'instruire, il avait pénétré, comparé les divers systèmes sur Dieu, tel que les philosophes ou les Écritures l'avaient défini, il n'avait réellement trouvé l'explication de la puissance de Dieu que dans les livres de Moïse. L'évangile de saint Jean avait complété son éducation religieuse par la révélation des essences divines ; il avait trouvé la sublime explication de cette coexistence du Père, du Fils et de l'Esprit, se confondant en Dieu.

(1) Il ne faut jamais séparer saint Hilaire de saint Prosper : tous deux appartenaient à de riches familles, ils étaient laïques tous deux, et prirent spontanément la défense de saint Augustin. Voir *Epistol. Prosper. ad. Augustin.*, et comparez *Epistol. Hilar. ad Augustin.*

C'était par cette étude préliminaire, fondamentale, que saint Hilaire de Poitiers avait commencé sa carrière de science et d'examen; sa parole élevée, ses études immenses, l'avaient puissamment recommandé à cette population gallo-romaine qui habitait le pays des Poitevins (*Pictavensis*). Il fut bientôt élevé à l'épiscopat, ce qui était la récompense accordée alors à tout ce qui brillait au-dessus de la génération : les évêques remplaçaient les préfets, et l'autorité de fait venait toute seule à qui exerçait la puissance morale. En vertu de cette force, il n'hésita pas à défendre hautement l'opinion nicéenne contre l'arianisme, et cela malgré l'opinion de l'empereur Constance et des évêques hérétiques, qui soutenaient le symbole de Constantinople. Saint Hilaire fut exilé; mais que font aux âmes fortes et convaincues les persécutions? Dans l'exil même, saint Hilaire publia son remarquable traité sur la *Trinité*, résumé des plus savantes études, travail composé sur toutes les idées et les systèmes de la philosophie antique. D'où cette conclusion : « La force de la vérité est si grande que tout ce qu'on fait pour la détruire ne sert qu'à la faire jaillir plus vive, car elle est immuable de sa nature. Tout exilé que nous sommes, nous la ferons entendre par ce livre, et la parole de Dieu, qu'on ne peut tenir captive comme nous, fera d'incessan-

tes excursions. » Cette profession de foi révèle l'état des doctrines chrétiennes qui, ne pouvant plus être vaincues (1), attendent, espèrent et grandissent. Saint Hilaire est également historien, car, dans son livre des Synodes, il a chronologiquement classé les divers conciles d'Occident, dont il a résumé les doctrines avec exactitude et intelligence. Enfin Hilaire est poëte; il fait merveilleusement le vers, surtout la poésie des hymnes; l'idée de Dieu et des saints se présente dans son esprit accompagnée du doux accord de la poésie; il compose des chants pour chaque jour de l'année, dont saint Jérôme fait l'éloge. A cette seconde époque de l'Église, presque tous ses écrivains, les Pères, réunissaient ces trois conditions de la critique, de la poésie et de l'histoire, les trois faces de la littérature chrétienne : la poésie pour louer Dieu dans de magnifiques expressions dignes de lui; l'histoire pour raconter les merveilles de la vie et de la mort de Jésus-Christ, l'enseignement évangélique; la critique enfin qui, s'attachant aux textes, les discute, les explique; car, dans une religion qui repose sur les traditions anciennes, il y a toujours place pour l'érudition qui découvre, examine et rend aux textes leur véritable sens.

(1) Saint Honorat a écrit la vie de saint Hilaire, comme, dans l'antiquité, le disciple écrivait la vie du maître. *Honorat. de vita Hilarii.*

A côté de saint Hilaire de Poitiers, on peut placer Sulpice Sévère, d'une antique race romaine, et qui s'était consacré au barreau, où il apporta un haut talent et une grande ambition. Au milieu du monde, aimé de toute la société, il dut sa conversion chrétienne à saint Paulin, son ami, qui le désabusa de l'orgueil et des vanités passagères. Sulpice Sévère abandonna le siècle pour se placer tout aussitôt sous la règle de saint Martin de Tours, l'école monastique des Gaules. Cette vertu de saint Martin brillait au loin; chacun à l'envi voulait la toucher, la pratiquer: «Avec quelle bonté, avec quelle humilité ce saint évêque m'accueillit (écrit Sulpice Sévère)! Non-seulement il me fit asseoir à sa table hospitalière, mais encore il voulut me présenter l'eau des ablutions, et s'abaissa le soir jusqu'à me laver les pieds (1) sans que je pusse m'en défendre.» Humble coutume qui avait pour but, à l'imitation du Sauveur, d'égaliser les rangs, d'abaisser les superbes jusqu'aux petits; l'égalité de l'esclave et du maître devait naître de cet abaissement religieux de tous devant la croix. Aussi le premier travail que s'imposa Sulpice Sévère, la tâche qu'il se donna comme devoir, ce fut d'écrire la vie du

(1) Sulpice Sévère a aussi écrit la vie de son maître, Martin de Tours, *de Vita Martini*.

pieux évêque dont il avait été le disciple, biographie éloquente, exaltée. Désormais, son immense fortune et ses facultés intellectuelles, il les consacre à célébrer ses deux amis, ses maîtres, Martin de Tours et Paulin. S'il bâtit deux églises, il y fait porter les images des saints patrons qu'il a écoutés, exemple antique de ce culte des pieux souvenirs par la reproduction des traits de ceux que nous avons aimés (1). Saint Paulin lui reproche cet enthousiasme : « Quel portrait voulez-vous de moi? Celui de l'être spirituel? il est insaisissable! celui de la chair, de la matière et de la mort? il n'en vaut pas la peine (2)! »

Ce qui place Sulpice Sévère au rang des écrivains sérieux du v[e] siècle, c'est l'histoire qu'il a écrite avec précision et clarté, non-seulement de l'Église, mais encore de tous les faits généraux depuis les enseignements des livres de Moïse jusqu'au consulat de Stilicon, tableau précis et résumé. Les développements sont courts, mais la pensée y est exacte. Il a également écrit des dialogues philosophiques sur les inspirations de la solitude et sur les mille voix douces et retentissantes qui viennent enivrer

(1) Saint Paulin néanmoins lui envoya l'inscription à mettre au-dessous des images; elle était toute pleine d'humilité pour lui-même : *Exemplar sanctis iste sit, ille reis.*

(2) Saint Paulin, *Epist. ad Sev.*, p. 106.

l'imagination et le cœur, anges du ciel qui accourent nous consoler aux battements de leurs ailes. Sulpice Sévère a écrit d'autres dialogues sur la discipline religieuse; censeur sévère, il s'élève avec indignation contre la vie des moines d'Occident qui s'adonnent au ventre et au sensualisme, se séparant ainsi du pur ascétisme de l'Orient; l'esprit gaulois était toujours un peu porté à la critique et à la raillerie. Au moment même où il censure l'orgueil, Sulpice Sévère, avec toute la vanité d'un auteur, se vante de ce que la vie qu'il a écrite de saint Martin de Tours est lue par tous, et fait l'admiration jusque dans l'Orient même. L'imagination, qui déborde dans les livres de Sulpice Sévère, l'entraîne quelquefois en dehors des règles de la pure orthodoxie; il a quelque chose de Tertullien et de son admiration extatique pour la virginité, ce qui appartient un peu à l'école des gnostiques. L'historien se laisse également entraîner dans l'opinion exaltée des millénaires : le monde doit crouler au bout de mille ans; la matière est trop dominante et corrompue (1). Le voici maintenant voué aux doctrines pélagienne; il exagère la puissance du libre arbitre de l'homme; la liberté lui plaît à lui, esprit supé-

(1) Au reste, saint Paulin, son ami, le justifie. Il vante sa doctrine, et à ce sujet il publie un distique dans lequel on voit deux vers qui

rieur et un peu orgueilleux : peut-elle dépendre de la grâce, volonté divine et de fer qui dompte sa raison et sa volonté? C'est entre l'exaltation virginale et le libre arbitre que s'agite cette ardente imagination, jusqu'à ce que, vieillard, il rentre enfin dans l'orthodoxie sous les voûtes calmes d'un monastère.

Le poëte saint Prosper élégant, original, a de l'imagination comme le peuple de l'Aquitaine; c'est le défenseur ardent des doctrines de saint Augustin contre Pélage : « Le genre humain a péché avec Adam; la rédemption par le christianisme a donné la force et la grâce pour le salut de tous (1). » Ces idées de philosophie transcendante, saint Prosper les traduit et les exprime avec élégance dans son poëme contre les *ingrats*, défense de la doctrine augustinienne contre Pélage, la grande question du temps : L'homme est-il libre dans ses actions ou se trouve-t-il sous cette puissance invincible qu'on appelle grâce? Ce doute, qui fait l'objet des controverses d'école, domine la période de l'invasion des

sont un témoignage de plus sur l'antiquité de la doctrine sur la présence réelle :

In cruce fixa caro est qua pascor, de cruce sanguis,
Ille fluit, vitamque bibo, corda lavo.
(*Epist. XII ad Severum.*)

(1) Ce fut une tendre amitié que celle qui réunit saint Prosper et saint Hilaire, les deux défenseurs de la doctrine augustinienne. Comparez Honorat., *Vit. Hilar.*, et *Epistol. Prosper. ad Augustin.*

barbares. Au bruit de ces tristes calamités, un autre grand esprit, Salvien, écrit son livre sur la *Providence*. Les études des temps modernes n'ont point progressé sur ces questions, et les mêmes doutes frappent les esprits. Salvien pose nettement le problème en ces termes : « S'il y a une divine Providence, une main de Dieu au-dessus de tout, comment cette Providence a-t-elle permis la victoire des barbares et que les chrétiens fussent ainsi frappés, égorgés, innocentes victimes (1) ? » Salvien explique ce triste phénomène par la nature périssable et passagère des biens de ce monde : « Ce que nos yeux et nos sens perçoivent comme le malheur d'ici-bas est le signe précurseur d'une vie future, éternelle. » Esprit de soumission et de foi, Salvien s'agenouille devant la Providence : « Je ne connais pas le secret de Dieu ; pourquoi a-t-il fait cela ? Je l'ignore ; et, comme dit l'apôtre, n'est-ce pas pour souffrir que nous sommes en ce monde ? » Ce qui rend ce livre très-curieux au point de vue historique, c'est que, témoin oculaire de la fatale invasion, Salvien en décrit les phases diverses. Tout en s'élevant contre la fureur de ces barbares, il cherche à expliquer leurs conquêtes rapides par la beauté de leurs mœurs, la sévérité de

(1) Il y a un texte parfaitement pur de l'ouvrage de Salvien, *de Providentia*, édit. Parisii, 1594.

leurs usages, la chasteté de leurs âmes, qu'il oppose à l'énervement, au sensualisme de la société gallo-romaine ; tableau à la façon de Tacite, *de Moribus Germanorum*. De là résulte un beau contraste : cette double peinture comparative nous présente à la fois le caractère agreste et violent des envahisseurs, et en même temps cette civilisation très-avancée de la Gaule romaine avec ses spectacles, ses cirques, ses plaisirs, les raffinements de la vie la plus douce, la plus avancée. La littérature s'y conserve belle, antique sous la plume des écrivains même qui s'élèvent contre sa civilisation (1).

Arnobe, érudit et commentateur des psaumes, s'empreint, comme tous les autres écrivains, des questions du temps : la Trinité, le libre arbitre et la grâce. Quand certaines formules s'agitent dans une époque et la dominent, il est impossible que les esprits considérables ne s'y mêlent pas ; que feraient-ils sans cela? Les traités pour défendre la doctrine nicéenne de la triplicité des essences étaient l'expression de la lutte contre Arius, et les écrits sur la foi étaient destinés à réfuter les pélagiens (2).

Un autre des écrivains de ce temps portait le

(1) Pour la vie de Salvien, lisez Gennade, *Scriptor. ecclesiastic.*, 67.

(2) L'orthodoxie d'Arnobe n'était pas complète, si l'on en juge par cette phrase sur le péché originel : « Qui nascitur sententiam Adæ habet, peccatum vero non habet. » C'est la négation de Pélage.

nom de Caius Solius Sidoine Apollinaire, né à Lyon, la cité littéraire. Quelle plus illustre naissance? son père était préfet des Gaules, tout récemment ouverte au christianisme. Apollinaire, poëte presqu'en naissant, conquit une si grande place dans les jeux littéraires de Lyon, institués par Caligula, qu'une statue lui fut consacrée à Rome. A mesure que la foi s'affaiblissait dans le paganisme, on multipliait les adorations matérielles; les cités se peuplaient d'images. Sidoine Apollinaire et son père se retirèrent en Auvergne, comme une de ces familles du patriciat romain qui régnaient alors sur les Gaules; la province d'Auvergne en était riche. Sidoine s'y maria et fut revêtu de la dignité de patrice, puis le peuple et le clergé l'élevèrent spontanément à l'évêché de Clermont. L'épiscopat tenait la double condition d'une dignité civile et ecclésiastique, magistrature suprême et conservatrice pour la cité. La joie fut vive, et Sidoine Apollinaire, comme les magistrats de l'antique Rome, voulut marquer son patriciat épiscopal par la construction de monuments publics; il acheva la cathédrale commencée par saint Numace, et dont le seul pronaos en pierre avait cent pieds de circonférence; il y joignit des aqueducs et des fontaines jaillissantes. Évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire n'en reste pas moins littérateur et

poëte (1) : ses lettres, d'une élégante latinité, ont pris Pline le jeune pour modèle : la chute du paganisme n'a pas détruit le noble prestige des écrivains qu'il a produits dans ses jours splendides : Cicéron, Ovide, Tibulle, Horace, les deux Plines, Virgile, les auteurs de la période augustale sont souvent consultés et cités par la pléiade des écrivains chrétiens, et bien que les dogmes, les idées polythéistes fussent proscrites, les formes ne restaient-elles pas toujours admirables? Ces formes, surtout celles de la poésie antique, Sidoine Apollinaire les conserve religieusement dans les panégyriques versifiés des empereurs Avitus, Majores, Arthemesius, qui sont ses œuvres capitales.

Cette empreinte de la littérature et de la science romaine se retrouve à un haut point dans Claudius

(1) La vie et les œuvres de Sidoine Apollinaire ont été jugées et appréciées par Grégoire de Tours. Autrefois, l'église de Saint-Martin de Tours se glorifiait des vers que Sidoine avait faits pour le tombeau du saint; ces vers, les voici :

Martini corpus totis venerabile terris,
Inquo post vitæ tempora vivit honor,
Texerat hic primum plebeio machina cultu
Quæ confessore non erat æqua suo,
Nec desistebat cives honora pudore,
Gloria magna viri, gratia parva loci,
Antistes sed qui numeratur sextus ab ipso,
Longam perpetuus sustulit invidiam.

(Sidon. Apollinar., liv. IV, 18.

Mamert, l'ami de Sidonius Apollinaire, poëte comme lui, et qui s'applique à la composition des hymnes les plus remarquables dans l'Église. Les critiques lui attribuent le *Pange lingua* (1), qui ravit l'âme dans de pieux transports au moment où se révèle le sacrement de l'autel : « Que toutes les langues se délient pour exalter le Dieu présent dans le sacrifice. » Claudius Mamert, à la fois géomètre, musicien et commentateur de l'Écriture, quelquefois même philosophe spéculatif, disserte sur les facultés de l'esprit et de l'âme avec la netteté et l'étude des penseurs de l'antiquité (2). Cette école chrétienne des Gaules est certainement très-remarquable, « autant peut-être que celle de Rome, dit saint Jérôme, et que la brillante Église grecque de Basile et de Chrysostome. » Sidonius Apollinarius porte sur Claudius Mamertinus un jugement enthousiaste : « Mamert pense comme Pythagore, il cause comme Socrate, il explique les révolutions de la nature comme Strabon, il développe sa pensée comme Aristote, il caresse l'oreille comme Eschyle, il passionne comme Démosthène, il a l'élégance

(1) C'est ce qu'on appelle l'hymne de la passion : *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis.* Voyez les notes du père Sirmond sur Sidon. Apollinar., *Notis ad Sidon.*

(2) Pour les œuvres de Claudius Mamert, lisez *Biblioth. patr.*, 467. Il était incontestablement prêtre ordonné, comme le dit Sidoine Apollinaire : « Antistes fuit in ordine secundo. »

d'Hortensius et la langue persuasive de Cicéron (1). » Les souvenirs de la littérature gréco-latine survivent ainsi après l'invasion des barbares; la Gaule est chrétienne, et néanmoins la littérature conserve encore l'empreinte des études païennes, tandis que les lettres classiques se mêlent aux travaux de l'Église; on a secoué l'idée païenne, mais on ne dédaigne pas les chefs-d'œuvre qu'elle a produits.

La philosophie catholique trouve un interprète éloquent dans Fauste, l'adversaire incessant de Pélage : « Par le péché originel et la chute de l'homme, la créature avait été placée sous la fatalité terrible du mal et n'avait pas d'autre voie pour se sauver; tout libre arbitre était éteint. Il ne devait la vie ouverte devant lui qu'aux mérites de Jésus-Christ, qui avait lavé l'homme de cette tache inflexible. La douleur et la matière étaient à l'origine de la création et dominaient l'homme jusqu'à la venue du Sauveur. » Oh! qu'il était plus modeste, Gennade de Marseille, simple compilateur qui compulsa et continua le catalogue des écrivains ecclésiastiques commencé par saint Jérôme! Simple érudit, il cherche à fixer les textes, à préciser le sens des mots et des phrases, de manière à faciliter toute interprétation. Quand il s'agit des questions religieu-

(1) Sidon Apollinar, lib. IV, epist. 3.

ses, il est rare que les éternels dissertateurs ne s'égarent, tandis que le modeste compilateur demeure dans les voies simples et sûres de la grammaire et des traditions.

Gennade ouvre ce siècle agité qui assiste à l'invasion des Francs (1) dans la Gaule; époque de guerre qui voit s'effacer les traces de toute littérature. La société n'avait plus assez de loisirs pour l'étude, et l'Église elle-même s'empreint de ce caractère de rusticité que traîne avec elle l'invasion des barbares. D'ailleurs, au milieu de cette vie ardente de politique et d'action dans les cités sous la première race, les évêques firent peu de livres; trop mêlés à la lutte pour se livrer à la dissertation paisible, ils gouvernent presque toujours, et alors on écrit peu. Tels sont saint Remi, saint Médard, Césaire, qui agissent dans un cercle politique très-ardent, et sauf quelques livres, qui sont encore des actes politiques, ces intelligences pratiques n'ont point laissé d'œuvres considérables. Les évêques gouvernent les cités; tous sont absorbés par la pensée de comprimer les passions barbares; rude

(1) Gennade s'occupa surtout de la réfutation des hérésies; on trouve quelques-uns de ses livres à la suite des œuvres de saint Jérôme. (*Gennad. Catalog. Oper. S. Hieronym.*) Un manuscrit de l'ancien fonds Saint-Victor porte ce titre : *Hæc quæ sequuntur a sancto Gennadio Massiliensii, presbytero, sunt posita.*

tâche qui laisse peu de loisir à l'œuvre littéraire.

La poésie, la chronique, la dissertation, forment la base générale de cette littérature ecclésiastique. La poésie devient peu à peu une manière de prose cadencée, sans image, sans invention. La chronique n'a pas encore cette couleur du drame et de l'histoire que Grégoire de Tours et Frédégaire surent lui imprimer ; c'est une froide nomenclature des événements racontés un à un. La dissertation s'applique à des questions de dogme, ce qui entraîne nécessairement les hérésies, car la trace ne s'en était pas perdue en Occident ; on y trouve même des vestiges de cet illuminisme, de cet orgueil de la science traduit par le manichéisme et le gnosticisme, sectes qui, sous des noms modifiés ou barbares, se continuent jusqu'au moyen-âge; les hérésies se cachent sans oser la publicité odieuse des temps primitifs du christianisme; elles forment comme des sociétés secrètes dans le gouvernement chrétien et ne se montrent qu'à de longs intervalles. L'arianisme, qui a été le grand danger de la période constantinienne, se perd par ses divisions. Vingt professions diverses avaient marqué la durée de cette dispute. Comme il arrive toujours dans les débats de philosophie quand on ne part pas d'une base fixe, d'une croyance, d'un symbole arrêté, il n'y a plus de limites aux dissertations infinies. Que

de mobilité et de variation depuis les deux formules d'Eusèbe de Nicomédie et de George de Laodicée! En partant des bases de l'arianisme, l'Église n'est plus qu'une vaste école de philosophie où les dissertations deviennent interminables : celui-ci soutient qu'avant sa naissance le Christ n'avait existé que dans le dessein de Dieu ; un autre, que Jésus-Christ était réellement une essence de Dieu, mais que le Saint-Esprit ne l'était pas. Il y avait des nuances dans la triplicité divine, des degrés dans la sainteté des trois personnes. L'école arienne, qui rejette la formule de Nicée, s'empare spécialement de l'Occident. « Le monde, dit saint Jérôme, fut menacé de devenir arien ; heureusement que les divisions survinrent avec une mobilité sans exemple. » Là où il n'y a pas d'unité, il n'y a pas de force (1). Un principe, un dogme, c'est la première condition de durée pour la foi.

Ce fut presque une dégénération de l'arianisme que la doctrine de Nestorius. Son symbole ne nie pas la divinité des essences : Jésus-Christ est Dieu, l'égal du Père et de l'Esprit ; mais, pour se communiquer aux hommes, il s'était incarné dans le sein d'une femme. Marie était mortelle, et l'on ne pou-

(1) Le père d'Acheri, dans son *Specilegium*, rapporte les actes d'une conférence tenue à Lyon entre les évêques catholiques et les ariens de Bourgogne, où la dispute sur les dogmes est très-curieuse.

vait l'appeler du nom de la mère de Dieu (1). Cette hérésie tout orientale, sorte de dédain jeté sur la femme (n'était-elle pas en Orient dans une condition inférieure?), eut pour origine Constantinople, et s'étendit d'Alexandrie jusqu'à Edesse, en marchant vers l'Asie. De sa doctrine, Nestorius concluait à une double essence dans le Sauveur, Dieu par son origine, homme par l'incarnation.

Eutichès, niant cette nature complexe de Jésus-Christ, n'en reconnut qu'une seule; mais un peu de mysticisme l'entraîna dans l'école gnostique des apparences. On s'étonne sans doute de tant de subtilités au milieu de la doctrine si simple du christianisme : il ne faut pas oublier que ces écoles se développaient dans la vieille Grèce, pays aux imaginations ardentes et fécondes; il dut se produire le même spectacle que dans les académies, renouvelant les éternelles disputes de philosophie sur l'esprit, l'âme, les essences divines et la nature humaine. Il est rare que, sur le même sol et dans les mêmes esprits, on ne voie renaître les mêmes phénomènes.

Ces disputes devaient trouver une solution solennelle et définitive; elle fut donnée par le concile de

(1) Une des grandes distinctions des nestoriens sur laquelle je reviendrai, c'est que Marie n'était pas mère de Dieu, Θεοτοκον, mais seulement mère de Jésus-Christ, Χριςοτοκον.

Chalcédoine (1). Après de longs débats, ce concile proclama cette doctrine, : « Que Jésus-Christ, de la même essence divine que le Père et le Fils, s'était incarné réellement et s'était fait homme (*homo factus est*); qu'en lui les natures divine et humaine s'étaient unies en une seule personne, sans se confondre, sans se transformer. » Solution philosophique d'un grand problème qui devint la base du système orthodoxe et le développement légitime des doctrines nicéennes. Cette décision solennelle d'un concile n'apaisa qu'une légère fraction des dissidents : un certain nombre d'Églises orientales, les moines surtout, persistèrent dans le nestorianisme, qui était la négation de la divinité de Marie.

A ces querelles, qui tiennent à la subtilité de l'esprit grec, se mêle la volonté des empereurs, qui mettent leur puissance à la disposition de leur fantaisie. Basilicus, Zénon, Anastase, d'autres encore, se prononcent pour ou contre l'école nestorienne. Spectacle curieux à suivre que ces éternels débats sur les points les plus subtils, à côté des merveilles de l'art byzantin et des jouissances matérielles de l'esprit! Serait-ce le type des civilisations épuisées? Ici de splendides mises en scène de l'industrie, du com-

(1) Le concile de Chalcédoine (451) avait commencé à Éphèse; il y avait cinq cent trente-six évêques. On le considéra comme concile général.

merce, des arts ; là, impuissance du gouvernement; puis le spectacle des débats sur des questions oiseuses ; et, indépendemment des desseins de Dieu, ce fut peut-être ce spectacle de subtilités et de dissolution qui créa la majesté austère de Rome catholique : tandis que tout était morcellement et débris, on vit s'élever l'unité du pontificat.

Le pélagisme, qui est moins une question de dogme qu'un débat philosophique, se reproduit aussi en Occident et se perpétue entre les deux écoles du libre arbitre et de la grâce. On voit entre elles un parti de conciliation, le semi-pélagisme, qui, en laissant la part de la liberté de l'homme, fait également intervenir la grâce de Jésus-Christ, moyen conciliant entre la fatalité des anciens et la liberté absolue. Les conciles se prononcent pour l'un comme pour l'autre système, avec des modifications et des nuances qui ne constituent pourtant pas l'hérésie ; il ne s'agit pas ici du dogme ni de la foi, mais d'une de ces vieilles disputes d'école (1) qui n'a pas reçu sa solution dans le symbole de Nicée. Il n'en est pas ainsi des débris du gnosticisme, de l'illuminisme égyptiaque, qui se transmet mystérieusement dans les Gaules, en Italie. On trouve en Espagne un hérésiarque, du nom de Priscillien, qui enseigne la

(1) Les actes du concile d'Orange condamnent formellement le semi-

gnose avec la même hardiesse que les disciples de Basilide, de Carpocrate et de Valentin, célèbres aux premiers siècles de l'Église. A côté des écoles publiques, il y a toujours un enseignement secret qui se transmet de générations en générations. Le mysticisme plaît à l'homme ; il y cherche une nature supérieure et une destinée infinie, quand tout est limité autour de lui.

Il ne faut point confondre avec ces sociétés secrètes et orgueilleuses l'organisation monastique, qui repose sur les idées les plus puissantes du cœur humain : la solitude et l'agrégation. Saint Basile avait révélé à l'Orient toute l'autorité de la règle; les forces jusqu'alors éparpillées se groupaient autour d'un dictateur qui, sous le titre d'abbé, disposait de tout, prenant ainsi une direction utile et féconde. Au milieu de cette société épuisée, tandis que les barbares inondaient les provinces, le besoin de la retraite se faisait sentir partout; on abritait sa tête au désert, et la règle venait ensuite imprimer une direction à ces forces éparses. Le monastère comprenait un vaste groupe qui volontairement se soumettait à une loi dont la pensée première était

pélagianisme. (*Concil. Orang.*, t. II.) Dans le *Concil. Gallican.*, p. 215, c'est toute une thèse philosophique, et les Pères établissent que la volonté de l'homme est préparée par Dieu : Ετοιμαζεται θελησις παρα κυριου.

le travail, la vie commune, la réunion des hommes et des intérêts pour résister à l'oppression féodale.

Elle était fort ancienne déjà en Occident, la vie monastique. Saint Martin de Tours, on l'a vu, en avait posé la règle, comme saint Basile en Orient; têtes puissantes qui faisaient sortir du chaos des groupes destinés à purifier et à enseigner la société. Ce fut dans ces temps de calamités une entraînante passion que celle de la solitude; les hommes les plus riches, les plus actifs de cette génération attristée, s'écriaient : « Que ferons-nous de la vie épuisée? Que tardons-nous à devenir les amis de Dieu (1)? » Dans cette désolation du cœur, les uns se retiraient sous l'abri des solitudes bien-aimées ou dans ces oratoires, stations bénies que les chartes appelaient déserts, où l'oiseau de proie mêlait ses cris sinistres aux hurlements des loups, autour de l'ermitage. Un des plus antiques monastères des Gaules fut celui de Lerins, petite île de la Méditerranée, non loin d'Antibes et de Cannes (2). Au milieu des courses incessantes des barbares, les populations, pour échapper à leur rapacité, mettaient la mer entre

(1) Saint Augustin, *Confess.*, liv. VIII, chap. VI.

(2) C'est l'île Planesia de Strabon. Ceux qui vont de Marseille en Italie peuvent la remarquer; elle est toute en plaine, ce qui l'a fait l'appeler *insula plana* par Sidoine Apollinaire; aujourd'hui encore, les apitaines la nomment l'île Saint-Honorat.

elles et les envahisseurs. Ce fut à Lerins que vinrent s'abriter des habitants de la côte, ainsi que dans les îles rocailleuses qui bordent la Méditerranée depuis Nice jusqu'à Cette; tendance qui se produit partout sur l'Océan et l'Adriatique. La mer préserva longtemps les cités, et Constantinople, assiégée par les barbares, n'eut que le Bosphore pour se défendre ; les envahisseurs n'avaient aucun moyen de traverser les bras de mer, et les chevaux hennissaient longtemps sur le rivage avant que les peuplades tartares eussent découvert un moyen de franchir quelquefois de très-courtes distances. Les barbares s'éloignèrent, les habitants revinrent sur la côte, et ce fut à Lerins que saint Honorat trouva sa Thébaïde. Il faut lire, dans la vie du saint fondateur, les efforts de culture qu'accomplirent ses pieux compagnons pour fertiliser cette île sauvage, toute pleine de serpents et d'aspics. Les moines firent de Lerins un véritable jardin cultivé; on y vivait à l'abri des malheurs de l'invasion, affranchi de ces orages que les passions (1) ardentes jettent au cœur de l'homme. Venise religieuse au milieu d'autres lagunes !

Saint Martin de Tours et saint Honorat n'établi-

(1) Sermo S. Hilar., *de Vita S. Honor.* Saint Hilaire a écrit cette vie de travail et d'organisation.

rent que des règles particulières pour les monastères. Le véritable fondateur des lois monastiques en Occident, ce fut Cassien ; les organisateurs sont si rares dans les sociétés qu'il faut en recueillir partout la mémoire. A quelle origine appartenait le vénérable Cassien? Était-il Gaulois ou Romain? Son nom n'indique pas une origine marquée; très-jeune encore, comme les chrétiens zélés, il visita la Palestine, les solitudes de la Thébaïde, et ce fut dans les cellules du désert qu'il recueillit les premières pensées de son livre de règles et d'examen sur les institutions monastiques. La destinée de tout homme supérieur est de grouper, régler et gouverner : à son retour de la Palestine, Cassien vint se fixer dans la ville grecque et orientale de Massilia (2) ; il y fonda deux monastères : l'un sous l'invocation de la Vierge qui se fondit et disparut bientôt ; l'autre sous le nom du grand martyr des légions romaines, Victor : noble demeure dont les noires tourelles, battues par les vents du mistral, ont bravé les âges. Le goût de la retraite saisit si ardemment cette génération, que l'on compta plus

(2) La Provence, je l'ai déjà dit, revendique Cassien; il y a quelque vérité dans cette conjecture, lorsqu'on lit ce passage de Cassien en parlant de la Provence : « Ad repetendam Provinciam nostram, et revisendos parentes nostros cogebamur. » Cependant j'ai lu, je le répète, dans l'office qu'on célèbre à Marseille en l'honneur de saint Cassien qu'il était Grec, né à Athènes.

de vingt mille moines dans la seule Provence. Afin de contenir et de régler cette société nouvelle, un peu tumultueuse, Cassien, à la prière d'Acursius, évêque d'Apt, rédigea un traité spécial sur l'état monastique.

C'est un livre capital que celui qui formule ces règles, ces lois d'institution et de gouvernement dignes des idées de Platon, embrassant toutes les habitudes, toutes les prescriptions de cette petite république chrétienne (1). Cassien s'occupe d'abord du vêtement, qui ne doit avoir rien d'étrange ni de séparé des autres costumes ; il sera large, afin de ne gêner aucun mouvement et de favoriser le travail ; les chants seront graves et moins bruyants que solennels ; la prière doit être fervente, sincère, mais courte, afin de laisser beaucoup de temps au travail ; le jeûne doit être limité au vendredi, afin que la pénitence n'enlève pas trop de force au corps. Nul ne sera admis au monastère sans préalables épreuves, afin qu'il n'en éprouve aucun regret; on n'acceptera nulle donation de biens, ce qui enrichit trop les corporations, leur donne trop d'orgueil par la fortune, si ce n'est pourtant le petit mobilier du néophyte pour sa cellule. Nul repos à l'esprit ; la lecture pendant le repas, prescription spécialement

(1) Il porte ce titre : *Institut. monast. abbat. Cassian.*

recommandée par saint Basile; repas simple, modeste. Mais la vie et le climat de l'Occident ne pouvaient permettre l'abstinence absolue des viandes; il faut aux moines des Gaules une nourriture plus forte, plus succulente. Les vices qui doivent être bannis de cette république vertueuse sont la gourmandise, l'impureté, l'avarice, la colère, la paresse, la vaine gloire et l'orgueil. Cassien met la tristesse parmi les vices de la vie solitaire; la joie est la compagne d'une bonne conscience, le principe de la santé; avant toute chose, le travail, qui est la grande loi de l'humanité. Basile n'a-t-il pas souvent employé cette métaphore : « Le moine qui travaille n'a qu'un démon qui le tente; le moine oisif en a une infinité à ses trousses (1). » Le diable était alors la personnification des vices de la nature humaine qui pousse l'homme au mal.

En vertu de ces règles, de pieuses démocraties s'établirent sur toute la surface des Gaules. D'après le récit des chroniques et des légendes, l'état monastique était des plus florissants. Sur un des versants du Parisis, vers la Neustrie, s'élevaient des cellules, origines du monastère de Nanteuil, fondé par saint Marcou (2). Une charte du roi Childebert

(1) *Institut. monast.*, liv. XII, chap. XI.
(1) *Vita sanct. Marcuf. int. Act. Sanct.*, 1 mai.

lui concéda cette pieuse retraite, qui devint ensuite une des plus opulentes abbayes. Saint Paterne fonda également diverses solitudes dans la Neustrie, au sein d'une population qui vivait encore dans les superstitions du druidisme. Pour accomplir une si grande œuvre, saint Paterne n'apportait avec lui qu'un psautier grec-latin et une corbeille de pain destiné à sa nourriture. Il fut bien fécond son pèlerinage, et sa parole bien efficace, car dix monastères, associations d'égalité, sortaient miraculeusement depuis Bayeux jusqu'à Rennes (1).

Dans les temps de misère et de désordre, l'homme sent le besoin de se grouper sous une règle commune et protectrice : de là ces fondations multipliées sur tous les points des Gaules. Évrould, l'un des hommes d'armes les plus fiers de Childebert, secouant les chaînes du monde avec éclat, donna aux pauvres ses riches vêtements, ses terres, son trésor amassé; puis, suivi de quelques compagnons de batailles fatigués du désordre comme lui, il vint s'établir dans la forêt d'Oches. La légende dit que cette forêt impénétrable était alors remplie de voleurs farouches qui se jetaient (2) sur les voyageurs

(1) La vie de saint Paterne a été écrite par Fortunat, *Inter. Act. Sanct.*, 16 avril.

(2) *Vita S. Ebredulf., ab ipsius discipulis scripta.* Bollandistes, 29 décembre. Je ne pense pas qu'on puisse écrire sans le secours des Bollandistes l'histoire de la première race.

avec une rage et une fureur qui portaient l'effroi dans la contrée. Évrould et ses moines armés s'imposèrent une tâche, celle de vaincre et de dompter les brigands, devoir fort rude, dont les preux chevaliers vinrent à bout : deux ans après, les voleurs étaient convertis au christianisme et à la civilisation. On vit s'élever dans la forêt d'Oches plus de onze cents cellules, stations paisibles et saintes qui se groupèrent ensuite sous une commune loi. Le principal monastère d'Oches prit le nom de saint Évrould, son fondateur, dans le diocèse de Lisieux. Ainsi chaque monastère se rattachait à une destinée utile pour l'humanité.

Dans l'Orléanais, le fondateur des institutions monacales, fut saint Diodat ou Dié, originaire de Bourges, et bientôt les bords de la Loire se peuplèrent de fondations monastiques, à l'abri des forêts épaisses (2). C'est toute une histoire de liberté et d'affranchissement que la vie de saint Pourçain, le patron de l'Auvergne, le protecteur de ses montagnes. Serf d'un comte franc, maltraité par son maître, Pourçain s'évada, esclave fugitif, et vint s'abriter sous les murs d'un ermitage voisin, en invoquant le droit d'asile. Le comte, profondément irrité, vint réclamer son serf, et, comme il disait à

(2) *Vita S Deodat.*, apud Bollandist., 24 april.

l'ermite des paroles de colère et de commandement, il fut subitement frappé de cécité : le jour disparut de ses yeux, et Pourçain agenouillé pria pour son ancien maître avec tant d'ardeur, que la lumière lui fut rendue (1).

Cette sainte légende de liberté était récitée aux manoirs dans le but d'encourager l'émancipation des esclaves : la puissance d'un pauvre serf était plus grande aux yeux de Dieu que la force splendide d'un seigneur. La vie d'un autre esclave thuringien du comte Sigilvade est marquée d'un même caractère ; chéri de son maître, il jouait du luth admirablement, nul ne l'égalait dans la chasse au sanglier : il abandonna ses riches vêtements, ses joies pour s'abriter dans la solitude (2). Partout les provinces du Maine, du Limousin ou du Berry se peuplaient de monastères où se retiraient une multitude de guerriers féodaux, barons, comtes ou serfs adoptant ainsi les règles de l'égalité devant Dieu. A côté de la vie de batailles et d'invasions, on aimait cette existence de solitude profonde ; à chacun de ces monastères était attaché un souvenir de pureté, de charité et de travail. Ici, on racontait qu'une sainte fille revêtue du cilice, pour échapper

(1) Grégoire de Tours a écrit tous ces détails, *Vita PP.*, chap. VII.
(2) Greg. Turonens., *Vita. PP.*, chap. XII.

aux barbares, avait vécu au milieu des religieux sans qu'une pensée impure eût souillé son cœur (1). Là un leude franc, duc, comte ou roi, qu'importe? voulant briser les portes d'un asile, s'était arrêté comme pétrifié devant le parvis de l'église : la main de Dieu avait attaché ses membres sur le sol comme le fer à l'aimant. Saint Alais, qui gouverna le monastère de Loches, célèbre à cent lieues tout autour, est un travailleur, un ouvrier; à son application constante, on dut le système des moulins à eau sur l'Indre; il façonna tous les ustensiles de la paneterie du monastère, et les sabliers qui comptaient les heures, et les girouettes qui annonçaient les vents. Ce fut également un ouvrier, un travailleur, saint Seine, qui, d'après la légende, donna son nom à la rivière qui, des hauteurs de la Bourgogne, vient jusqu'à l'Océan à travers les fertiles plaines (2). Il est à remarquer que, dans un rayon de quarante lieues de Paris, si les évêques et les abbés rendirent d'immenses services à la civilisation, les peuples reconnaissants donnèrent aux bourgs, aux cités, le nom de leurs bienfaiteurs, Saint-Germain, Saint-Cloud, Saint-Maur, Saint-Médard.

Saint Germain, dont l'histoire est si grande, était

(1) Grégoire de Tours nomme cette sainte fille Papilla, d'une vieille famille romaine. (*De Glor. confessor.*, 16.)

(2) *Vita S. Sequani, in Hist. Reomans.*

né à Auxerre, d'une famille gallo-romaine des plus illustres. Son père portait le nom de Rusticus, et sa mère se nommait Germanilla; après des études profondes, élevé dans les écoles savantes des Gaules, Germain alla se perfectionner à Rome et à Athènes. Il plaida avec le talent de Roscius, puis il quitta le barreau pour les armes, et l'empereur Honorius le nomma préfet ou duc de l'Auxerrois. Germain, dans cette haute dignité, se livrait à toutes les distractions, à la chasse surtout; par un reste des coutumes païennes, il suspendait à un large poirier planté dans la plaine d'Auxerre les têtes des cerfs, des sangliers, des taureaux sauvages, comme dans le bas-relief antique (1). Cette observance des coutumes païennes faisait le désespoir de l'évêque de la cité, vénéré sous le nom de saint Amatus.

Il mourut, ce saint évêque, et alors, d'un mouvement spontané, le peuple d'Auxerre élut pour son évêque le préfet Germain; celui-ci refusa longtemps, mais, touché d'une grâce puissante, ensuite il accepta. Alors s'opéra le changement le plus absolu dans la vie du magistrat se vouant à l'abstinence, à la charité la plus absolue; ses biens, il les donna aux pauvres. Depuis cette époque, deux

(1) Comparez *Vita German.*, apud Bolland., 31 juillet, avec l'histoire des évêques d'Auxerre, *Vita German.*, liv. I, chap. II.

grandes œuvres préoccupèrent saint Germain : l'organisation monastique et l'apostolat. On le voit établir un ordre religieux autour de son presbytère, puis aller lui-même en Bretagne pour annoncer la vérité aux peuples. Illustre citoyen, il réveille parmi les Bretons le courage de la résistance, et, se plaçant à leur tête, il repousse les Pictes et les Saxons qui leur faisaient une guerre cruelle. Ce fut au chant de l'*Alleluia* que les barbares furent poursuivis jusqu'à la mer.

Les voyages de saint Germain sont partout marqués de merveilles : il guérit les âmes et les corps. On était en pleine invasion des barbares, et Oricus, évêque d'Auch, pouvait s'écrier par les villes, les villages, les champs, sur les routes : « Vous ne voyez que la mort, la douleur, l'incendie et le deuil (1) ! » Saint Germain vint à Paris; c'est lui qui proclama et bénit la sainteté de Geneviève. Avec quelle puissante énergie il arrête les Alains qui envahissent le territoire ! Il est partout ardent. Vieillard et presque au déclin de la vie, il entreprit le voyage de Rome, et à Ravenne, auprès de l'exarque, il accomplit des miracles de charité et d'enseignement. Gravement malade, autour de lui il réunit les évê-

(1) Per vicos, villas, per rura et compita et omnes,
Per pagos, totis indè vel indè viis,
Mors, dolor, excidium, strages, incendia, lucuts,
Unos fumavit Gallia tota rogo.

ques : « Mes très-chers frères, dit-il, je vous recommande mon passage. Il m'a semblé cette nuit voir en songe le Seigneur me donner le viatique pour quelque grand voyage; et comme je lui en demandais le sujet et le terme : Ne craignez pas, m'a-t-il dit, c'est à votre patrie que je vous appelle (1). » Il mourut donc à Ravenne, le saint évêque, et son corps, ses vêtements réclamés par les cités des Gaules comme des reliques, furent transportés à travers les Alpes jusque dans sa cathédrale, où son suaire, orné des aigles impériales, resta déposé comme un souvenir des services rendus aux populations gauloises (2).

Saint Cloud ou Clodoalde, de naissance royale, se retira dans une retraite des environs de Paris, donnant ainsi l'exemple de la patience, de la grandeur et de la résignation au milieu de ces massacres de race qui ensanglantèrent la fin de la vie de Clovis, et le partage territorial sous les Mérovingiens.

Saint Médard, avec une vie plus modeste, était pourtant fils d'un chef franc de grande renommée; sa mère appartenait à la race gallo-romaine. D'après l'usage simple du temps, Médard faisait paître

(1) *Vita German.*, liv. IX, chap. xxix.

(2) C'était une soie byzantine, jaune et violette, parsemée de pierreries, comme on en voit encore sur les manuscrits grecs du Bas-Empire.

les troupeaux de son père, et il n'était pas de jour dans cette pieuse occupation qu'il ne secourût un pauvre dans sa misère : il donnait tout, jusqu'à ses vêtements; aussi grandit-il en vertu, et, à peine jeune homme, il fut élu par le peuple évêque de Vermandois et sacré par saint Remi (1). En ce temps, saint Loup, évêque de Troyes, devenait le sauveur des Gaules contre Atilta; naguère il avait apaisé la colère du vainqueur et soulevé le peuple contre les barbares. Instruit dans les lettres romaines, il préserva les débris littéraires de l'époque augustale en les renfermant dans les cellules (2). Saint Maur appartient à la vie et aux œuvres de saint Benoît, dont l'histoire est si mémorable. Ces églises qu'on voit s'élever, gigantesques monuments, ne furent que des témoignages de la reconnaissance publique, pacifiques arcs de triomphe qui ne supposaient que les victoires de la civilisation sur la barbarie. Ce fut sous l'invocation de ces grands civilisateurs que se fondèrent les monastères de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés dans le Parisis. Ce dernier et depuis si puissant monastère eut pour fondateur le roi

(1) Comparez *Vita Medard.*, Bollandistes, 8 juin, et Fortunat., *Vita Medard.*, *Specileg.* d'Achery, t. VIII, liv. IX, p. 391. A l'évêché de Vermandois, Médard joignit ensuite celui de Soissons.

(2) *Vita sanct. Lup.* Voyez Mabillon, *Annal.*, t. I, et Sidon. Apollin., lib. VII, ep. 13.

Childebert; victorieux dans une expédition d'Espagne contre les Visigoths, il avait demandé, comme témoignage de ses exploits, la tunique de saint Vincent. A son retour et en l'honneur de sa victoire, il éleva une petite église dans un pré de sa capitale où il déposa la précieuse relique, à l'imitation des triomphateurs à Rome qui consacraient un bouclier aux dieux immortels. Ce fut la première pierre de ce puissant monastère de Saint-Germain-des-Prés, la tête et la sommité de l'ordre si savant des bénédictins de Saint-Maur (1).

Voici deux noms admirablement célèbres dans les annales monastiques, saint Benoît et saint Maur, l'un le maître, l'autre le disciple chéri, ainsi que cela se pratiquait dans les écoles de la Grèce et de Rome; esprits d'organisation pour l'Occident, comme Basile le fut pour l'Orient et Cassien pour l'Italie et les contrées méridionales des Gaules. Longue série d'intelligences éminentes, dont le premier chaînon est en Égypte, dans la Syrie, et qui passe à travers Antioche et Byzance pour aboutir, par l'Italie, jusque dans l'Occident, où se régularise l'institution monacale! Benoît ou Benedictus, Italien d'origine, était né à Norcia, dans le duché

(1) *Gesta Francor.*, 26. Les anciens auteurs nomment ce pallium *stol* ou *tunica*, ce qui souvent alors se confondait dans l'expression.

de Spolète, d'une grande et noble famille ; le VIe siècle touchait à sa fin, et l'Italie était pleine de luttes, de divisions et de guerres civiles. Benoît, qui était venu à Rome, abandonna la cité désolée pour se retirer au désert de Subiaco, la plus triste, la plus âpre solitude (1). Dans cette campagne ravagée, il médita de longues années, comme Pythagore, et adora l'écho; tout à coup le bruit se répandit qu'un homme saint et grand dominait cette contrée par la puissance de son caractère et sa vive intelligence. Telle fut presque immédiatement l'autorité de ses paroles et la force de sa renommée, que la population de Rome accourut tout entière pour le saluer. Bientôt le désert se peupla de mille petites cellules, comme la chose s'était faite sous saint Basile en Orient, et tous se proclamèrent ses disciples chéris. Quand il les eut ainsi groupés, Benoît vit que la première condition de toute société, c'est la règle, et que la garantie d'exécution pour la règle, c'est le travail. L'impérieux devoir des frères fut donc de défricher, d'ensemencer ce vaste champ et d'y tracer des guérets, des sillons, d'y planter la vigne, dont le cep entrelacé se mariait à l'olivier et à l'ormeau.

L'aspect de cette belle campagne, que de pauvres

(1) La vie de saint Benoît a été écrite par dom Mège, 1 vol. in-4°, 1690. Je n'ai pas besoin de dire que Mabillon s'est fort étendu sur la vie du saint fondateur de son ordre. (*Annal. Benedict.*, in-f°.)

travailleurs avaient créée, excita de vives jalousies contre les frères de saint Benoît. Il paraît résulter des fragments publiés par les *Acta sanctorum* qu'à cette époque le paganisme existait encore aux champs et que les sacrifices s'y étaient conservés. Les bergers de Rome surtout gardaient le culte des dieux, les adorations, les fêtes du vieux panthéisme en l'honneur de Cybèle et de Bacchus ; ils voyaient avec colère ces cellules d'étrangers qui, élevant partout des croix, substituaient ainsi le signe de la mort aux riants symboles qui égayaient les champs, au dieu Terme joufflu, aux satyres, aux nymphes qui peuplaient les bois et les campagnes fleuries. Les solitaires de saint Benoît furent donc forcés d'abandonner ces champs pour s'abriter sur une montagne entre Rome et Naples, et que les anciens désignaient sous le nom de Casino (*Casa*), petit poste romain qui gardait la route Sauvage (la *via Appiana*, passant par les Marais Pontins). Ce désert était également sans culture et livré aux superstitions du paganisme. Les Actes ajoutent que sur la hauteur du mont Cassin se trouvait un temple érigé à Apollon mithriaque, dernière forme du culte païen (1) : ainsi, les mystères de Mithra existaient encore au VIe siècle. Le double défrichement de la

(1) *Acta Sanctor. ordin. Sanct. Benedict.*

pensée et de la terre s'accomplit; la solitude du mont Cassin devint si célèbre, que de tous côtés on accourut la visiter, princes, rois, évêques.

Du haut de ce Sinaï, saint Benoît dicta sa belle règle monastique, qui devint le code de la prière et du travail dans l'Occident. Toute intelligence qui organise est grande, car elle conserve et perpétue, de même que toute intelligence qui détruit a un côté petit et tracassier. Saint Benoît, appelé à gouverner une société particulière, lui dicta des règles si générales, qu'elles purent devenir le code universel de l'état monastique (1). Son premier soin fut de définir ce qu'il entendait par la vie monacale; elle se divisait en deux classes : les anachorètes, dont l'existence se passe isolément dans le désert; les cénobites, qui s'associent par la communauté. La vie de l'anachorète, toujours isolée, est triste, inféconde; le cénobite, parce qu'il est membre d'une communauté, a des droits et des devoirs : la meilleure des conditions. Saint Benoît s'élève contre les parasites, moines presque insubordonnés, réunis, mais libres dans leur individualisme égoïste. Il proscrit aussi de cette sainte ruche les vagabonds, qui scandalisent les mœurs austères du cloître.

(1) Le pape saint Grégoire dit de la règle de saint Benoît : « Discretione præcipua, sermone luculenta. » Pour le meilleur texte de cette règle, voyez l'édition qu'a publiée dom Calmet, 2 vol. in-4°, 1734.

Nulle règle ne peut leur être appliquée. Quiconque ne sait ni s'associer ni obéir est un membre inutile en ce monde.

Toute association doit avoir un chef : c'est l'abbé, le père supérieur, l'élu de tous, qui, appelé à remplir un grand devoir, exerce la puissance suprême de ramener et de châtier chacun des membres de l'association (1). A côté de cette dictature de l'abbé est un conseil (*capitulum*) qu'il doit toujours consulter; mais le premier caractère de la puissance, c'est sa force libre. Or, les conseils du chapitre ne sont pas obligatoires ; l'abbé conserve sa liberté d'action, de manière qu'il ne doit compte de son gouvernement qu'à Dieu. Les conditions de l'état monastique sont la charité, l'obéissance, l'humilité, acheminement vers la perfection. Un court sommeil susceptible de réparer les forces ; à deux heures du matin, debout pour la prière (2) : les *decani* ou doyens de chaque dizain doivent veiller à la parfaite exécution de ces ordres. La règle fondamentale du cénobitisme, c'est la communauté parfaite, excellente des biens : un moine ne doit avoir en propre aucune propriété privée, pas même

(1) *Benedict. Regul.*, 2.

(2) La prière devait commencer par le verset : *Deus in adjutorium*, et finir par l'*Ambrosienne*, c'est-à-dire par une hymne composée par saint Ambroise.

un livre (1); l'abbé, père suprême, règle tout, dispose de la propriété de chacun et assigne les droits et la durée de la jouissance. Après la communauté de biens, la sobriété dans la vie : du pain fait dans le monastère, des légumes, peu de vin, de la viande seulement pour les malades qui sont soignés par tous dans l'hôpital ; si le silence est recommandé, il n'est pas imposé ; une conversation grave, utile, peut grandir les facultés de l'esprit. Tout le temps qui n'est pas donné à la prière doit être consacré au travail manuel, au desséchement des marais, à la culture des bruyères, et cette loi du travail est si impérative que saint Benoît veut qu'on prépare aux infirmes un travail proportionné à leurs forces. Que le cénobite soit toujours secourable aux étrangers par une douce hospitalité. Tout hôte est un être sacré qu'il faut environner de soins, car il voyage sous la protection de Dieu ; il mangera soir et matin à la table de l'abbé. Tous les vêtements des religieux seront propres, bons et simples, sans formes étranges ou affectées : eux-mêmes les laveront, afin de se maintenir dans la propreté et l'activité (2).

L'acceptation de cette vénérable règle de saint

(1) « Etiam stylum. » (Chap. XXXIII.) Pas même le stylum pour écrire sur les tablettes de cire. Horace écrit *sæpe stylum vertas;* dans ce sens, effacez *souvent*.

(2) C'est saint Maur qui apporta en France la règle de saint Benoît.

Benoît était volontaire, c'est-à-dire qu'il y avait une année entière de noviciat, pendant laquelle le néophyte était libre de ses vœux, indépendant de sa volonté. Mais, une fois qu'il avait pris l'habit, il acceptait l'obéissance absolue envers l'abbé, qui prenait le titre de *dom* ou *dominus* : tous les autres portaient le nom de frères (sauf les anciens, qui étaient les pères dans la volonté de Dieu).

Une règle si parfaite s'étendit à tout l'Occident; elle embrassait à la fois les idées de gouvernement, de hiérarchie et d'égalité; un seul homme avait réalisé sans orgueil, sans bruit du monde, les résultats que cherchent les écoles modernes : l'association, le travail, la fraternité, l'obéissance et le pouvoir. L'Occident est envahi par les barbares; on fuit au désert, chacun bâtit à la hâte sa petite cellule, et isolément les uns des autres; le travail va rester stérile, infécond ; il y aura des dissidences, des disputes, des guerres individuelles entre les systèmes, comme cela s'est produit en Égypte, dans la Thébaïde. Alors saint Benoît conçoit son idée des groupes, du *cœnobium* occidental; il ne veut plus que les forces s'épuisent dans l'isolement, s'éparpillent et se perdent ; il les réunit, les organise, afin qu'elles se prêtent un mutuel secours ; il donne un but de travail et de fécondation à la règle ; le labeur appliqué à la terre, puis à l'intelli-

gence ; l'hymne pour égayer le travail, la musique pour réjouir l'âme. Enfin saint Benoît, appliquant ce travail aux produits de l'esprit, veut que les frères, selon leur capacité, s'appliquent à l'étude des idiomes, à la peinture, à l'architecture, à tous les arts qui peuvent grandir la société ou éclairer les âmes. Qu'on se représente une telle association au milieu des ravages de l'invasion barbare et des oppressions de la conquête, et l'on pourra se dire les services qu'elle rendit à l'Occident ! Nous la verrons se développer avec la civilisation moderne, tandis que l'Orient s'agite dans des convulsions nouvelles.

CHAPITRE XXIX.

LE CHRISTIANISME EN ORIENT.

Si l'Occident chrétien s'organisait dans la hiérarchie monastique par l'œuvre merveilleuse de saint Benoît, l'Église d'Orient subissait des secousses profondes, des divisions sérieuses qui allaient faire contraste avec l'unité naissante et déjà si forte du siége de Rome. C'est à la mort de Théodose le jeune que nous avons laissé l'Église orientale; époque de la disparition presque absolue du paganisme, comme religion d'État: les temples sont démolis, les statues brisées, les cérémonies interdites, et l'impératrice Pulchérie donne une impulsion ascétique à la famille byzantine (1).

Mais le monument le plus considérable de ce règne, celui qui laisse de larges traces du passage

(1) Voyez, dans Ducange, *Familia Byzantina*, p. 70. Pulchérie, selon Philostorge, était une lettrée : Τας βασιλικας σημειωσεις υπηρε τουμενη και διευθυνουσει. (Liv. XII, chap. VII.)

de l'idée chrétienne, c'est la collection législative désignée par le nom même de l'empereur, en un mot le *Code Théodosien*. La législation romaine subit de notables modifications dans les théories fondamentales sur la paternité et la filiation, le mariage, le droit domestique de l'esclave, les priviléges et devoirs de la corporation ou de la curie, les donations, les testaments, la propriété des individus et des églises. On voit poindre le commencement du droit ecclésiastique avec les juridictions spéciales pour les clercs, volontaires pour tous, et qui deviennent ensuite un arbitrage ; on y trouvait tant de justice, tant de respect du droit au milieu des usurpations de la force !

L'Église faisait résulter ses jugements des règles générales de l'équité chrétienne; on y accourait de tous côtés ; non-seulement les laïques appelèrent la juridiction des clercs, mais ils se firent inscrire comme affiliés à l'Église, afin de profiter des priviléges et des exemptions, spécialement de la curie. Les lois de Théodose restreignent ces exemptions; le code met également des limites aux actes entre-vifs ou testamentaires en faveur des églises en possession déjà des biens assignés aux temples païens, car des legs considérables étaient faits aux évêques. Le Code Théodosien est le document historique le plus curieux pour écrire l'histoire de l'Église; les

monuments législatifs passent à travers les temps et résistent à la pression des âges (1), pour constater les mœurs d'un peuple.

Théodose devient le protecteur zélé du christianisme orthodoxe, et avec lui dans ce grand œuvre il faut compter l'impératrice Eudoxia, dont l'histoire est une conversion merveilleuse. Son premier nom était Athénaïs; fille du sophiste païen Liontus, l'un des débris de la philosophie, Athénaïs avait suivi les écoles; à treize ans elle embrassa le christianisme. Théodose, profondément épris de la jeune fille, en avait fait sa femme en jetant sur ses épaules le manteau de pourpre impérial (1). Eudoxia, érudite et poëte, écrivit des livres élégants et des œuvres de rhétorique. A l'imitation de l'impératrice Hélène, la mère de Constantin, elle entreprit un pèlerinage à Jérusalem. Sur sa route, elle consacra des églises; elle en orna quelques autres avec les débris des temples païens, relevant les croix avec un zèle ardent, sans jamais abandonner le génie littéraire; elle imitait les vers d'Homère et peignait les images du Christ de sa main impériale; elle envoya de Jérusalem de précieuses

(1) Godefroy, le meilleur commentateur du Code Théodosien, est un des grands érudits du XVII[e] siècle.

(2) On trouve ces détails dans l'historien Socrate, liv. VII, chap. XXI. Comparez avec Zonaras et Cédren, plus modernes.

reliques qui devinrent le trésor des basiliques de Constantinople. Par reconnaissance, l'Église grecque l'a élevée au rang de bienheureuse.

Théodose le jeune se montra le zélé protecteur des fidèles de la Perse, dévoués au martyre dans une persécution violente qui se rattachait aussi bien aux idées politiques qu'à la foi religieuse (1). Une haine profonde dans les croyances séparait les deux nationalités, les deux empires; devenir chrétien, c'était se faire sujet des empereurs de Byzance, et les Sassanides craignaient une révolution. Théodose ne voulut point livrer les fidèles proscrits, et la guerre devint violente entre les empires; la victoire salua les glorieuses aigles. Théodose imposa la paix, et la condition essentielle fut que la persécution cesserait. L'Arménie surtout dut rester indépendante comme l'état intermédiaire entre les grandes croyances, le magisme et le christianisme; les manichéens avaient en vain essayé une transaction; les deux religions restèrent séparées avec les mêmes répulsions qui existaient entre les Sassanides et les empereurs de Byzance (2).

(1) La persécution avait pour mobile ou pour prétexte l'incendie du temple de Suze, dont on accusait les chrétiens; il faut éclaircir Théodoret, liv. V, chap. XXXIX, par Assemann, *Biblioth. oriental.*, t. III, p. 396.

(2) L'Arménie a ses historiens particuliers, Jean Mallala et Moïse de Chorène.

Les deux hérésies restées puissantes alors, le nestorianisme et l'eutichéisme, qui repoussaient ou modifiaient les principes du symbole de Nicée, avaient trouvé quelque protection à la cour de Théodose et de l'impératrice Pulchérie; car, à Byzance, il n'y a pas encore de parti bien net sur ce symbole. C'est le temps où s'écrivent les légendes; les imaginations ardentes se plaisent au récit des merveilles, et à ce règne vient se rattacher la chronique des sept frères dormants, fort célèbre dans l'Église orientale et recueillie par Photius (1). Sous l'empire de Dèce, au temps de la plus horrible persécution, sept jeunes hommes d'Éphèse, tous chrétiens, pour fuir la mort, s'étaient retirés dans une grotte fermée de grosses pierre; par la volonté de Dieu, ils s'y étaient profondément endormis. Le temps marchait au dehors, et ce sommeil se prolongea pendant cent quatre-vingt-sept années, jusque sous Théodose. Les esclaves d'Adolius, auquel ce terrain vague appartenait, creusèrent la terre pour en retirer des pierres destinées à bâtir; ils y trouvèrent les sept frères endormis dans cette longue léthargie. A peine avaient-ils vu la lumière et senti l'air frais des montagnes qu'ils éprouvèrent les angoisses de la faim. Un des sept dormeurs, son nom était Jamblich, partit à

(1) Photius, p. 1400-1405. Il faut aussi consulter Assemann, *Biblioth. oriental.*, t. I, p. 188.

pied pour la ville d'Éphèse. Son voyage fut tout d'étonnement et de surprise : il avait laissé une cité polythéiste, peuplée de statues à l'image des dieux et de Diane l'immortelle ; il trouvait la même cité avec sa cathédrale ombragée de la croix sainte. Tout éperdu, il offre une pièce de monnaie à l'image de Dèce, on la refuse comme une médaille antique. Les vêtements des sept frères, leur coiffure, leurs sandales ont la même vétusté. Interrogés, ils répondent en citant des noms vieux d'un siècle ; ils ne reconnaissent plus rien ; ils semblent appartenir à un monde qui a fini. Bientôt cette histoire se répand dans la contrée, et les fidèles viennent en procession auprès des sept frères dormants. Quand la foule arriva, ils avaient cessé de vivre ; Dieu les avait retirés du sein de cette génération qui n'était plus la leur.

La première tradition de cette légende est presque contemporaine de Théodose ; les antiquités ecclésiastiques ont conservé une homélie de Saruh, évêque syriaque d'Éphèse (1), qui vivait deux années après la mort de Théodose le jeune. De l'Orient, elle passa jusque dans l'Occident, et Grégoire de Tours a traduit en latin la légende syriaque, égale-

(1) Cette homélie porte le titre *de Pueris Ephesis;* elle a été recueillie par Assemann.

ment adoptée par toutes les églises. Au point de vue de l'histoire, elle a son sens et sa portée; il était d'un immense enseignement de mettre en présence les siècles du passé plein de persécutions et les temps du triomphe de la croix. Quelle différence! sous l'empereur Dèce, les croyances païennes, les temples des dieux et les édits de persécution; avec Théodose, les prières, les cathédrales, les hymnes au Seigneur! Les sept frères s'étaient endormis dans les mauvais jours pour se réveiller dans une période de splendeur et de gloire (1).

Sous Théodose cependant, l'Église orientale tend de plus en plus à se détacher des formes et des idées de l'Occident; après lui s'élève Marcien, soldat vigoureux qui se prononce pour l'école nicéenne contre les eutichéens, dont la doctrine a triomphé dans ce qu'on a défini le faux concile, le brigandage d'Éphèse, *latrocinium*. Léon Ier, son successeur, reçoit la couronne des mains du patriarche de Constantinople; zélé catholique rattaché au symbole nicéen, on trouve dans les basiliques une loi sous l'autorité de son nom qui exclut les hérétiques de toute dignité de l'État. Zénon, esprit conciliant et facile, cherche à rapprocher les eutichéens et les

(1) Les Bollandistes n'ont pas hésité à recueillir la légende des Dormants, *in Mens. Jul.*

nicéens dans une même foi, sous une formule commune, par l'*hénotique* ou édit d'union, un des actes les plus hardis du pouvoir civil dans les questions religieuses. A cet édit tous les évêques d'Orient souscrivirent par obéissance aux ordres de l'empereur et en vertu d'un désir de fusion; leur conduite ne fut pas désapprouvée d'une façon absolue par le souverain pontife. Toutefois il faut bien distinguer la doctrine en elle-même de l'acte d'adhésion. Jamais les papes n'approuvèrent le chaos de principes confus, désordonnés, proclamés par l'hénotique; mais ils traitèrent avec indulgence les patriarches, les archevêques et évêques qui avaient souscrit par désir de conciliation. Tel est toujours l'esprit de sagesse de Rome (1); elle condamne les fausses maximes, elle épargne les individus. Au reste, il serait très-difficile de peindre l'esprit et la tendance de l'empereur Zénon; sa religion est souvent orthodoxe, quelquefois nestorienne, puis elle garde des réminiscences du paganisme, car il croit aux aruspices, aux divinations, avec autant de zèle que Julien (2).

La foi de l'empereur Anastase est suspecte d'hé-

(1) Le texte de l'hénotique a été conservé par Evagre. Au reste, le père Pagi, très-orthodoxe, est le critique qu'on peut consulter avec le plus de soin.

(2) Le règne de Zénon fut celui des femmes, et Verina, la veuve de

résie, et, avant de le sacrer, le patriarche Euphémius lui fait signer le formulaire du concile de Chalcédoine, dont il sera bientôt parlé. Prêtre d'abord et désigné pour le patriarchat d'Antioche, il avait professé les erreurs colorées des manichéens et d'Eutichès. L'esprit oriental se glissait partout, et les hérésies n'en étaient que l'expression. Justin I[er] passa toute sa vie et usa son pouvoir dans les tentatives d'un retour à la foi catholique; il combattit les hérésies, et s'appliqua constamment à réunir les deux Églises de Rome et de Byzance sous le pape Hormidas, pensée que réalisa le concile de Constantinople (1). Justinien I[er] ne fut pas seulement un jurisconsulte dont les édits et les travaux sont restés, il fut aussi un intrépide disputeur théologique tout dévoué aux idées orthodoxes. L'église de Sainte-Sophie (la Sagesse), dédiée par Constantin, tombait en ruine : telle avait été la destinée des monuments construits par ce prince. Constantinople n'avait pas deux siècles qu'il fallait en relever tous les édifices. La cité n'avait été

Léon, écrivait aux provinces : Ιϛε ό τε ϐασιλειον ημετερον εϛι... Και προχειρησμεθαι ϐασιλεν τρασκαλλισιαυν. Zénon était un monstre de figure et de corps, et, d'après Théophanes (p. 111), il était couvert de poil comme un satyre.

(1) Voici la chronologie : Zénon, 474–491; Anastase, 491–518; Julien, 518–527.

qu'une splendide improvisation ; presque tout tombait en ruine ; il fallut tout relever, et Sainte-Sophie, devenue la grande mosquée de l'islamisme, fut l'œuvre de Justinien. A cette époque, si les mœurs pouvaient être en décadence, les arts brillaient d'un vif éclat ; c'est le temps de toutes les merveilles dans l'industrie byzantine, des incrustations de marbre, de porphyre et d'or ; Constantinople était pleine de cirques, d'hippodromes, où la vie se consumait entre des paris, les danses mimiques (1), où l'on se passionnait à ce point que les courses en char du cirque devenaient des causes de bataille entre les bleus et les verts, l'émeraude et le saphir, couleurs des partis. Des milliers d'hommes paraissaient dans des luttes ; l'amour du plaisir enfantait la guerre civile.

Les disputes de l'esprit se traduisent par les écoles dans la philosophie, et par suite dans les hérésies, qui se morcellent incessamment depuis l'origine du christianisme. Justinien, jusqu'alors si parfaitement dévoué à l'orthodoxie de Nicée, se pas-

(1) La vie licencieuse de l'impératrice Théodora a été racontée par Procope dans ses *Anecdotes*. Elle était belle ; sa statue avait été élevée sur une colonne de porphyre, et on lit dans Procope : Αναπιπτοκυια τε εν τω εδαφει υπτια εκειτο. Θητες δε τινες,.. κριθας αυτη υπερθεν των αιδοιων ερριπτον ας δε οι χηνες, οι ες τουτο παρεσκευασμενοι εντυγχανοντες τοις στομασιν ειθαρδι κατα μιαν ανελομενοι εσθιον. (*Anecdot.*, 9.)

sionne pour les doctrines un peu gnostiques et orgueilleuses de l'incorruptibilité de l'âme, nouvelle hérésie sur la nature des essences de Dieu et des hommes. Quand l'esprit se tourne aux subtilités, il l'est pour tout et sur tout, et les temps modernes n'en sont pas affranchis sur la politique et les sciences. Ne soyons pas trop sévères sur le Bas-Empire; on l'a quelquefois autour de soi sans le voir, sans le sentir.

Justinien fut un prince dogmatique, et, quand le dogme n'est pas dominé par la pensée divine, il s'égare et se perd incessamment. L'Église d'Orient cherchait en vain son unité, toujours impossible en dehors de Rome; et d'ailleurs, où la trouver dans cette organisation ecclésiastique divisée par grands patriarcats? Le premier d'entre tous est celui d'Alexandrie, depuis saint Athanase, le vigoureux adversaire des ariens, comme saint Augustin l'était de Pélage. Le successeur de cet esprit inflexible dans le patriarcat d'Alexandrie a le nom de Pierre (1). Incertain dans ses œuvres comme dans ses dogmes, il se montre si large dans son syncrétisme indifférent, qu'il se démet de ses fonctions en faveur du philosophe Maxime, néoplatonicien. L'épiscopat était toujours considéré comme une

(1) Ann. 373. Voyez Assemann, *Kalend. univ.*, t. VII.

dignité d'État, très-recherchée ; on voit les vieux magistrats païens qui se convertissent au christianisme solliciter la dignité d'évêques en échange du sacerdoce antique qu'ils abandonnent. Théophile marque hautement dans l'histoire de l'Église d'Alexandrie (1) par sa foi orthodoxe. Le philosophe Maxime avait protégé l'arianisme intellectuel et le paganisme populaire ; Théophile en poursuivit les derniers vestiges avec fureur, et lui seul présida solennellement à la destruction de l'immense temple, le Sérapion d'Alexandrie, qui marque la chute du paganisme égyptiaque ; il porta le marteau et la hache sur la statue d'Isis, la protectrice de la cité, dont les vastes mamelles répandaient l'abondance et la vie.

Une sédition éclate ; la multitude ne se laisse pas impunément enlever les objets de son culte. Ce peuple, qui suivait avec une dévotion antique la procession d'Isis, précédée du *van* sacré, se lève contre les chrétiens partisans de Théophile. Il y eut un massacre qui ne fut pas d'abord réprimé (2) ; la guerre civile fut longtemps dans Alexandrie. Théo-

(1) Timothée, 380–385 ; Théophile, 385–412.

(2) La cause du paganisme fut défendue par le philosophe Olympius, et dans cette sédition il y eut bien des bibliothèques brûlées. « Nos vidimus armaria librorum quibus direptis exinanita ea a nostris hominibus nostris temporibus memorant. » (Orosius, liv. V, chap. xv.)

ile, esprit ardent, porté à la controverse, se montra tout à la fois partisan des doctrines d'Origène et son adversaire inflexible. Sa grande lutte fut contre les moines de Nitrée, qui, dans leurs méditations du désert, avaient donné à Dieu une forme humaine (les anthropomorphites). Théophile, orthodoxe de principe, hautain et superbe de conduite, mourut séparé du saint-siége, la source de toute autorité. A cette époque, l'esprit se mettait à la torture pour inventer de nouvelles formules.

Le successeur de Théophile fut saint Cyrille, son neveu. Ardent comme lui, au milieu de cette cité d'Alexandrie pleine de sédition et de résistance (1), presque aussitôt Cyrille se met en hostilité avec le préfet impérial du nom d'Oreste, indulgent pour les païens. Une jeune fille chaste, dévouée à Isis, du nom d'Hypathie, exerçait sur le préfet d'Égypte une puissance exaltée : la chasteté est un prestige aux yeux du peuple. De toutes les branches du paganisme, les deux cultes d'Isis et de Mithra restèrent seuls debout longtemps après la chute du polythéisme romain ; il y avait même en Égypte un zèle, une ferveur pour le culte d'Isis, et ce zèle se manifestait par des séditions incessantes. Au milieu de cette lutte, cette jeune fille, Hypathie, consacrée

(1) Le patriarcat de saint Cyrille est long, de 412 à 444.

à Isis, fut immolée. Alexandrie païenne la pleura et voulut la venger (1); le préfet Oreste en fit un sujet d'accusation contre saint Cyrille, auquel on faisait remonter la cause de la sédition.

La gloire de Cyrille fut sa vigoureuse lutte contre Nestorius; il n'épargna pas les anathèmes contre l'évêque qui jetait tant d'erreurs au sein de l'Église pour en détruire les fondements. Saint Cyrille, toujours dans la communion du pape, présida le concile d'Éphèse ratifiant les principes de la plus haute orthodoxie, à la fois contre Nestorius et contre Jean d'Antioche, qui soutenait une opinion mixte, un tiers-parti, et qu'il ramena bientôt à ses propres opinions. L'école d'Alexandrie, encore vivante, était le centre de ces erreurs mobiles et colorées; si quelques-uns de ses philosophes les plus ardents étaient restés païens, un nombre avaient embrassé le christianisme, apportant néanmoins dans le sein de l'Église les subtilités de leurs disputes d'école. Le sol de l'Égypte était fécond et brûlant; chaque jour voyait éclore une idée nouvelle, une hérésie disputeuse, et la pieuse gloire de saint Cyrille fut de les

(1) Hypathia était la fille du mathématicien Thion. Voyez Suidas dans son dictionnaire; consultez aussi Murtius, t. VII, p. 285 et 286. Il cite Hésychius, qui dit d'Hypathia qu'elle fut mise à mort : *δια την υπερβαλλουσαν σοφιαν*. Sa mort fut cruelle : *Οςρακοις ανειλον, και μεληδον διασπασαντες*. (Voyez l'historien Socrate, liv. VII, chap. XIII.)

repousser toutes. Il mourut dans la pure communion de Rome, laissant une collection d'œuvres considérable dont l'esprit est tout-à-fait conforme à l'Église.

Saint Cyrille eut pour successeur Dioscore, archidiacre, puis, patriarche dévoué à l'hérésie d'Eutichès (1). Ce fut lui qui présida le *latrocinium* d'Éphèse avec une violence qui suscita l'indignation du monde catholique. Appelé au deuxième concile général de Nicée, la conduite de Dioscore fut fortement condamnée; et, dans son idée de vengeance, Dioscore osa excommunier le pape saint Léon lui-même avec tout l'orgueil du patriarcat; aussi, dans le concile général de Chalcédoine, le patriarche d'Alexandrie fut exilé; il mourut en défendant encore l'hérésie dangereuse d'Eutichès. Désormais ce n'est plus qu'une succession de patriarches disputeurs qui agitent incessamment l'Église d'Alexandrie, la cité aux opinions mobiles, où se trouvent encore en lutte les partisans populaires du culte d'Isis, les catholiques, les chefs de l'hérésie nestorienne et eutichéenne. Si l'Orient fut la source de la foi, le lieu de la prédication primitive, il fut également l'origine des erreurs jusqu'au terrible jour du mahométisme. C'est moins l'épée d'un conquérant que les disputes et les controverses qui per-

(1) 440-451.

dent les États; le plus terrible des fléaux est celui de la parole pour les gouvernements.

Le patriarcat d'Antioche se place immédiatement après celui d'Alexandrie dans la chronologie chrétienne. Cette Église, qui pourtant doit lutter à la fois contre les douces habitudes du paganisme et le relâchement des mœurs dans cette terre de l'Oronte, riche et longtemps fière des bosquets de Daphné et des oracles d'Apollon, Antioche n'offre aucun nom de patriarche considérable; la plupart sont des moines obscurs ou turbulents que l'élection place à la tête de cette Église, et qui acceptent en tout ou dans quelque partie le symbole de Nestorius (1). Cette hérésie est une des formules qui ébranlèrent et troublèrent avec le plus de persévérance l'Église d'Orient : la séparation ou la dictinction entre le Verbe divin et le Christ fils de Marie plaisait à une population qui ne concevait pas la femme comme libre et chaste, l'égale de l'homme; l'idée d'une Vierge divine enfantant le Verbe n'allait pas à leurs idées de servitude et d'abaissement pour la femme; ce qui explique l'extension et le développement du nestorianisme dans toute l'Asie Mineure, l'Arménie, la Perse et une partie de l'Inde;

(1) Voir la liste des patriarches d'Antioche que je donne à la fin du volume.

hérésie née du climat ou des opinions et qu'ensuite adopta le mahométisme dominateur.

Un phénomène historique d'une certaine curiosité, c'est de voir que Jérusalem, le berceau même de la foi, le lieu saint qui vit s'accomplir la passion douloureuse, ne tient plus qu'une place secondaire dans l'histoire des patriarches. Le district de Jérusalem possédait pourtant les plus précieux souvenirs : la crèche de Bethléem, le jardin des Oliviers, le Golgotha, le Calvaire douloureux. Sur le saint tombeau de Jésus-Christ s'était élevée la splendide église du Saint-Sépulcre, visitée et embellie par sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin. On y conservait précieusement le vêtement du Sauveur, la vraie croix qui avait servi à sa passion sanglante; saintes reliques déjà l'objet des pèlerinages d'Occident. Et néanmoins on ne voit pas que le patriarcat de Jérusalem ait été illustré par de grandes physionomies épiscopales depuis saint Cyrille, l'adversaire des ariens, l'auteur des vingt-quatre catachrèses adressées aux néophytes et aux catéchumènes, ces enfants chéris de l'Église. A saint Cyrille succéda Jean, l'ami de saint Jérôme, le protecteur de la pieuse émigration qui vint s'établir à Jérusalem (1). Jean, qui avait vivement combattu l'aria-

(1) Le patriarcat de Jean fut très-long, de 386 à 417.

nisme, ne fut plus aussi ferme contre l'origénisme, et un moment il se laissa séduire par le pélagisme, qui fit de son côté un grand ravage dans l'Église. Avant qu'une doctrine se formule au point de vue humain, il y a toujours un travail préliminaire qui s'accomplit : on passe à travers tant de secousses pour arriver à l'unité ! Presque tous les successeurs de Jean, mobiles dans leurs résolutions, acceptent ou repoussent les doctrines des pélagiens, des origéniens, sans résolution préconçue : les uns assistent à des assemblées orthodoxes, les autres dominent les conciles qui marchent à l'hérésie.

Aucun ordre ne se révèle dans les églises orientales, qui semblent incessamment errer, parce qu'elles n'acceptent pas l'unité. On voit pourtant une coutume établie à chaque élection : le nouveau patriarche envoie sa lettre d'adhésion au saint-siége. Celle du patriarche Isaac à Grégoire-le-Grand a été conservée comme un témoignage de cette antique communion de tous qui trouve son centre à Rome. Sous le patriarche Zacharie (1), la Palestine fut envahie par les Perses, et les saintes reliques du culte chrétien, avec le bois de la vraie croix, furent enlevées comme un triomphe par les

(1) 609.

soldats de Cosroès. Le culte des mages restait profondément hostile au christianisme, et la plupart des guerres contre l'Arménie avaient été motivées par ces haines religieuses. Ce fut un lamentable spectacle pour les fidèles que cette fatale pompe d'un vainqueur qui traînait à sa suite les objets vénérés du saint-sépulcre : la tunique sanglante, la couronne d'épines, et jusqu'aux clous et à la lance qui avaient percé le corps et les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les chrétiens furent réduits en servitude et les églises dépouillées de leurs plus riches ornements.

Le patriarcat de Constantinople, plus moderne en date, puisqu'il n'avait pris un rang supérieur qu'à la transformation de Byzance en la ville de Constantin, jetait néanmoins un grand éclat ; il le devait d'abord à la hiérarchie impériale, au siége du gouvernement politique, placé dans la cité, et aux deux noms illustres de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostome, lumières non-seulement de l'Église, mais encore de la philosophie et des lettres helléniques. Après la courte administration d'Arsace, l'indigne ami de saint Jean Chrysostome, et d'Atticus, placé par intrusion sur le siége de Constantinople, vient le patriarcat trop célèbre de Nestorius, l'auteur et le principe de l'hérésie orientale, prêtre fort savant de l'Église d'Antioche,

désigné par l'empereur Théodose lui-même (1), et dont la première parole fut une solennelle protestation contre l'hérésie d'Arius. Or tel était l'esprit subtil des écoles de philosophie que presque aussitôt le patriarche prêche le faux symbole dont j'ai parlé déjà : « Jésus-Christ, fils de Marie, n'est pas le Verbe; seulement il est adopté par lui. » Le patriarche développait cette pensée qui devait plaire à l'Orient, où la femme, je l'ai dit, n'avait pas la grandeur que l'Occident devait reconnaître à Marie avec les solennités de la chevalerie. Les pompes populaires du culte de la Vierge s'expliquent par le moyen-âge et par son exaltation pour les faibles et les petits. Ce fut un scandale immense à Constantinople que cette hérésie condamnée par le concile d'Éphèse. Nestorius, exilé vers l'oasis du Nil, le pays des solitaires, finit ses jours en la Thébaïde; il y persista dans sa fausse théorie.

Les successeurs de Nestorius au siége de Constantinople sont Maximien, Proclus et Favien, qui appartiennent aux écoles philosophiques. Anatole se déclare l'adversaire d'Eutichès l'hérétique, et il convoque le concile général de Chalcédoine, orthodoxe dans ses conclusions. Le patriarche demeure avec piété dans la communion de Rome,

(1) Nestorius fut ordonné patriarche de Constantinople le 10 avril 428.

tandis que ses successeurs Flavita, Euphémius, se soumettent ou se séparent un peu capricieusement de l'unité. Toute l'histoire du patriarcat jusqu'à Justinien (1) se résume dans la lutte des nicéens contre les trois écoles hérétiques de Nestorius, d'Eutichès et des Acéphales, autre branche de ces systèmes sur les essences, et qui décapitait l'Église. Les nicéens purs, soutenus par Rome, ne l'emportent pas toujours, même dans l'esprit des empereurs, qui cherchent des termes moyens et conciliants, afin d'éviter la sédition. Le pouvoir civil, quand il intervient dans les questions religieuses, y apporte les idées tempérées, pour en finir, sans remarquer que, dans les choses qui tiennent à Dieu, il n'y a que deux partis : la vérité absolue ou l'erreur. Tel est néanmoins le sens modéré et conciliant de l'édit de l'empereur Anastase, publié sous le titre d'Etnotique ; cet édit veut, en vain, imposer une loi de concorde entre deux doctrines, et il fait naître une hérésie de plus.

Les conciles généraux d'Éphèse et de Chalcédoine forment la base de toute la croyance orthodoxe et le développement des principes posés à Nicée et à Constantinople. A Éphèse, ce fut saint

(1) Voyez la liste des patriarches de Constantinople à la fin du volume.

Cyrille qui présida le concile pour le pape, et, de cette manière, il put lui imprimer un caractère tout à fait régulier (1). Les deux hérésies de Pélage et de Nestorius y furent également condamnées avec toute l'inflexibilité catholique, et cette proscription s'étendit non-seulement aux principes, au dogme, mais encore aux cérémonies, aux chants, aux hymnes des hérétiques. Par la poésie, par la suavité de la musique ceux-ci s'adressaient aux femmes, aux enfants, aux voluptueux, comme par la philosophie et les dissertations d'écoles ils s'emparaient de l'intelligence des sophistes et des érudits.

Sous l'empereur Théodose, on voit une fraction hérétique du clergé grec demander la réunion d'un second concile à Éphèse; le pape saint Léon en vain s'y oppose; il considère la persistance des Byzantins comme une première tentative de séparation dans l'Église. Le clergé hellénique persiste, et alors se réunit cette assemblée d'Éphèse dont j'ai parlé, scène de désordre que saint Flavien flétrit du nom de *latrocinium ephesinum*, et que présida Dioscodore, évêque d'Alexandrie. Rien de ce qui est bien n'y fut ménagé par les Pères : on condamna le symbole nicéen au profit d'Eutichès; Nestorius y

(1) Le concile d'Éphèse est du 22 juin 431; il fut clos le 31 juillet. Le concile de Chalcédoine, qui avait commencé à Nicée, est du mois de septembre 451.

fut exalté, et saint Flavien vit ses efforts flétris, condamnés (1). Il en appela à un concile légitime avant sa mort, et ce fut celui qui se réunit à Chalcédoine.

L'Église considère comme son quatrième concile général et légitime l'assemblée d'évêques d'abord réunis à Nicée, puis à Chalcédoine, et qui fut appelée à se prononcer sur les graves doctrines qui alors divisaient les écoles : cinq cent vingt clercs métropolitains, évêques et docteurs, assistèrent à ce concile. Sauf les quatre légats du pape et deux évêques d'Afrique, tous les autres appartenaient à l'Église byzantine ou orientale. Le caractère légitime et universel de cette assemblée résultait surtout de l'assentiment du souverain pontife, le chef suprême déjà reconnu de l'Église, et, avec la présence des légats, on remarquait celle de quelques officiers principaux de l'empereur Marcien, qui n'avait pu, comme Constantin à Nicée, présider le concile. Le premier acte du concile de Chalcédoine fut d'anathématiser tout ce que le concile d'Éphèse avait décrété dans ces jours de désordre et d'agitation. D'une voix commune et retentissante, le symbole de Nicée fut accepté et proclamé de nouveau,

(1) Théodose se prononça pour la doctrine orthodoxe, et il donne le nom de simoniens aux disciples de Nestorius, à ceux qui professaient cette misérable doctrine, τερατοδους διδασκαλως.

et l'anathème jeté sur les nestoriens (1). La double nature de Jésus-Christ fut admise, mais unie dans la même personne; la divinité et l'incarnation se confondirent, et le *Credo* nicéen continua d'être l'expression de la vérité religieuse et légale. Cette perpétuité de doctrine devint la tradition catholique, et nulle foi en ce monde ne peut offrir une suite de principes aussi fermes et d'une certitude aussi profonde. Les deux empereurs Léon et Marcien acceptèrent et proclamèrent le symbole de Chalcédoine, la suite et le développement du dogme nicéen.

Le concile de Chalcédoine condamna également les doctrines de Nestorius, d'Eutichès et des monophytes, ceux qui divisaient trop les essences ou confondaient d'une façon trop absolue les natures et la personne du Christ. Selon les uns, Christ n'était pas le Verbe, mais la chair mortelle; selon les autres, ce n'était qu'un fantôme, une image, un esprit, etc. Il n'y eut plus de moyen terme, et le célèbre *Hénoticon* (2), qui voulait tout réconcilier, resta sans force, sans puissance. L'hymne sainte dut

(1) Voici le texte d'un de ces anathèmes : Εβοησαν η ο, ορος κρατειτω η απερχομεθα... οι αντιλεγοντες φανεροι γενωνται, οι αντιλεγοντες Νεστοριανοι εισιν, οι αντιλεγοντες εις Ρωμην απελθωσιν.

(2) L'*Henoticon* déclarait qu'il avait pour but de mettre un terme à de sanglantes discordes : Φονους τε τολμηθηναι μυριους αιματων πληθει μολυνθηναι μη μονον την γην αλλα και αυτον τον αερα.

trois fois répéter le nom sacré du Seigneur en l'honneur de la Trinité : *In nomine Patris, Filii, Spiritûs Sancti.* Ces incessantes explications indiquaient combien, en matière de foi, l'autorité doit toujours rester la loi forte et solennelle. Les Grecs persistaient dans les sophismes d'école dont l'origine se perdait parmi les opinions philosophiques. On s'explique dès lors les mesures que prit Justinien, esprit positif, légiste et conquérant, pour mettre un terme à ces subtilités qui troublaient la paix de Constantinople.

L'hellénisme philosophique avait survécu au polythéisme. Libanius n'avait pas été le dernier des maîtres de l'école d'Athènes; on remarquera même que, tandis que le paganisme, comme religion, n'existait plus que dans quelques coutumes des campagnes autour des dieux Termes ou des Sylvains antiques couverts de pampre, ou bien encore dans les bruyantes cités de l'Égypte, les mystères polythéistes des Mithriaques ou les doctrines orientales conservaient leur force et leur tradition dans les écoles de philosophie, plus vivaces parce qu'elles se rattachaient moins au dogme. Athènes, Alexandrie, étaient les deux centres des études de l'antiquité hellénique; on pouvait dire que les sources fondamentales des hérésies venaient de ces subtilités infinies des écoles;

il fallait donc les atteindre et les frapper. De quelle utilité ont jamais été les écoles de philosophie, ces laboratoires d'incessantes controverses? Ce qui fait le bonheur d'un peuple, c'est le principe d'autorité dans le gouvernement et un dogme religieux positif qui le sanctifie. La philosophie attaque également l'un et l'autre; elle met tout en doute, tout en question; elle émiette par l'alambic de la pensée la force gouvernementale d'un peuple : les disputes théologiques qui perdirent l'empire de Byzance étaient filles des écoles de philosophie (1).

L'empereur Justinien voulut donc atteindre dans son origine le principe des hérésies, l'esprit subtil des écoles : de là cette tolérance pour tous les rescrits des évêques qui ordonnaient la destruction des livres philosophiques de l'antiquité : à quoi pouvait servir cette éternelle dispute sur les essences divines qui venait ensuite retentir dans les églises pour les corrompre? En Égypte surtout, les papyrus furent détruits, et les livres de l'école d'Alexandrie, plus d'une fois, se trouvèrent jetés aux vents dans les séditions religieuses. Le genre humain n'y a rien perdu.

(1) Proclus fut un des derniers philosophes de l'école d'Athènes; il était né en 412, suivant Marinus, dans Fabricius, liv. V, c. XXVI. Brucker est toujours la meilleure source à consulter dans son chapitre consacré au dernier âge de la philosophie païenne, t. II, p. 319.

Un des épisodes les plus considérables de cette lutte contre la philosophie, ce fut la dispersion de l'école d'Athènes, si célèbre, et qui avait survécu au polythéisme. L'esprit hellèniste restait avec ses plus riantes couleurs, mais aussi avec ses subtilités infinies et ses antiques divisions : l'Académie de Platon, le Lycée des péripatéticiens, le Portique des stoïciens ou le Jardin d'Épicure. A ces divisions premières était alors venue se joindre la grande branche alexandrine, qui, dans ces dernières époques, avait dominé l'empire de la philosophie. L'action que l'école d'Athènes avait exercée sur le monde romain grandissait sa splendeur (1), et presque tous les empereurs avaient multiplié l'éclat et les privilèges des écoles philosophiques, qu'ils considéraient comme la source de toute littérature et de la civilisation de Rome.

L'avénement de Julien avait aidé le réveil des écoles d'Athènes, car l'un de leurs disciples se revêtait de la pourpre. Plus la philosophie hellénique avait manifesté sa joie de ce réveil du paganisme, plus aussi devait-elle devenir l'objet de l'inquiète surveillance des empereurs chrétiens de Byzance. Une partie des maîtres avaient embrassé le christianisme, et les études premières de ces nou-

(1) Sur la suppression de l'école d'Athènes, voyez Jean Malala, lib. II, p. 187.

veaux adeptes n'avaient pas été sans exercer une déplorable influence sur l'unité du dogme par l'introduction et le développement des hérésies dont la source était presque entière dans les écoles de philosophie et dans les subtilités du néoplatonisme. Justinien ordonna que les écoles d'Athènes seraient fermées et les professeurs exilés.

Parmi les philosophes de cette école qui avaient persisté dans l'hellénisme païen s'en trouvaient sept surtout célèbres : ils portaient les noms antiques de Diogène, Hermias, Eulalius, Priscien, Damascus, Zozime et Simplicius. Les doctrines de leur enseignement se ressentaient de l'action orientale du magisme de Zoroastre, avec le culte du dieu soleil. Aussi quand les écoles furent détruites dans la Grèce, ces chefs de la science résolurent un pèlerinage philosophique dans la Perse, qui souvent avait fait l'objet de leur admiration : ne trouveraient-ils pas un abri sous la protection du roi Cosroès, qui annonçait ses intentions libérales pour la philosophie? Ils partirent dans cette confiance, passèrent les frontières de l'empire au delà de l'Arménie. Accueillis d'abord avec un certain empressement, ils s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient fait une fausse idée de la pureté et de la sainteté (1) des mœurs du ma-

(1) Agathias, lib. II, p. 69.

gisme : ils trouvèrent là toutes les coutumes qui sont la conséquence de la polygamie, l'exposition des enfants, l'inceste, le mépris de la femme, les mœurs du sérail, le poison, la cruauté. Il y avait ceci de désolant pour les païens, que le christianisme se présentait avec un tel caractère de pureté, de chasteté, que sa loi faisait le désespoir de toutes les vieilles croyances.

Les philosophes les plus haineux contre cette forme nouvelle étaient obligés de reconnaître qu'aucun système ne pouvait l'égaler, et les sept maîtres de l'école d'Athènes, après avoir constaté l'impuissance du magisme, son esprit persécuteur à travers ses enseignements nébuleux, revinrent s'établir sur les frontières de l'empire grec; ils passèrent leur vie dans la plus profonde obscurité et dans de continuelles hésitations. Les philosophes, en effet, de cette école du néoplatonisme se trouvaient dans une condition assez difficile : ils sentaient la décadence du paganisme profonde, irrésistible. Trop orgueilleux pour s'avouer vaincus, ils cherchaient dans les écoles de l'Inde, de la Perse, une idée ou une foi qui pût devenir la leur; ils ne la trouvèrent pas, car rien ne pouvait se comparer à la morale chrétienne, à ses grandes et éternelles lois. D'autres esprits en auraient conclu qu'il fallait accepter, adopter, propager cette loi; mais l'orgueil philosophique ne raisonnait pas

ainsi ; il aimait mieux tout perdre que de s'avouer vaincu. Dès l'origine, les néoplatoniciens s'étaient prononcés contre le christianisme, et rien ne coûte plus fortement à l'homme que l'aveu de sa propre erreur. Les débris de l'école d'Athènes préférèrent s'éteindre dans une obscurité profonde, en continuant à professer une religion perdue, plutôt que d'entrer pleinement dans le système de l'obscur Galiléen, ainsi que Julien appelait Jésus-Christ. De tous leurs travaux d'érudits, il n'est plus resté qu'un commentaire de Simplicius sur Aristote, œuvre obscure, comme toutes celles de cette école aux rêves mystiques.

Des continuelles disputes nées ou résolues dans les conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse ou de Chalcédoine, naquirent ces tristes séparations qui constituent l'Église orientale, et qui se sont malheureusement perpétuées sous les noms divers de nestoriens, jacobites, maronites, arméniens, cophtes, abyssiniens (1) ; sectes qui vivent encore sous le soleil de la Syrie, de l'Arménie et de l'Égypte. J'ai déjà défini le caractère spécial

(1) Pourtant Justinien s'était efforcé par tous les moyens, même impitoyables, de ramener l'unité dans l'Église : Ου γαρ οι εδοχει φονος ανθρωπων ειναι, ην γε μη της αυτου δοξης οι τελευτωντες τυχοιεν οντες.

du nestorianisme, qui était la négation du Verbe fait chair dans le sein de Marie : « Le Verbe n'était pas né, mais il s'était adapté à la nature de Jésus-Christ. » Si la vive résistance de saint Cyrille et du concile de Chalcédoine avait expulsé cette hérésie de l'Égypte, l'idée qu'elle exprimait était trop exactement en rapport avec la condition abaissée de la femme en Orient pour ne pas faire de rapides progrès, et l'on voit le nestorianisme s'étendre en Asie, en Arménie, en Perse et dans l'Inde. Excepté cette erreur capitale, les nestoriens restaient dans les lois parfaites du christianisme, de sa hiérarchie, de son organisation : prêtres, évêques, ministres, demeuraient sous la loi générale de la discipline religieuse. Le nestorianisme, qui rentrait dans les mœurs et les idées d'Orient, se refusait à proclamer qu'une femme fût épurée à ce point de devenir la mère de Dieu ; esclave presque partout, la femme ne pouvait être choisie par l'esprit saint dans le grand mystère de l'incarnation (1).

Les adversaires les plus zélés qui s'élevèrent contre les nestoriens prenaient le titre de monophysites.

(1) Sur le nestorianisme, rien n'est plus curieux ni plus exact que les pièces recueillies par Assemann, *Biblioth. oriental.*, 4 vol. in-f°, Roma, 1719-1728.

Ceux-ci reconnaissaient une nature inséparable dans le Christ, qui avait vécu et était mort comme toutes les choses de l'humanité; autre erreur qui se détachait du dogme de l'Église orthodoxe (1). Les disciples de Maron, pieux solitaire du désert, tenaient une sorte de milieu entre l'hérésie de Nestorius, d'Eutichès et la profession de foi du concile de Chalcédoine, auquel les évêques syriens n'avaient pas assisté; leur doctrine de la double volonté blessait la profession de foi nicéenne et chalcédonienne, mais elle était moins capitale et pouvait plus facilement s'effacer : la sainteté de la vie des moines maronites était une garantie de la pureté de leurs pensées. Les Arméniens, chrétiens primitifs et sincères, s'étaient jetés dans les erreurs d'Eutichès : « les apparences du Christ seules étaient créées, lui existait sans substance incorruptible. » On les accusait de chercher Dieu à travers les apparences, et de descendre ainsi à l'adoration d'un fantôme (2).

A leur tour, les Arméniens accusèrent les jacobites de réduire les formes divines aux conditions

(1) Ils disaient de l'incarnation : Οιον ειπειν ψευδαληθης.

(2) Il serait inutile de faire de l'érudition sur les Arméniens, érudition trop facile après la collection d'Assemann et l'ouvrage de Lacrose, *le Christianisme dans l'Inde*.

matérielles, à un corps soumis aux besoins, aux passions de la vie, à la souffrance, à la douleur, aux infirmités. Tout roule ainsi sur la nature divine, sur le mystère de l'incarnation, et c'est à tort que la philosophie sceptique des temps modernes a développé cette idée : « que l'enfantement divin d'une vierge est une idée empruntée à l'Orient. » Au contraire, l'Orient repousse cette doctrine, parce qu'elle élève trop la condition de la femme, que toutes les lois de l'ancien monde, y compris l'hébraïsme, plaçaient dans une condition si inférieure. Toutes ces sectes, arméniens, melchistes, cophtes, nestoriens (1), maronites, s'emparèrent de l'Orient chrétien ; si quelques-unes restent fidèles au symbole nicéen, presque toutes repoussent le concile de Chalcédoine, qui a été la formule occidentale du dogme de l'incarnation.

Sous l'empreinte de ces diverses nuances schismatiques, on trouve le christianisme géographiquement très-répandu au delà des limites de l'empire

(1) Les travaux de Renaudot sur les cophtes ne laissent rien à désirer. Voyez *Histoire des patriarches d'Alexandrie*. Au reste, les nestoriens invoquaient ce texte : Ο μιαρος Νεστοριος καιπερ διαιρων την θειαν του κυριου ενανθρωπησεν και δυο εισαγων νιους ; et le reproche des monophysites était celui-ci : Δυο θεληματο τουτων επειν νυν ετολμεσε, τουναντιον δε ταυτο βουλιαν των... δυο προσωπων εδοζασε.

romain. En Arménie, il se développe sous la protection des rois; mais, fatalement séparée de l'Église orthodoxe par les erreurs d'Eutichès, presque toute l'Église d'Orient repousse le concile de Chalcédoine; on trouve le nestorianisme parmi les cophtes, population travailleuse et primitive. Il se répand aussi, sous les formes du melchisme, en Perse, dans l'Inde, en Abyssinie, parmi les races noires. Seulement les habitudes juives, l'idolâtrie du désert altèrent la simplicité de la foi; le nom de Jésus-Christ se mêle et se confond avec des pratiques antérieures que le catholicisme orthodoxe n'avait jamais acceptées, sous l'empire des deux grandes forces de purification et d'unité : l'action salutaire des papes, les conciles œcuméniques.

L'Église d'Orient fut morcelée en mille sectes, en subtilités scolastiques sur la nature et les essences de Jésus-Christ : pour les unes, le Verbe n'était qu'un fantôme, une apparence; pour les autres, il avait deux natures; ceux-là le croyaient matière mortelle, ceux-ci intelligence pure, et chacune de ces sectes avait des conciles particuliers qui décidaient les questions au profit de ces doctrines. L'Orient n'avait-il pas toujours été une terre féconde en subtilités de toute nature dans l'Inde, l'Égypte, la Syrie, la source de mille sectes gnostiques et manichéennes?

La philosophie ne faisait que se transformer. Si l'Orient chrétien est aujourd'hui encore esclave, il le doit à l'énervement produit par les divisions de l'hérésie; si l'Occident chrétien est libre, il le doit à l'unité catholique et à la dictature pontificale qui se fait et se proclame absolue dans le moyen-âge de l'Église, époque qui va s'ouvrir à nos études historiques.

J'achève cette première partie du travail que j'ai entrepris sur l'histoire de l'Église chrétienne, œuvre pour moi d'une haute prédilection. Au milieu de la politique active et des débats contemporains, combien de fois me suis-je détaché des faits et des émotions ardentes pour me jeter avec amour sur ce tableau de la décadence du vieux monde, comme les moines du moyen-âge qui suspendaient leur récit sur l'invasion des barbares pour raconter quelques douces légendes ou adresser à Dieu un hymne de reconnaissance ou des litanies de douleur !

Que cette retraite dans le passé est douce ! que cette solitude crée l'étude par l'imagination et a des charmes indicibles ! Ces mille voix de l'écho des vieux siècles retentissent doucement au cœur de l'homme. Il ne faut pas même croire que la lutte active, au milieu des affaires de son temps,

soit tout à fait inutile à l'historien pour les appréciations du passé. Est-ce que l'époque actuelle n'a pas quelque ressemblance avec la société que je viens de décrire? est-ce que les mœurs, les habitudes, les arts ne deviennent pas païens? Quand les âges auront passé sur Paris (si la fatalité en faisait jamais une ville de ruines, Pompéia, Herculanum), ne trouverait-on pas dans ses débris les caprices de l'art, les tableaux sans pudeur, les statuettes sans voile? Est-ce qu'il n'y a pas une tendance générale vers l'empire des passions, l'esclavage des sens, la servitude envers l'or, le panthéisme matière, le Typhon, l'Isis et l'Osiris égyptiaques?

L'époque du moyen-âge, le véritable gouvernement de l'Église par le culte des idées morales, va maintenant se développer devant mes yeux. C'est une étude avec laquelle je me suis familiarisé au début de ma vie; je la saisis comme un retour vers ces jeunes années de travail, d'illusion et de premier succès.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.



Une chronologie exacte, compulsée sur les monuments, est la première perfection de l'histoire.

J'ai fait tous mes efforts pour en réunir les éléments.

On trouvera donc ici réunies :

La chronologie des papes,

— des conciles,

— des patriarches,

— des empereurs d'Orient et d'Occident,

pendant la période des cinq siècles qu'embrasse ce travail.

LES PAPES.

Ann. de J.-C.

31 Saint Pierre.

66 Saint Lin.

78 Saint Anaclet.

91 Saint Clément Ier.

100 Saint Évariste.

109 Saint Alexandre.

119 Saint Sixte ou Xiste.

127 Saint Télesphore.

139 Saint Hygin.

142 Saint Pie Ier.

157 Saint Anicet.

168 Saint Soter.

177 Saint Éleuthère.

193 Saint Victor.

202 Saint Zéphirin.

Ann. de J.-C.

219 Saint Calliste.

223 Saint Urbain.

230 Saint Pontien.

235 Saint Antère.

236 Saint Fabrien.

251 Saint Corneille.

252 Saint Luce.

253 Saint Étienne.

257 Saint Sixte II ou Xiste.

259 Saint Denis.

269 Saint Félix Ier.

275 Saint Eutichien.

283 Saint Caïus.

296 Saint Marcellin

Ann. de J.-C.	
308	Saint Marcel.
310	Saint Eusèbe.
311	Saint Miltiade ou Melchiade.
314	Saint Sylvestre.
336	Saint Marc.
337	Saint Jules.
352	Saint Libère.
355	Saint Félix II.
366	Saint Damase.
384	Saint Sirice.
398	Saint Anastase.
402	Saint Innocent Ier.
417	Saint Zozime.
418	Saint Boniface.
422	Saint Célestin.
432	Saint Sixte III.
440	Saint Léon-le-Grand
461	Saint Hilaire.
468	Saint Simplice.
483	Saint Félix II.
492	Saint Gélase.
496	Saint Anastase III.
498	Symmaque.

LES CONCILES.

Il faut les distinguer en deux catégories :

Conciles œcuméniques généraux, dont les prescriptions sont admises par toute l'Église ;

Conciles particuliers, qui ne sont pour ainsi dire que des assemblées de police pour des localités.

Ann. de J.-C.	
50	Jerosolymitanum.
152	Pergamenum.
173	Hierapolitanum.
196	Romanum.
196	Ephesinum.
197 ou environ.	Romanum.
197 ou environ.	Lugdunense.
200 ou environ.	Carthaginense ou Africanum.
217 ou environ.	Carthaginense.
231	Alexandrinum.
231 ou environ.	Ioniense et Sinnadense.
235 ou environ.	Alexandrinum.
240 ou environ.	Lambesitanum.
242	Philadelphiense.
245	Ephesinum.
247 ou 248	Arabicum.
250	Achaïcum.
251	Carthaginense.

Ann. de J.-C.	
251	Romanum.
252	Antiochenum.
252	Carthaginense II.
253 ou environ.	Carthaginense III.
254	Carthaginense IV.
255	Carthaginense.
256	Carthaginense II.
256	Romanum.
256	Carthaginense III.
258 ou environ.	Romanum.
260 ou environ.	Romanum.
264	Antiochenum I.
260	Antiochenum II.
277	Eliberitanum.
301	Alexandrinum.
305	Cirtense.
312	Carthaginense.
313	Romanum.
314	Arelatense.
314 ou environ.	Ancyranum.
314 ou 315	Neocæsariense.

Ann. de J.-C.	
321 ou environ.	Alexandrinum.
321	Alexandrinum II.
321	Bithyniense et Palestinum.
324	Alexandrinum.
325	NICÆNUM (œcuménique ou gén.)
330	Alexandrinum.
330 au plus tard.	Carthaginense.
331	Antiochenum.
334	Cæsariense.
335	Tyriense.
335	Jerosolymitanum.
336	Constantinopolitanum.
339	Antiochenum.
339	Constantinopolitanum.
340	Alexandrinum.
	Grangrense.
341	Antiochenum.
342	Romanum.
345	Antiochenum.
346	Mediolanense.

Ann. de J.-C.	
346	Agripinense ou Coloniense.
347	Sardicense.
347 ou environ.	Latopolitanum.
347	Mediolanense.
348	Antiochenum.
348	In Numidiâ.
348 ou 349	Carthaginense.
349	Jerosolymitanum.
349	Romanum.
349 ou environ.	Cordubense.
351	Sirmiense.
352	Ægyptiacum.
352	Romanum.
353	Arelatense.
354	Antiochenum.
355	Mediolanense.
355	Gallicanum.
356	Biterrense.
357	Sirmiense II.
357 ou 358	Cæsariense.
358	Antiochenum.

Ann. de J.-C.	
358	Melitinense.
358	Neocæsariense
358	Romanum.
358	Ancyranum.
358	Sirmiense III.
359	Ariminense.
359	Seleuciense.
360	Constantinopolitanum.
360	Parisiense I.
361	Antiochenum.
361	Antiochenum.
362	Alexandrinum.
362	Thevestanum.
363 ou environ.	Silense.
363	Alexandrinum.
363	Antiochenum.
364	Lampsacenum.
364	Romanum.
365	Nicomediense.
366	Romanum.
366 ou environ.	Laodicenum.
366	Tyanense.

Ann. de J.-C.	
367	Romanum I.
367	Antiochenum.
369	Romanum II.
370 ou environ.	Alexandrinum.
372	In Cappadociâ.
372	Romanum III.
372	Antiochenum.
372 ou environ.	Nicopolitanum.
374	Valentinum.
374	Romanum.
375	Illyricum.
375 ou environ.	Ancyranum.
375 ou environ.	Nyssenum.
375	Romanum V.
375	Puzense.
376	Syzicenum.
377	Romanum VI.
378	Romanum VII.
378	Iconiense.
379	Romanum VIII.
379	Antiochenum.

Ann. de J.-C.	
380 ou environ.	Mediolanense.
380 ou environ.	Africanum.
380	Antiochenum.
381	CONSTANTINOPOLITANUM. (œcuménique.)
381	Aquileiense.
381	Cæsaraugustanum
381	Italicum.
381	Constantinopolitanum.
382	Romanum IX.
383	Constantinopolitanum.
384 ou environ.	Burdigalense.
385	Trevirense.
386	Romanum.
386	Carthaginense.
386 ou environ.	Leptense.
389 ou environ.	Nemausense.
389	Antiochenum.
390	Romanum.
390	Mediolanense.

Ann. de J.-C.	
390	Carthaginense.
390	Carthaginense.
391 ou environ.	Antiochenum.
391	Sidense.
391	Capuanum.
393	Sangarense.
393	Hipponense.
393	Cabarsussianum.
394	Cavernense.
394	Bagaiense.
394	Constantinopolitanum.
395	Hipponense.
397	Byzacenum.
397	Carthaginense.
398	Carthaginense.
399	Alexandrinum.
399	Hierosolymitanum
399	Cyprium.
400	Toletanum.
400	Romanum.
401	Ephesinum.
401	Carthaginense.

Ann. de J.-C.	
401	Carthaginense.
401	Taurinense.
402	Milevitanum I.
403	Ad Quercum.
403	Constantinopolitanum.
412	Carthaginense.
412	Cirtense ou Zertense.
414	Africanum.
415	Hierosolymitanum
415	Illyricianum.
415	Diospolitanum.
416	Carthaginense.
416	Milevitanum II.
417	Tusdrense.
417	Carthaginense.
418	Suffitulenlense.
418	Macrianum.
418	Septiomunicum.
418	Thenesium.
418	Carthaginense.
419	Ravanatense.
419	Carthaginense VI.

Ann. de J.-C.	
420	Stesiphontis.
422	Hipponense.
423	Ciliciense.
424	Antiochenum.
425 ou environ.	Carthaginense.
426	Constantinopolitanum.
426	Hipponense.
429	Tresence.
430	Alexandrinum.
430	Alexandrinum.
430	Romanum.
430	Alexandrinum.
431	Romanum.
431	EPHESINUM (œcuménique).
431	Ephesinum.
431	Tarsense.
431	Antiochenum.
432	Antiochenum.
433	Zeugmatense.
433	Romanum.
435	Anazarbicum.

Ann. de J.-C.	
435	Tarsense.
435	Antiochenum.
439	Regiense.
440 ou environ.	Antiochenum.
441	Arausicanum I.
442	Vasense.
	Arelatense II.
444	Gallicanum.
444	Romanum.
445	Romanum.
445	Antiochenum.
447	Toletanum ou plutôt Hispanicum.
447	Romanum.
448	Antiochenum.
448	Galliciæ.
448	Constantinopolitanum.
449	Tyrium et Berytense.
449	Constantinopolitanum.
449	Ephesinum.
449	Romanum.

Ann. de J.-C.	
450	Romanum.
450	Constantinopolitanum.
451	Mediolanense.
451	Gallicanum.
451	CHALCEDONENSE (œcum.)
451	Romanum.
452	Arelatense III.
453	Andegavense.
453	Hierosolymitanum
455	Arelatense IV.
457 ou environ.	Alexandrinum.
458	Romanum.
459	Constantinopolitanum.
462	Romanum.
463	Arelatense V.
464	Tarraconense.
465 ou environ.	Venetense.
465	Romanum.
470	Cabilonense.
471	Antiochenum.
472	Antiochenum.

Ann. de J.-C.	
473	Bituricense.
475 ou environ.	Arelatense et Lugdunense.
476	Ephesinum.
477	Alexandrinum.
478	Constantinopolitanum.
481	Laodicenum.
484	Carthaginense.
484	Romanum I.
485	Seleuciense.
485	Seleuciense.
485	Romanum II.
488	Romanum III.
492	Constantinopolitanum.
495	Romanum.
495	Lapetense.
495 ou 496	Constantinopolitanum.
496 et non 494	Romanum.
499	Persicum.
499	Romanum I.
500 ou plus tard.	Lugdunense.

LES PATRIARCHES.

PATRIARCHES DE JÉRUSALEM.

Ann. de J.-C.	
	Saint Jacques le mineur.
61	Simon ou Siméon.
107	Jude le juste.
110	Zachée ou Zacharie.
	Tobie. Benjamin. Jean I.
116	Mathias. Philippe.
	Sénèque. Juste II.
	Lévi. Éphrem.
	Josèphe. Jude II.
138	Marc.
	Cassien. Publius.
	Maxime I. Julien I.
	Caïus ou Gaïus I. Symmaque.
	Caïus II. Julien II.
	Capiton.
185	Maxime II. Antonin.
	Valens. Dolichien.
	Narcisse. Dius.
	Germanion. Gordius.
	Narcisse, *de nouveau*
212	Alexandre.
250	Mazabane.
260	Hyménée.
298	Zabdus.

Ann. de J.-C.		Ann. de J.-C.	
302	Hermon.	417	Prayle.
313	Macaire.	428	Juvénal.
331	Maxime III.	458	Anastase.
350	Saint Cyrille.	478	Martyrius.
ou 351		486	Saluste.
386	Jean II.	494	Élie.

PATRIARCHES D'ANTIOCHE.

31	Saint Pierre.	252	Démétrien.
42	Évode.	260	Paul de Samosate.
68	Saint Ignace.	270	Domnus I.
116	Héron.	273	Timée.
136	Corneille.	280	Cyrille.
150	Éros.	300	Tytan.
176	Théophile.	313	Saint Vital.
186	Maximin.	319	Saint Philogone.
199	Sérapion.	321 ou 323	Paulin I.
211	Asclépiade.	324 ou 325	Saint Eustathe.
219	Philet.	331	Paulin II.
230	Ziben.	331	Eutalius, *hérétique*.
236	Babylas.	333	Placille, *hérétique*.
251	Fabius.	345	Étienne, *hérétique*.

Ann. de J.-C.	
348	Léonce, *hérétique*.
358	Eudoxe, *hérétique*.
359	Anien.
361	Saint Mélèce. Euzoïus, *intrus*.
362	Mélèce et Paulin III, *ensemble*.
381	Paulin et Flavien I, *ensemble*.
388	Flavien et Évagre, *ensemble*.
392	Flavien, *seul*.
404	Porphyre.
413 ou 414	Alexandre.
421 ou 422	Théodote.
429	Jean I.
442	Domnus II.
449	Maxime.
456	Basile.
458	Acace.
460	Martyrius.
471	Pierre le Foulon, *intrus*.
471	Julien.
475	Pierre le Foulon, *pour la seconde fois*.
475	Jean II, dit Codonat.
478	Étienne II.
481	Étienne III.
482	Calendion.
485	Pierre le Foulon, *pour la troisième fois*.
488	Pallade, *hérétique*.
498	Flavien II.

PATRIARCHES D'ALEXANDRIE.

52	Saint Marc.
62	Anien.
85	Abilius.
98	Serdon.
109	Primus.
122	Juste.
130	Eumènes.
143	Marc II.

Ann. de J.-C.	
154	Céladion.
167	Agrippin.
180	Julien.
189	Démétrius.
231	Héraclas.
247	Saint Denis.
264	Maxime.
282	Saint Théanas.
300	Saint Pierre.
311	Saint Achillas.
312	Saint Alexandre.
326 ou 328	Saint Athanase.

Ann. de J.-C.	
373	Pierre II.
380	Timothée.
385	Théophile.
412	Saint Cyrille.
444	Dioscore.
451	Protérius. Timothée. Éluse.
460	Timothée Solofaciole.
482	Jean Talaïa.
482	Pierre Monge.
490	Athanase II.
496	Jean II.

PATRIARCHES DE CONSTANTINOPLE.

	Philadelphe. Eugène.
	Rufin. Métrophane.
317	Alexandre.
340	Paul.
340	Eusèbe, *hérétique intrus.*
	Paul, *rétabli et chassé de nouveau.*
342	Macédone.
347	Paul, *rétabli pour la troisième fois, puis encore chassé.*
350	Macédone, *seul.*
360	Eudoxe.
370	Évagre. Démophile, *intrus.*
379	Saint Grégoire de Nazianze.
	Maxime-le-Cynique.

Ann. de J.-C.	
381	Nectaire.
397	Saint Jean Chrysostome.
404	Arsace, *intrus*.
406	Atticus.
426	Sisinnius I.
428	Nestorius.
431	Maximien.
434	Proclus.

Ann. de J.-C.	
447	Flavien.
449	Anatole.
458	Gennade.
471	Acace.
489	Flavita.
490	Euphémius.
495 ou 496	Macédone II.

LES EMPEREURS ROMAINS.

Pour la rectitude et l'intelligence du temps et de l'histoire, je joins également la chronologie des empereurs romains depuis Auguste, dont le règne est contemporain de Jésus-Christ.

Ann. de J.-C.		
		Auguste.
14		Tibère.
37		Caligula.
41		Claude I.
54		Néron.
68		Galba.
69		Vitellius.
69		Vespasien.
79		Titus.
81		Domitien.
96		Nerva.
98		Trajan.
117		Adrien.
138		Antonin.
161	1	Marc-Aurèle. (Deux empereurs.)
161	2	Lucius Verus.
180		Commode.
193		Pertinax.
193		Quatre contendants pour l'empire.
193	1	Julien.
193	2	Niger.

Ann. de J.-C.		
193	3	Sévère.
193	4	Albin.
211	1	Caracalla.
211	2	Géta.
217		Macrin.
218		Héliogabale ou Hélagabale.
222		Alexandre.
235		Maximin I.
237		Les deux Gordiens.
237	1	Maxime et Balbin.
237	2	Gordien-le-Jeune.
244		Philippe.
249		Dèce.
251		Gallus et Volusien.
253		Émilien.
253		Valérien.
260		Gallien.
268		Claude II, dit le Gothique.
270		Quintille.
270		Aurélien.
275		Tacite.

Ann. de J.-C.	
276	Florien.
276	Probus.
282	Carus.
284	Carin.
284	Numérien.
	L'empire, partagé pour la première fois entre quatre empereurs, deux augustes et deux césars.
284	Dioclétien.
286	Herculeus.
292	Constance Chlore.
292	Galère.
305	Sévère II.
306	Maximin.
306	Constantin.
307	Licinius.
	Constantin, dit le Jeune; Constance et Constant.
337	Constantin II.
337	Constance II.
337	Constant.
361	Julien l'Apostat.
363	Jovien.

LES EMPEREURS D'OCCIDENT.

Ann. de J.-C.	
364	Valentinien I.
375	Gratien.
383	Valentinien II.
395	Honorius.
424	Valentinien III.
455	Maxime.
455	Avite.

Ann. de J.-C.	
457	Majorien.
461	Sévère III.
469	Anthème.
472	Olybrius.
473	Glycère.
474	Julius Népos.
475	Augustule, dernier empereur d'Occident.

LES EMPEREURS D'ORIENT.

Ann. de J.-C.		Ann. de J.-C.	
364	Valens.	457	Léon I.
379	Théodose-le-Grand.	474	Léon II, dit le Jeune; Zénon et Basilique, empereurs d'Orient.
395	Arcade.		
408	Théodose-le-Jeune.		
450	Marcien.	491	Anastase I.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Pour paraître au commencement de 1852.

L'ÉGLISE AU MOYEN-AGE,

500—1200,

PAR M. CAPEFIGUE,

2 vol. in-8°.

PROSPECTUS.

Après avoir résumé, dans un tableau savant et animé, les pieuses et grandes origines de l'Église chrétienne, M. Capefigue arrive enfin à son gouvernement. Le moyen-âge est dominé par l'unité catholique; toute l'action vient des papes; le pou-

voir se résume dans cette dictature puissante qui prépare et domine la civilisation.

C'est un magnifique tableau où apparaissent toutes les origines de l'histoire moderne, les principes des gouvernements et de l'autorité, les corporations, les municipalités et communes, la liberté, l'émancipation, la bonne gestion des affaires, le droit civil, les principes de la politique générale, les sciences, l'éducation, les arts, dont les témoignages restent vivants dans les magnifiques cathédrales.

Ce travail, qui rentre dans les études spéciales de l'auteur, sera fait avec le même soin, la même conscience que l'histoire des *Quatre Premiers Siècles de l'Église*; il reposera toujours sur les textes et les sources, seule manière aujourd'hui d'écrire l'histoire. La génération actuelle cherche plutôt les faits qui l'éclairent ou la guident que les opinions ambitieuses qui veulent la dominer ou la corrompre.



